29e Année. N° 13. 1er Juillet 1922.

GENERAL LIBRARY
AUG 1 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Princesse Paley . . .	*Mes Souvenirs de Russie (1916-1919).* — III . . .	5
Charles Diehl.	*Trois semaines au Maroc*	37
Comtesse de Noailles.	*L'Adieu*	58
François Porché . . .	*Trois Proses de théâtre*	65
A. Kouprine	*Oléssia la Sorcière* (fin)	84
Ignotus.	*Études et Portraits : Le Président Harding* . . .	113
M.-L. Pailleron. . . .	*Les Blaze de Bury et l'Autriche*.	126
François de Tessan. .	*S. M. Khaï-Dinh, Empereur d'Annam*	153
Jules Decamps	La Vie économique : *Pour une saine monnaie*. . .	164
Henry Bidou.	Les Lettres : *Parmi les Livres*	179
Louis Laloy	La Musique : *Fin de Saison*	191
Albert Flament. . . .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*.	200
André Chaumeix . . .	La Politique : *L'Europe et l'Anniversaire du Traité.*	214

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

NOTRE CARTHAGE,

par **Paul Adam.**

Voici que d'un seul coup un livre nous révèle l'étonnante et passionnante histoire des grandes migrations africaines, des empires soudanais, des luttes sanglantes qui les édifièrent et les ruinèrent. Et, ce qui n'est pas pour nous surprendre médiocrement, voici que l'auteur guidé par les savants ouvrages de M. Delafosse rattache quelques-uns de ces mouvements de peuples à des épisodes historiques qui nous sont plus familiers. Les Peuls, étrange race essaimée dans le bassin du Niger, sont les descendants de Judéo-Syriens venus d'Égypte à Carthage et chassés de là vers le Sud par l'invasion romaine. Qu'on lise *Notre Carthage*. On verra par quelles voies captivantes l'ethnographie nous conduit vers l'empire de Ghana. L'Afrique a ses surprises : Gorée nous ramène à Boufflers et à madame de Sabran. Amusant rappel de notre exquis XVIIIe siècle, qui ne manque pas de saveur, lorsqu'on est sur le point de pénétrer dans l'Isle à Morfil.

L'ouvrage de Paul Adam n'est pas seulement un résumé historique merveilleusement documenté des luttes des Touaregs, des Marocains et des Mandingues, il n'évoque pas seulement les glorieux chapitres de notre épopée africaine, — on lira avec émotion le récit de la prise de Tombouctou par une poignée de Français —, il est le plus vivant recueil de tableaux de notre Afrique Occidentale qu'on puisse rêver. Cet ouvrage posthume du grand romancier prendra place parmi ses livres les plus justement célèbres.

LES CRÉPUSCULES DU MATIN,

par **Hernando de Bengoechea.**

Les poèmes pieusement rassemblés dans ce volume ont été écrits par un jeune homme de vingt-cinq ans qui est mort au champ d'honneur en 1915. Colombien par les origines, héritier d'une race où l'amour du droit et de la liberté était de tradition, Hernando Bengoechea avait passé sa jeunesse à Paris et à Bogota. Élevé en grande partie par son frère, le poète apprécié de *l'Orgueilleuse Lyre*, le jeune homme avait montré de bonne heure des dispositions remarquables pour la poésie. Les œuvres réunies dans le volume qui vient de paraître attestent ses dons, le sens du rythme et aussi le sens de la couleur, une magnifique sensibilité aux spectacles de la nature, le noble amour de la beauté, avec de la mélancolie, de la nostalgie, du mystère. Engagé en France dès le mois d'août 1914, il a succombé glorieusement en mai 1915, lors de l'offensive d'Artois, où il prenait part dans la section active des mitrailleurs. On ne lira pas ces belles pages sans songer avec émotion au jeune poète, qui, comme le dit Gérard d'Houville dans la belle notice qui précède le volume, « épris de toutes les harmonies voulut mourir pour la grande harmonie française ».

LES CHANGES ÉTRANGERS

par **Jules Décamps.**

La crise des changes, née de la guerre et déterminée par les bouleversements commerciaux et monétaires que celle-ci a entraînés, s'est trouvée fortement aggravée, depuis la fin des hostilités, par les fautes financières commises dans certains pays. Les troubles qu'elle occasionne, les obstacles qu'elle oppose au rétablissement normal des échanges entre les divers marchés, ont porté au premier plan de l'actualité les problèmes de réglement que M. Decamps étudie dans son ouvrage. La première partie est consacrée à l'exposé général de la question des changes; exposé à la fois théorique et technique, d'une rare clarté et que l'auteur a su rendre attrayant en l'agrémentant de nombreux exemples pris dans l'histoire des crises antérieures et surtout dans celle que nous traversons. Après avoir rappelé les principales opérations qui peuvent être l'origine des créances et des dettes internationales, il montre l'importance du rôle de la *Compensation* dans la liquidation des engagements extérieurs; il en décompose le mécanisme et précise la part prépondérante des banques dans son fonctionnement. Le *Numéraire* n'intervient que de façon tout à fait accessoire : il maintient dans des limites étroites l'évaluation des engagements compensés, en retenant, autour de leur parité métallique, les variations de la valeur réciproque des monnaies; il solde parfois les différences que laisse la compensation, lorsqu'elles n'ont pas été reportées par le *Crédit*. Ce n'est pas la partie la moins attachante de cet ouvrage que celle où l'auteur retrace l'histoire de la crise de 1914 à 1921 et où il indique les énormes difficultés que la France a dû vaincre et comment elle les a vaincues. Comme le dit très justement M. André Liesse, de l'Institut, dans le rapport par lequel il a demandé à l'Académie des Sciences morales et politiques d'attribuer le prix Rossi à l'ouvrage de M. Décamps, « c'est une œuvre réfléchie et vécue que liront avec profit tous ceux qui s'intéressent à la question des changes ».

MAMAN PETITDOIGT,

par **Francis Carco.**

On n'aura pas oublié ces souvenirs d'enfance parus dans la *Revue de Paris* il y a deux ans, curieuses pages où sont évoquées les rues mornes de Nouméa. Un silence étrange semble peser sur ces images lointaines. Elles donnent une impression d'au delà... Rêve? Vie antérieure? Non, simplement quelques années et toute la distance de l'exotique Calédonie à la butte Montmartre... *Un Homme traqué*, dont nos lecteurs ont apprécié la puissance, vient également de paraître en volume.

MES SOUVENIRS DE RUSSIE[1]

(1916-1919)

XIII

Les Souverains partis, je me hasardai dans ce parc merveilleux de Tzarskoïe, qui avait été ouvert à tout venant dès le début de la révolution, sauf la partie réservée aux augustes prisonniers. Tant que mes Souverains avaient été là, je n'en avais pas franchi le seuil, ne voulant pas profiter de libertés accordées par des gens auxquels je ne voulais rien devoir. Je pénétrai sous les merveilleux ombrages du parc Alexandre qui me rappelaient toute ma jeunesse et, mes chères rencontres, jadis, avec le grand-duc... Ce parc me parut morne, triste, sans âme. Il était mal entretenu et, pour comble de cynisme, non loin des fenêtres du palais, bien en évidence, on avait creusé les tombes des victimes de la révolution. Elles étaient, comme à Pétrograd au Champ de Mars, garnies d'emblèmes révolutionnaires et de loques rouges! J'allai plus loin, me dirigeant le long du canal vers les serres impériales, dont les fruits et les fleurs faisaient jadis l'admiration générale.

C'étaient les belles dames du gouvernement provisoire qui en profitaient actuellement. En arrivant près des serres, je vis un groupe de sept ou huit soldats en contemplation devant les orangeries. Je fis semblant de chercher quelque

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin.

1er Juillet 1922.

428645

chose dans l'herbe, afin d'entendre leurs propos : « Vous voyez ces serres, camarades? — disait l'un d'eux, qui avait le type sémite, — eh bien! Nicolas Romanoff, le tyran exécré, faisait brûler vifs les gens du peuple pour alimenter le feu des serres et avoir des pêches et des fraises en janvier. » Malgré l'abdication, malgré l'exil, la propagande antitzariste continuait. Le mot d'ordre était donné de ne manquer aucune occasion, quelqu'invraisemblable qu'elle fût, de « bourrer le crâne » des inconscients par des calomnies stupides. Brûler des êtres vivants pour chauffer des serres!

Cependant Kérensky, dans le lit de l'empereur Alexandre III, n'était guère sur un lit de roses. Des forces commençaient à se grouper contre lui et à l'assemblée de Moscou, le 14 /27 août, il rencontra un rival redoutable dans la personne du général Korniloff. Ce dernier, après avoir essayé vainement de maintenir les troupes de Pétrograd en ordre, prit au front le commandement de la 8e armée d'abord, puis celle du Sud-Ouest, et, enfin, fut nommé généralissime. Il se rendit très vite compte que Kérensky menait la Russie à l'abîme. Aussi, à l'assemblée de Moscou, les 14 /27 et 15 /28 août, se dressa-t-il contre ce dernier et aux cris de « Vive le général Korniloff! » poussés par la droite et les éléments militaires de l'Assemblée, il prononça un discours, interrompu à chaque instant par la gauche. Il fit toucher du doigt le danger, parla de l'avance de l'ennemi sur Riga, de la propagande antimilitariste et de la désorganisation complète de l'armée. Il insista sur la nécessité de rétablir l'autorité des officiers abolie par le fameux prikaze n° 1. Son discours fut longtemps applaudi et Kérensky ne le lui pardonna pas. Aussi, quand Korniloff, du Grand Quartier Général, demanda à Kérensky, par l'intermédiaire de Savinkoff, d'établir dans toute la Russie l'état de siège, Kérensky fit semblant de consentir et signa un décret de réforme militaire.

Korniloff le demandait à cause des menées maximalistes et de la prise de Riga par les Allemands. Les soviets, devenus de plus en plus bolchevistes et menés par trois juifs, Lieber, Dann et Gotz, connurent à temps cette décision et interdirent à Kérensky de l'appliquer. Ce dernier, pour rompre avec Korniloff et pour plaire aux soviets, ne recula pas devant le

rôle d'agent provocateur. Kérensky déclara Korniloff et son aide le général Loukomsky, traîtres à la patrie et les destitua de leur grade. Il répandit le bruit que Korniloff avançait sur Pétrograd pour étouffer « les conquêtes de la révolution » et dissoudre les soviets. En réalité, c'était le 3e corps de cavalerie, commandé par le général Krymoff, qui avançait, envoyé par Korniloff, pour obliger le gouvernement à ne pas céder aux soviets. Kérensky lance des appels à travers le pays contre le généralissime. Korniloff emploie le même moyen et envoie de Mohileff un manifeste émouvant. Nous-mêmes nous étions de cœur avec Korniloff, car ce général, quoique révolutionnaire, était quand même un patriote et voulait le salut du pays. Dans cette lutte à mort, Kérensky, avec ses soviets, eut le dessus et le 1/14 septembre, Korniloff et Loukomsky furent menés de Mohileff à Bikhoff, où on les emprisonna. Si Korniloff avait réellement marché avec sa « division sauvage » sur Pétrograd, ainsi que nous l'avions cru et espéré, qui sait si la hideuse révolution russe n'eût pas sombré en cette entreprise!

Toute cette histoire Korniloff-Kérensky eut pour nous les plus tristes conséquences. Le 27 août, 9 septembre, nous attendions pour dîner madame Narischkine, née comtesse Toll et son fils. Vers les 6 heures, voulant parler à quelqu'un des miens en ville, je m'aperçois que la manivelle du téléphone tourne sans la moindre résistance. Personne ne me répond. Croyant à un mauvais fonctionnement de l'appareil, je vais au téléphone de l'antichambre : même résultat. A ce moment, je vois arriver le colonel Maschneff, qui avait remplacé au poste de commandant de la ville de Tzarskoïe, notre visiteur nocturne, Boldeskul. Il demande à nous voir, le grand-duc et moi, et, d'un air attristé et effrayé, nous annonce qu'il a reçu l'ordre du gouvernement provisoire de nous mettre en état d'arrestation dans notre maison. A notre question bien naturelle, « pourquoi? » il leva les bras au ciel, haussa les épaules et dit : « Pourquoi? savent-ils seulement pourquoi ils veulent telle ou telle chose? C'est le chaos complet. Kérensky est positivement devenu fou. On a donné des ordres pour couper votre téléphone et un peloton de soldats va venir ce soir monter la garde et occuper toutes les issues du palais. Un commissaire

spécial viendra à 9 heures vous notifier votre arrestation. Soyez assuré, Monseigneur, que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous rendre la liberté au plus vite ». Il partit, et cinq minutes après, des soldats révolutionnaires débraillés, échevelés et sales étaient postés partout. Pendant ce temps, l'automobile était allée à la gare chercher madame Narischkine et son fils. Nous ne savions comment les prévenir à temps de ne pas entrer et leur épargner ainsi des ennuis inutiles. Quelques instants après, ils arrivèrent et parurent effrayés quand nous leur racontâmes nos nouveaux déboires. Nous leur conseillâmes de repartir aussitôt mais les soldats qui les avaient laissés entrer ne leur permirent pas de sortir.

Il fallut se résigner et attendre les événements. On s'imagine que le dîner ne fut pas gai, quoique chacun fît bonne contenance. A 9 heures, on nous annonça qu'un commissaire de Kérensky, nommé Kouzmine, accompagné d'une dizaine de comparses, désirait parler à M. Paul Alexandrovitch Romanoff, ex-grand-duc, à sa femme, et au prince Wladimir Paley. Nous entrâmes dans le cabinet de travail du grand-duc et les onze individus avec nous. Ce Kouzmine tira de sa poche, trois papiers qu'il lut successivement à chacun de nous. Il y était dit « qu'en vue de troubles possibles, et de l'approche du général Korniloff aux fins d'une restauration monarchiste, le gouvernement provisoire avait jugé utile de mettre aux arrêts en sa demeure (venait le nom de chacun de nous) et que la garnison de Tzarskoïe était chargée de notre garde ». Le grand-duc prit le papier et regarda la signature : « Général gouverneur de Pétrograd, Boris Savinkoff ». Ainsi, cet être exécré, qui avait fait assassiner son frère, s'attaquait à présent à lui et à sa famille. On nous fit signer quelque chose, n'importe quoi. Nous étions au pouvoir de ces êtres abjects qui en profitaient pour nous faire du mal sans aucun motif, sans aucune provocation de notre part. Kouzmine nous annonça que l'ex-grand-duc Michel et son épouse subissaient à Gatchina le même sort. Mon mari se tourna vers moi et dit à voix haute en français : « Quelles fripouilles que tout cela... » Je lui mis doucement la main sur le bras, et le suppliai de ne pas aggraver notre situation. Puis, me tournant vers Kouzmine, je le priai de prendre des mesures

afin que madame Narischkine pût rentrer chez elle sans encombre. Il me répondit que tous ceux qui étaient dans la maison étaient aux arrêts, mais qu'il s'occuperait tout de suite de sa libération et de celle du baron de Benckendorff qui était à demeure chez nous. On installa madame Narischkine et son fils dans des chambres d'amis. Il fallut leur prêter tout ce dont ils pouvaient avoir besoin pour la nuit. A 4 heures du matin, on vint les prévenir qu'ils étaient libres. Sans nous réveiller, ils montèrent dans notre auto et partirent pour Pétrograd, où ils trouvèrent leur appartement envahi par des agents de Kérensky qui y faisaient une perquisition. Quelle nuit! madame Narischkine se souviendra de cette visite...

Le lendemain, Kouzmine, revint pour rendre la liberté à Benckendorff, à son valet de chambre et à la famille de ce dernier. Ils partirent tous pour Pétrograd, après un séjour de trois mois chez nous. Kouzmine demanda à nos fillettes, agées alors de treize et onze ans, si elles voulaient être libres dans une des ailes du Palais, mais à condition de ne pas communiquer avec leurs parents, ni leur frère. Toutes les deux repoussèrent avec indignation cette offre et demandèrent à partager notre captivité. « Quelles petites révolutionnaires! » — murmura Kouzmine. Nous n'avons jamais su si c'était un compliment où un reproche qu'il leur adressait.

XIV

Notre captivité dura dix-huit jours, du 27 août /9 septembre, au 13 /26 septembre. Tant que nous étions dans nos chambres, on nous laissait tranquilles et notre vie ne semblait pas changée. Dès que nous voulions bouger, prendre l'air, les vexations commençaient. On nous avait accordé pour la promenade, le parterre à la française qui était devant la maison, côté jardin. Une seule des portes qui y donnaient accès était ouverte et elle était gardée par plusieurs sentinelles armées, ainsi que les allées qui entouraient le parterre. Kouzmine avait tracé un plan du jardin où nous pouvions évoluer. Un soldat, qu'on avait oublié de prévenir que l'allée qui longeait la grille rentrait dans l'enceinte permise me mit en

joue parce que je m'y étais aventurée. Je continuai à avancer, sûre de mon droit : « Tu ne vois donc pas que je vais tirer, la bourgeoise? — me crie-t-il. — D'abord, je te défends de me tutoyer espèce d'idiot (*dourak*), — lui dis-je — et je passerai quand même. » Il baissa son arme, ahuri.

Là-dessus, arrive le sous-officier de service qui me fait des excuses et se met à expliquer au soldat la topographie du jardin. Nous avions remarqué que les soldats étaient odieux quand ils étaient plusieurs réunis; pris à part, ils protestaient immédiatement de leur fidélité et de leur dévouement. J'eus dans le courant de ces dix-huit jours maintes conversations avec eux. A la nouvelle répandue par Kérensky de l'approche de Korniloff, les soldats étaient particulièrement nerveux. L'un d'eux m'interpella : « Dites, *Barinia* (Madame), vous êtes pour Kérensky ou pour Korniloff? » Malgré tout ce qu'il y avait d'imprudent dans ma réponse, je lui dis : « Pour Korniloff, sans aucun doute. — Eh bien! — dit le soldat — sans s'émouvoir, je trouve moi, qu'il faudrait le fusiller. » Il ne me dénonça pas, parce que à ce moment on était censé pouvoir tout dire et penser tout haut. Un autre jour, l'un d'eux l'arme au pied, regardait notre maison se profiler majestueusement sur le ciel. « Et dire, — pensait-il à haute voix, — que toutes ces belles demeures ont poussé sur nos bosses, à la sueur de nos fronts (on voyait les fruits de la propagande de Lénine). — Vous vous trompez, — lui dis-je, — cette maison a été construite et décorée par des ouvriers français. Vous n'auriez jamais pu faire aussi bien. » Il me regarda de travers, avec des yeux méchants, sans oser dire rien. Ces gens-là, qui se croyaient tout permis, se taisaient immédiatement quand on leur tenait tête. Un autre soldat, un tout jeune, me demanda narquois « si cela nous amusait de nous promener ainsi dans un tout petit espace ». Au lieu de répondre, je lui demandai : « Dis-moi, si chez toi, à la campagne, des intrus venaient s'installer, que dirais-tu? » — « Je les chasserais à coup de bâton, — répondit-il en riant. » — « Eh bien, je ferais volontiers comme toi, mais tu as un fusil et je n'ai pas de bâton... » Mais je voyais qu'il ne m'écoutait plus. J'avais évoqué la vision de son pays, de sa campagne, je voyais sa figure changer, ses yeux s'adoucir. « Dis, Barinia, quand crois-tu que cette guerre finira, qu'il y aura

de l'ordre, qu'on pourra retourner là-bas? » Dans ce mot de « là-bas» (*domoï*) murmuré à voix basse, on sentait une plainte, le mal du pays qui rongeait cet enfant : « Comment veux-tu qu'il y ait de l'ordre, puisqu'il n'y a plus de Tzar? » — lui dis-je. — « Oui, — acquiesça-t-il, — le Tzar est bon. J'étais dans les rangs le jour de son départ et il nous a donné un *poltinnik* en argent (50 kopecks), à chacun. » — J'ai gardé pour la fin un souvenir qui nous a touchés jusqu'aux larmes. Un soldat en faction, regardait nos fillettes, Irène et Nathalie, qui se promenaient bien sagement en se tenant par la main. Tout à coup, tenant toujours son fusil, il tira de sa poche un gros mouchoir et se mit à pleurer abondamment. Je lui demandai la cause de ses larmes : « Ah! *Barinia-kniaguinia* (Madame la Princesse), je pleure d'être obligé de monter la garde auprès des petits-enfants du Tzar libérateur, notre Tzar Alexandre II. » Le voyant si bon, les enfants et moi nous l'entourâmes et causâmes longtemps avec lui. Il nous parla de son village, de sa femme et des six enfants qu'il y avait laissés. Ayant cessé de pleurer, il s'amusait à répéter aux fillettes les noms de ses six petits.

Ainsi les enfants et moi nous causions volontiers avec nos geôliers. Seul, le grand-duc se promenait sans mot dire, taciturne et sérieux, et rentrait aussitôt. Depuis sa plus tendre jeunesse, il avait été militaire, soldat dans l'âme. De voir cette débandade, cette insoumission, cette tenue incorrecte, cela lui faisait mal. Il pensait à son Père, à l'empereur Alexandre III... Si du haut du ciel ils voyaient ce que les traîtres avaient fait de leur chère Russie, comme ils devaient souffrir...

Toutes les vingt-quatre heures, il y avait une relève du peloton qui nous gardait, ainsi que de l'officier et du sous-officier. Eh bien, j'affirme sur mon honneur, que sur les dix-huit officiers qui furent à tour de rôle préposés à notre garde, quatorze au moins, protestèrent, les larmes aux yeux, de leur fidélité à l'ancien régime. Ils profitaient du moment où le Dr Obnissky, médecin ordinaire du grand-duc, qui seul avait accès jusqu'à nous, arrivait voir son auguste client. L'officier de service devait assister à la visite journalière du médecin (afin que ce dernier n'apportât au grand-duc rien autre chose que ses soins). J'ai vu des officiers pleurer en baisant les mains du grand-duc et en lui demandant pardon de leur présence

forcée. Et c'est encore le grand-duc, dans son immense bonté, qui leur prodiguait des consolations et des encouragements. En présence des soldats, ces officiers redevenaient impassibles, réservés et hautains. Nous commîmes l'imprudence d'inviter l'un d'eux à déjeuner. Quelques heures plus tard, sur une dénonciation de soldats ou de domestique, l'officier était révoqué.

Un jour que je me promenais de long en large devant la maison, l'officier de service qui marchait derrière moi et qui semblait jusqu'ici ne pas m'apercevoir, me murmura en me dépassant : « Je suis au grand-duc et à vous pour la vie... ne répondez rien », ajouta-t-il vivement, — voyant un soldat arriver vers nous... Ainsi ces jeunes gens instruits, bien élevés, tremblaient devant les rustres qu'ils commandaient... Était-ce possible et normal? Cet état de choses ne devait-il pas aboutir au désastre?

Quelque temps avant notre arrestation, la grande-duchesse Marie, qui demeurait chez nous, s'était fiancée au prince Serge Poutiatine, ami de Wladimir (celui-ci avait beaucoup contribué à cette union). La date de leur mariage, fixé au 6/19 septembre, anniversaire de son frère Dimitri, exilé en Perse, approchait. Toutes les supplications et les démarches faites en vue d'obtenir pour le grand-duc l'autorisation d'assister au mariage de sa fille, furent vaines. Kérensky et Savinkoff, qui ont des pierres en place de cœur, restèrent sourds à toutes les prières. On permit seulement aux jeunes mariés de venir nous embrasser après la cérémonie qui eut lieu dans le beau Palais de Pavlovsk, en présence de la Reine Olga de Grèce, de la grande-duchesse Constantin, de la princesse Jean de Russie, fille du Roi Pierre Ier de Serbie, et de quelques amis. Le grand-duc était bien triste de ne pouvoir assister sa fille dans un moment aussi solennel de sa vie. Mais néanmoins il était content de savoir qu'elle n'était plus seule, et qu'elle avait auprès d'elle un mari pour la protéger. C'était aussi une sécurité pour elle d'abandonner provisoirement son titre de grande-duchesse et son nom de Romanoff.

La seule qui sut se procurer des laissez-passer pour nous voir fut encore ma fille Marianne. A force de grâce et de souplesse, elle parvint à connaître Kouzmine, qui en devint éperdument amoureux. Au risque d'affronter les foudres de

Kérensky, il lui accorda autant de permissions qu'elle voulut. C'était un peu d'air frais qui nous arrivait et les nouvelles des événements du jour. Ce fut encore elle qui bouscula Kouzmine, pour précipiter notre libération. Kouzmine alla trouver Kérensky et le persuada que les soldats en avaient assez de nous garder, qu'ils voulaient s'en aller. Toujours craintif devant la force et arrogant devant les désarmés, Kérenzky céda, et Kouzmine, tout joyeux, vint nous annoncer que nous étions libres et que les soldats quitteraient le palais dans une heure. Dès que nous rentrâmes en possession du téléphone, le préposé du bureau, que je n'avais, du reste, jamais vu, me dit : « Enfin, madame la Princesse, ces canailles vous ont rendu la liberté et le téléphone, nous étions tous si malheureux et si inquiets pour vous ! »

Les dégâts que nous eûmes à réparer furent considérables. La chambre qu'on avait affectée aux soldats comme corps de garde, une autre transformée en réfectoire étaient de véritables foyers d'infection. Les plates-bandes du jardin étaient piétinées, les rosiers cassés. Des morceaux d'écorces arrachés aux arbres, pendaient tristement. La belle grille en fer forgé noir, avec les chiffres du grand-duc en bronze doré, surmontés d'une couronne impériale, portait des traces de violence. Les couronnes tenaient ferme, malgré les efforts visibles faits pour les démonter; mais des feuilles d'acanthe et des décors sur les lanternes avaient été cassés et emportés. Une fois libres c'était le moment où il fallait fuir de Tzarskoïe, après ce premier avertissement, qui indiquait que même le grand-duc Paul, si populaire jadis parmi les troupes et qui n'avait pas été inquiété jusque-là, n'était plus en sécurité... Ce ne sont pas, hélas! les occasions de fuir qui nous ont manqué! Plusieurs officiers fidèles, amenés par mon fils Alexandre, s'offraient pour nous faire évader. L'un d'eux, nommé Brigguer, que j'avais rencontré chez les jeunes Youssoupoff, vint de son propre chef trouver le grand-duc et lui dit : « Monseigneur, le danger devient plus grand pour vous et les vôtres chaque jour. Je vous supplie de m'écouter, de vous confier à moi. Je suis aviateur et mon chef, le colonel Sikorsky, l'inventeur des « Ilia-Mourometz », est au courant de mes projets. Je descendrai une nuit sur une des pelouses

du parc de Tzarskoïe que nous choisirons avec vous. Vous y viendrez avec la princesse, vos trois enfants et avec quelques bagages. Cet appareil, c'est une vraie chambre, avec des fauteuils. En quatre heures, nous serons à Stockholm... » Le grand-duc le regarda tristement. « Mon cher ami, — lui dit-il, — vous me voyez touché jusqu'au fond du cœur, mais ce que vous venez m'offrir là c'est du Jules Verne! Comment voulez-vous que nous disparaissions sans qu'on s'en aperçoive, même avec le moins de préparatifs possible? Nous sommes épiés, espionnés gardés à vue par nos domestiques. On nous prendrait sur le fait et notre sort, et le vôtre, serait encore bien plus dur qu'à présent... » Brigguer partit navré. La mission dont l'avait chargé Sikorsky avait échoué. Je ne l'ai revu qu'une fois après sa visite; deux mois plus tard, il fuyait l'invasion bolcheviste. Quant à Sikorsky, sujet russe, mais Polonais, il retourna dans son pays d'origine, dont il est actuellement un des commandants d'armée et une des gloires les plus pures.

Ainsi, nous restâmes à Tzarskoïe, attendant un miracle du ciel, c'est-à-dire des jours meilleurs... et chaque jour était plus terrible et plus effrayant...

XV

Après un été merveilleux, l'automne continuait à être doux, ensoleillé et clair. Nous ne sortions presque plus du jardin, où je m'amusais à balayer les feuilles mortes. Je parvenais ainsi, par une grande fatigue physique, à calmer mes nerfs. Le soir venu, mon cher mari nous faisait la lecture, dans le salon rose, où j'avais réuni tous les objets que j'aimais. Le calme de notre vie fut rompu un instant, par le mariage de Marianne, le 17/30 octobre 1917, avec le comte Nicolas Zarnékau. La cérémonie eut lieu à l'église de Znaménié, puis les invités vinrent chez nous. Les jeunes mariés partirent pour Kiew, d'où ils revinrent au bout de trois semaines avec les plus grandes difficultés. Je n'allais en ville que pour voir ma mère, ma sœur et mes nièces. Le trajet en chemin de fer était devenu un supplice. Les soldats déchaînés s'étalaient en première classe et injuriaient les dames qui

essayaient de s'asseoir. Les glaces des wagons étaient brisées et l'étoffe des sièges arrachée. La suppression d'un grand nombre de wagons, vu le manque de combustible, obligeait les voyageurs à rester debout, tassés les uns sur les autres.

Les *Izvostchiks* (fiacres) en ville demandaient des prix fous. Il n'y avait plus un seul sergent de ville (*Gorodovoï*) pour maintenir l'ordre. Je n'osais plus aller en automobile, de peur de voir la voiture réquisitionnée dans la rue. On vivait dans la crainte, l'incertitude, l'insécurité... A Pétrograd, le parti maximaliste grandissait, et maints symptômes faisaient présumer de sa force. Les agents bolchevistes étaient partout. Aux gares, à tous les coins de rues, des gens parlaient aux badauds et ne craignaient pas de les exciter contre le gouvernement provisoire, en le critiquant de mille façons. Je dois avouer que ma haine pour ce dernier, que personnifiaient pour moi Savinkoff et Kérensky, me faisait prêter une oreille plutôt complaisante à ces propos dangereux. Bref, aux derniers jours d'octobre, le bruit se répandit que les bolchevistes avaient groupé leurs forces, qu'ils avaient massacré à Pétrograd les corps de cadets et le bataillon de femmes, qu'ils avaient mis en prison les ministres du gouvernement provisoire et que seuls Kérensky avait fui à Gatchina et Savinkoff à Pskow. On racontait que le ministre des Affaires étrangères, Téreschenko, arrêté par les bolchevistes et amené à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul s'y rencontra avec Stchéglovitoff, ministre de la Justice du temps du Tzar. Ce dernier dit à Téreschenko : « Tiens, vous voilà, Michel Ivanovitch! Ce n'était vraiment pas la peine de faire don de cinq millions de roubles à la révolution pour venir ici! Si vous m'aviez dit que vous désiriez y venir, je vous y aurais envoyé pour rien... »

Le 29 octobre /11 novembre, une grande animation régnait à Tzarskoïe. Des régiments de cosaques y étaient arrivés et distribuaient des feuillets exhortant la population au calme et l'appelant à soutenir le gouvernement. Des estafettes à cheval galopaient à toute vitesse sur la route qui longe la grille de notre palais. Vers le soir une canonnade sourde se fit entendre, qui s'arrêta à la tombée du jour. Le matin du 30 octobre /12 nov., par un temps radieux et ensoleillé, la canon-

nade reprit beaucoup plus intense et plus rapprochée que la veille. Soudain, vers midi, toutes les cloches des églises de Tzarskoïe se mirent à sonner à la fois. Ce bruit du canon, mêlé au tintement des cloches, faisait penser à la lutte du bien et du mal... Hélas, c'est le mal qui l'emporta. Les cloches se turent, mais la canonnade était de plus en plus forte. J'étais au jardin, avec les fillettes et nous vîmes Wladimir apparaître à la fenêtre ouverte du premier étage : « Regarde, maman, — me dit-il, — regarde cette croix d'or qui domine la cathédrale de Sainte-Catherine. Comme elle brille! Le soleil lui a réservé tous ses rayons! Le canon aura beau gronder, c'est la Croix, tôt ou tard, qui aura le dessus... » Qu'il était beau, mon fils, à ce moment, en prononçant ces paroles!... Je le voyais dominé par une inspiration divine. Hélas, notre Seigneur le préparait ainsi pour la Croix...

Soudain, une détonation formidable retentit au-dessus de nos têtes. Les vitres de la maison tremblèrent. Nous courbâmes instinctivement le dos comme pour éviter le coup. Le gérant d'affaires du grand-duc, un artilleur, le colonel Pétrokow, me dit : « Princesse, ce n'est pas raisonnable. Vous pouvez être tuée à chaque instant. Du reste, il n'y a plus aucun doute que les bolchevistes soient vainqueurs. On vient de m'annoncer que les cosaques se sont retirés et que Kérensky, qui était ici ce matin, a fui lâchement en automobile... Les bolcheviks doivent être maîtres de Tzarskoïe en ce moment. » En effet, la canonnade diminuait peu à peu et, vers six heures, elle cessa complètement. A 9 heures du soir, le colonel Pétrokow vint nous annoncer que les bolcheviks étaient à Tzarskoïe et qu'ils avaient envahi le palais de la grande duchesse Wladimir, en face du nôtre. Ce fut une nuit énervante. Je me réveillais en sursaut au moindre bruit, mais on nous laissa tranquilles.

Le lendemain, 31 oct. /13 nov. vers 4 heures, j'étais au jardin avec mon fils Alexandre qui était venu nous voir le 29 et qui n'avait pas pu repartir. Soudain, nous vîmes un détachement de soldats, de marins et de gardes rouges (ouvriers armés) conduit par un militaire, s'avancer au pas cadencé vers notre maison. Une angoisse folle me prit. Je courus vers mon mari qui prenait le thé dans la grande

salle à manger et en même temps, deux valets de pied, pâles et affolés, entraient du côté de l'office : « Votre Altesse Impériale, les bolcheviks sont là, ils viennent faire une perquisition et chercher des armes ». Le grand-duc resta calme. Il fit entrer le chef de la troupe. « Que voulez-vous? — demanda le grand-duc. — J'ai ordre de faire une perquisition chez vous et de prendre toutes les armes que nous trouverons. — Eh bien, faites », dit le grand-duc, qui comprenait l'inutilité de la lutte. Je regardais le nouveau venu. De taille moyenne, maigre, les cheveux noirs et crépus, le nez busqué, une courte barbe taillée en pointe, les yeux petits, le visage très pâle. C'était le type du juif le plus prononcé. Il s'appelait Géorgenberger. Il appela un de ses hommes et ordonna de commencer la perquisition. Quatorze matelots et soldats fouillèrent partout.

Le grand-duc avait une collection superbe de sabres, d'épées de toutes époques et de toutes espèces. Les plus beaux spécimens de Tolède voisinaient avec des sabres de cuirassiers, de l'époque de la Grande Catherine, portant des images gravées de la Sainte Vierge. Tout était jeté pêle-mêle, au fur et à mesure, dans une malle. On prit quatre ou cinq revolvers d'ordonnance et des brownings de tous calibres. Après une courte visite chez moi, on passa chez Wladimir, où on fit également une rafle de toutes les armes. Quand les soldats voulurent s'emparer de son sabre de guerre, à la poignée duquel pendait une belle dragonne, Wladimir leur dit : « Camarades, ce sabre et cette dragonne m'ont été donnés pour la « bravoure » à la guerre. Laissez-les-moi ». Les soldats le lui rendirent sans un mot et se retirèrent. Wladimir était enchanté parce qu'ils avaient oublié de regarder dans le tiroir de sa table de nuit, où un browning était bien en évidence à côté de son évangile. Les perquisitionneurs passèrent partout. Arrivés dans la chambre de la bonne d'enfants, notre chère bourguignonne, Jacqueline Theureau, ils avisèrent sur le mur une gravure en couleur, représentant l'empereur Nicolas II et une autre, le maréchal Joffre. Ils arrachèrent le portrait de l'Empereur et voulurent en faire autant pour celui de Joffre, mais ils avaient affaire à forte partie. Jacqueline s'y opposa formellement et en baragouinant tant bien que mal le russe

elle leur dit : « Moi, Française, vous Russes, vous, laissez mon général français, f... le camp. » Les soldats crurent que Jacqueline les appelait « hooligans », ce qui en russe a le même sens qu'en anglais. Ils voulurent d'abord se fâcher, mais tout à coup ils se mirent à rire et continuèrent leurs recherches ailleurs. La cave au vin les intéressait tout particulièrement. Géorgenberger les y accompagna et après avoir constaté que la cave ne renfermait aucune arme, il les fit sortir un par un : sur chacun il retrouva une bouteille cachée qu'il leur fit remettre à sa place. Moi, qui les suivais partout, je fus étonnée de cette discipline venant après le désordre des troupes de Kérensky.

Quand la perquisition fut finie, Géorgenberger se tourna vers le grand-duc et lui dit : « Et maintenant, je vais vous demander de faire avancer votre automobile et de vous préparer à me suivre; j'ai ordre de vous mener à Smolny, à Pétrograd, où siège le soviet. » Et il exhiba un papier. Je crus me trouver mal. Le grand-duc, très pâle, se leva pour aller s'habiller. Je l'accompagnai. Il changea son uniforme de général contre des vêtements civils. Son valet de chambre préparait sa valise. Je retournai auprès de Géorgenberger et lui demandai si je pouvais accompagner mon mari. Il me dit qu'il avait l'ordre de l'emmener seul. En entendant cela, Alexandre, en uniforme anglais, sauta sur la bicyclette de Wladimir et courut au soviet demander la permission d'accompagner le grand-duc. Il trouva le soviet installé dans l'ancienne maison du prince Poutiatine, administrateur des Palais. Mon fils dit qu'il était anglais, mais qu'il parlait le russe et demandait pour quelle raison on emmenait le grand-duc à Smolny, et s'il pouvait l'accompagner. On lui promit qu'on ne ferait aucun mal à « Paul Romanoff », qu'il serait emmené à Pétrograd, mais que M. l'officier anglais pouvait aller avec lui. Visiblement son uniforme imposait. Mon fils revint aussitôt à la maison et eut le temps de monter dans l'automobile qui partait au même instant avec le grand-duc, trois matelots et son nouveau geôlier.

L'auto n'avait pas encore disparu, nous n'étions pas encore revenus de notre stupeur quand le chef-cuisinier, pâle et tremblant, fit irruption dans la salle à manger. « Madame la Princesse, courez vite au soviet, demandez, suppliez! Je viens

d'apprendre de source certaine que Monseigneur va être transféré cette nuit même à Cronstadt. Et là, vous savez les tortures auxquelles on soumet les officiers. C'est le supplice, c'est peut-être la mort... — Venez avec moi, — lui dis-je, au comble du désespoir. » Tout mon corps tremblait, mon cœur battait à rompre, mais ce n'était pas le moment de penser à moi. Je jetai un manteau sur mes épaules et fis avancer la deuxième auto. Je m'y précipitai à côté du chef qui avait mis son pardessus et sa casquette à la place de sa toque blanche. Le long du court trajet, le chef (il s'appelait Tschékaline) me fit maintes recommandations... Arrivée au soviet, je vis une animation extraordinaire. Des soldats, couverts de poussière et de sueur, avec de la boue jusqu'au menton, allaient et venaient. Une consigne sévère m'arrêta à la porte. « J'ai rendez-vous avec le camarade Rochall », — dis-je avec aplomb, suivant les conseils du chef. Ce nom produisit un effet magique. J'entrai : une nouvelle sentinelle me barra la route; « On ne passe pas, — cria-t-il. — Le camarade Rochall m'attend. » Et une fois de plus, je passai librement. J'entrai dans l'ancien salon de la princesse Poutiatine. Quel contraste! Au lieu des beaux meubles, des tableaux, des tapis de jadis, une saleté repoussante partout, des murs nus, une table en bois blanc, trois chaises cassées. Deux hommes se tenaient debout, et me regardaient d'un air curieux et intéressé. L'un d'eux, un matelot, petit, trapu, avec une grosse moustache — je sus plus tard que c'était le fameux Dibenko, célèbre pour sa cruauté, le « mari » de la Kolontaï, — l'autre, petit aussi, tout jeune, avec une moustache à peine naissante, du plus pur type sémite.

« Je voudrais parler au camarade Rochall, — dis-je. — C'est moi, que désirez-vous? » — demanda le jeune homme. Son camarade s'éloigna, désintéressé. — « Camarade Rochall, — dis-je, — on vient d'emmener mon mari, Paul Alexandrovitch, qui n'est coupable d'aucun crime. On m'a dit qu'on l'emmenait à Pétrograd, à Smolny, et j'apprends qu'on l'a emmené sur votre ordre à Cronstadt. Je vous supplie de revenir sur votre décision. — Alors c'est vous la princesse Paley, la camarade Paley, c'est intéressant de vous voir de près... — Camarade, — lui dis-je, — je vous en supplie... » J'ai dû probablement mettre toute mon angoisse dans ces

mots. « Mais que craignez-vous? Je l'ai dirigé sur Cronstadt, parce que je suis moi-même de là-bas et j'ai donné des ordres très stricts pour que votre mari soit bien traité... » Voyant qu'il y avait quelque chose d'humain dans ce tout jeune homme qui parlait en susurrant, je sentis que j'avais gagné la partie. Je parlai tant et si bien, qu'au bout de quelques instants, il me dit : « Je n'ai ici ni téléphone, ni papier pour écrire. Que faire? — Venez chez nous, — lui dis-je, — vous aurez le téléphone, de l'encre, du papier et aussi quelque chose à manger, car je suis sûre que vous avez faim. » Il m'avoua que c'était la vérité, qu'il n'avait pas eu une minute pour manger. Le cuisinier fit avancer l'auto; Rochall, appela son camarade B..., avec lequel j'eus maints rapports dans la suite, et me voilà partie pour la maison, avec un cuisinier et deux chefs bolchevistes! Que n'aurais-je fait pour libérer mon grand-duc bien-aimé!

Arrivé chez moi, le camarade Rochall s'empressa de téléphoner à Smolny qu'il priait de garder jusqu'à demain le citoyen Paul Romanoff, de ne pas l'envoyer à Cronstadt, qu'il donnerait plus tard les raisons de ce changement. Pendant ce temps, le valet de pied avait apporté un plateau avec des viandes froides, des hors-d'œuvre et du vin. Les deux jeunes gens firent honneur au repas. Wladimir était venu. Tranquillisé sur le sort de son père, il plaisantait, mais en gardant ses distances, avec ces jeunes gens de son âge. « Dites, prince Paley, demanda Rochall, non sans une pointe d'ironie, si on vous offrait le trône de Russie, l'accepteriez-vous? — Je n'ai jamais envisagé cette possibilité, — répondit mon fils. — Mais tout de même? — insistait l'autre. — Eh bien, je refuserais. — Pourquoi? — Parce que j'ai prêté serment à l'empereur Nicolas II et que nous n'avons pas de parjure dans la famille... » Ils restèrent longtemps à causer chez nous. Vers les 7 heures du soir, nos convives imprévus nous quittèrent. Je n'ai jamais revu Rochall, qui fut tué plus tard sur le front roumain. En nous quittant, ils nous promirent monts et merveilles : c'est-à-dire la restitution des armes emportées, la sécurité complète, et surtout un laissez-passer pour moi et Wladimir, afin que dès le lendemain nous puissions aller en ville embrasser notre cher prisonnier.

XVI

Le lendemain, nous apprîmes avec effroi que les bolchevistes avaient fait beaucoup de victimes à Tzarskoïe. Ils avaient dès leur arrivée, fusillé plusieurs personnes et deux prêtres, le père Jean et le père Phoka, pour avoir fait sonner les cloches, et organisé une procession de la croix (Kréstny-hod). Vers midi, l'auto qui avait emmené la veille le grand-duc revint à Tzarskoïe et avec Géorgenberger. Il apportait un laissez-passer pour moi et Wladimir et il fut décidé qu'à 2 heures, aussitôt après le déjeuner, il reviendrait ici, et que nous irions avec lui à Smolny. Ainsi fut fait. Nous parlâmes peu en route. Il nous avoua n'avoir pas dormi depuis trois nuits; aussi dès qu'il fut en auto s'endormit-il profondément. Nous étions seuls, Wladimir et moi, et pendant ce trajet de 22 kilomètres, nous parlâmes à voix basse de tout ce qui nous pesait sur le cœur. En ville, les cahots réveillèrent le dormeur. Il se mit à causer avec nous et nous raconta qu'il avait été maître d'école, dans un village près de Novgorod. Il avait eu dès sa jeunesse des idées très libérales. A l'arrivée de Lénine, il devint un de ses adeptes les plus fervents. Il paraissait un convaincu et pendant quelque temps, je m'imaginai que nous avions en lui un protecteur, communiste, mais juste et probe; il fallut déchanter ensuite, mais ceci n'arriva que plus tard. Arrivée au couvent de Smolny, je constatai avec tristesse que ce bel établissement, bâti par Catherine Ire et transformé par l'impératrice Marie, femme de Paul Ier, en couvent pour jeunes filles nobles, était devenu en quelques jours une caserne mal tenue, malpropre, et encombrée de soldats turbulents. Nous montâmes au deuxième étage et, après maints détours dans les énormes couloirs de Smolny, nous nous arrêtâmes devant une porte. Géorgenberger entra seul, et au bout d'un instant vint nous chercher. Avec quelle émotion j'embrassai mon bien-aimé, avec quel bonheur je le retrouvai sain et sauf quoique fatigué et pâli. Dans l'affreuse chambre dégarnie qui lui servait de demeure, il n'y avait qu'un lit de camp, sans draps, sur lequel il avait jeté sa pelisse, une petite table, une autre table toute petite avec un pot-à-eau blanc et une

cuvette, et deux chaises. On se demandait avec stupeur : « Pourquoi tout cela? » Hélas, le calvaire ne faisait que commencer...

J'avais apporté des sandwichs, du poulet, des gâteaux, du lait et mon cher mari mangea avec appétit. Depuis qu'il avait quitté Tzarskoïe, la veille, après le déjeuner, il n'avait eu qu'un peu de thé et une assiette de soupe que, par pitié, ses gardiens, les trois matelots qui l'avaient amené, avaient partagée avec lui. C'est étonnant comme les soldats, même les plus révolutionnaires, subissaient vite le charme et le prestige du grand-duc! Son repas fini, il me raconta que la veille on les avait enfermés, lui et Alexandre, dans une chambre durant deux heures. Puis un individu armé (un garde rouge) suivi d'une dizaine d'autres, entra et lut à voix haute : « Par ordre du soviet révolutionnaire, Paul Alexandrovitch Romanoff est condamné à l'incarcération à la forteresse de Pierre-et-Paul ». Le grand-duc eut un moment de vertige, mais il entendit distinctement le bon Alexandre prendre la parole : « Camarades dit-il, il y a ici un malentendu. Le camarade Géorgenberger nous a affirmé qu'on ne ferait aucun mal à Paul Alexandrovitch. Il est innocent, et, de plus, il déteste Kérensky, comme nous tous le détestons. — Oui, — répondit celui qui avait lu l'arrêt, — ça, c'est bien, mais Rodzianko fusille en ce moment les nôtres à Moscou. Nous avons besoin d'otages. — Mais Paul Alexandrovitch déteste Rodzianko autant que Kérensky et que Savinkoff », — dit Alexandre. — Là-dessus entra Bontch-Brouévitch, un type de professeur à lunettes. C'était le chargé d'affaires du soviet des commissaires du peuple. Mon fils l'avait connu jadis dans d'autres conditions. mais tous deux firent semblant de ne pas se connaître. « Paul Alexandrovitch, — dit Bontch-Brouévitch, — je puis vous assurer que vous avez été arrêté sur un malentendu, vous n'irez pas à la forteresse Pierre-et-Paul, mais je ne puis vous libérer aujourd'hui ; je suis presque sûr que demain vous serez libre. Il faudra seulement que vous restiez à Pétrograd pendant quelques jours. » Après m'avoir raconté ce qui précède, nous décidâmes que, dès la libération, nous irions occuper l'appartement de ma fille Olga, partie pour la Suède. Cet appartement se trouvait dans une des maisons qui appartenaient au grand-duc. Je quittai mon mari

un peu calmé, j'allai dans l'appartement de ma fille, canal de l'Amirauté 29, afin de tout faire préparer pour notre aménagement. Ma pauvre vieille mère était ravie de ce projet. Elle habitait l'appartement au-dessous et l'idée qu'elle allait nous voir souvent pendant quelque temps la comblait de joie.

Le lendemain, dès le matin, j'amenai les enfants, miss White, Jacqueline, ma femme de chambre et nous nous installâmes chez ma fille, Olga Kreutz. Dès 3 heures, j'allai avec mon laissez-passer à Smolny dans l'espoir de ramener mon mari avec moi. Je restai avec lui jusqu'à six heures. Il me raconta que les trois matelots étaient venus le trouver la veille au soir et le prier de leur lire à haute voix un journal quelconque. C'était une affreuse feuille communiste qui ne les intéressa nullement. L'un d'eux alla chercher un journal dit « bourgeois » car, à ce moment-là, la presse en Russie n'était pas étouffée comme elle l'a été en 1918 et comme elle continue à l'être.

A 6 heures entra le président de la Commission, le camarade Alexeievsky. C'était un matelot au col largement ouvert, avec une chevelure abondante et frisée. Un beau type du nord de la Russie. Il était de Mourmansk. Le camarade Alexeievsky, venait me dire de ne pas attendre, qu'il y avait des formalités à remplir et qu'il amènerait lui-même Paul Alexandrovitch à son nouveau domicile. En effet, à 8 heures du soir, mon cher mari arrivait, escorté d'Alexeievsky et de son docteur Obnissky, dans une superbe automobile de la Cour, avec phares électriques, etc. C'est cette automobile qui créa la légende que le grand-duc avait vu Lénine et que c'est Lénine en personne qui l'avait ramené chez lui.

Nous passâmes onze jours calmes et presque heureux après cette tempête. Pendant ce temps, de véritables batailles avaient lieu à Moscou, où les débris du gouvernement provisoire luttaient désespérément contre les bolcheviks. Durant cette lutte, le Kremlin et l'ancien clocher de Ivan-Véliky furent fortement endommagés par la canonnade. Les bolcheviks restèrent définitivement maîtres du terrain. Le 13 /26 novembre sur notre demande de rentrer à Tzarskoïe, le camarade Alexeievsky arriva avec un ordre signé de Smolny, qui nous permettait de rentrer chez nous. Nous partîmes tous dans

notre grande auto qui contenait onze places. Arrivés à la maison, nous gardâmes Alexeievsky à déjeuner et, durant le repas, je le persuadai de la versatilité du régime bolcheviste et je le convertis à la monarchie. C'était un garçon intelligent et rusé, qui ne voulait pas nous confier ses idées intimes. Je pense qu'il était surtout opportuniste et qu'il était prêt à servir tous ceux qui étaient au pouvoir.

Après le déjeuner, le grand-duc tenta un coup assez risqué. Il dit à Alexeievsky : « J'aurais voulu vous donner un souvenir, vous faire un cadeau, afin de vous remercier des bons offices que vous m'avez rendus. Je n'ai pas eu la possibilité d'aller dans des magasins à Pétrograd. Acceptez ce portefeuille avec ce qu'il contient. » Il y avait 4 000 roubles. Alexeievsky en fut tellement ravi qu'il baisa l'épaule du grand-duc comme faisaient les anciens serviteurs autrefois et s'en alla en nous remerciant avec de larges gestes. Moi, je lui offris plusieurs bouteilles de vodka, liqueur défendue depuis la guerre, ce qui le mit au comble de la joie. Je dois lui rendre cette justice que partout où il l'a pu, il nous rendit service, mais toujours moyennant quelques bouteilles de vodka, boisson qu'il appréciait particulièrement. Puis un jour, il disparut: on dit qu'il s'enfuit à Mourmansk et nous n'en avons plus entendu parler.

XVII

Depuis le 10/23 novembre, l'hiver était venu. Une belle neige blanche immaculée recouvrait Tzarskoïe de son linceul. Ayant très peu de naphte pour alimenter le chauffage central de la maison, nous avions fermé les grand salons et nous nous étions groupés dans l'aile droite du palais. La galerie qui se trouvait au-dessus des appareils de chauffage était devenue notre coin préféré. Nous l'avions arrangée en salon. C'est là que nous prenions nos repas, que nous lisions, que Wladimir travaillait.

Vers la fin de novembre, des bolcheviks ayant à leur tête le président du soviet de Tzarskoïe-Sélo, le camarade Tatarintzoff, vinrent perquisitionner. Ils cherchaient des stocks de farine que nous aurions soi-disant cachés. Ils fouillèrent

partout, ce qui était une excellente occasion de voir où les choses se trouvaient. Arrivés dans mon boudoir, l'un d'eux, un garde rouge avise un porte-cigarettes en écaille, avec des rayures d'or incrusté et le glisse subrepticement dans sa poche. Je vois son geste et, les arrêtant tous, je dis : « Camarades, vous venez chercher de la farine et vous dérobez des porte-cigarettes, qu'est-ce que cela veut dire? — Cela veut dire, camarade, que je suis un échappé du bagne, et que, pour moi, voler quelque chose à une bourgeoise comme vous, c'est une véritable jouissance. — Jouissance ou non, — dis-je, — si vous ne remettez pas l'objet volé en place, je téléphone à Smolny, et nous verrons qui de nous a raison. » Il jeta le porte-cigarettes avec rage sur la table; puis, n'ayant rien trouvé, tous se retirèrent avec mille excuses. A part cela, rien depuis notre rentrée de Pétersbourg, le 13/26 novembre, n'était venu troubler notre morne quiétude. Mon anniversaire en décembre se passa même agréablement. Wladimir me dédia une poésie charmante, que j'ai perdue, hélas! dans ma fuite précipitée quatorze mois plus tard! Il y eut bien quelques petits ennuis, inévitables avec un régime pareil. On nous prit par exemple pour 10 000 roubles de batterie de cuisine pour les besoins du soviet local. Mais ces petits détails nous laissaient indifférents.

Le soir du 8/21 décembre, on nous annonce la visite du camarade Géorgenberger. Il entre, aimable, la bouche en cœur, et nous annonce que le soviet, ayant décidé de détruire notre cave, il venait nous en prévenir, afin que nous mettions les meilleures bouteilles à l'abri. Cet homme paraissait sincère : nous lui confiâmes que la cave à notre connaissance contenait 6 000 bouteilles (en réalité, il s'en trouve plus de 10 000). Il nous dit : « Eh bien! sacrifiez-en 2 000 ou 2 500, des vins les moins précieux, et cachez les autres, je viendrai dans trois jours pour l'exécution. »

Il partit, et dans notre honnêteté naïve, nous ne comprîmes pas que cet être fourbe voulait faire payer sa protection par de l'argent ou par du vin, peut-être par les deux. Pendant trois nuits, nous tous, sauf le grand-duc, mais moi, les enfants Miss White, Jacqueline et (venus de Pétrograd, mon fils aîné, Marianne et son mari Nicolas) nous transportâmes de la cave

dans tous les coins de la maison des milliers de bouteilles. Cinq mille d'entre elles furent laissées au-sous-sol, non loin de la cave, dans d'immenses caisses. On ne laissa dans la cave que du vin blanc et du vin rouge. Au jour fixé, le 12 décembre, à 10 heures du soir, Géorgenberger arriva avec une quinzaine de soldats. Transformation complète : air hautain, casquette rejetée au sommet de la tête, cigarette à la bouche, les deux poings sur les hanches. « Qu'est-ce que c'est que cette cave à moitié vide? — s'écrie-t-il. — Elle a toujours été comme cela, — répondis-je, croyant encore de sa part à une comédie pour les soldats. Je vous avais prévenu qu'elle contenait 2 500 bouteilles, vous pouvez les compter... » Les soldats se mettent en devoir de casser les bouteilles et de verser le contenu dans le jardin et dans la gouttière. Au bout de cinq minutes, des centaines d'habitants de Tzarskoïe étaient là avec des seaux qu'ils remplissaient de cet affreux mélange de vin, de boue, de neige, et d'éclats de verre! Une odeur âcre se répandait dans toute la maison. J'assistai impassible, les bras croisés, à cette première ruine de notre fortune. Cette cave avait été estimée 10 millions de francs. Elle comprenait la vieille et superbe cave du défunt grand-duc Alexis et celle de mon mari, commencée en 1880. Je me consolais à l'idée que la plus belle part était à l'abri. Pendant mes réflexions, je vois un soldat sortir de la cave avec une énorme plaie qui saignait. Il s'était coupé avec du verre. « Venez, — lui dis-je, — je vais vous panser. » Je me fis apporter le nécessaire, lui lavai la plaie et lui fis un pansement serré. Regardant autour de lui, et voyant que nous étions seuls dans l'antichambre où je l'avais fait monter, ce soldat révolutionnaire se baissa rapidement et me baisa la main. Ce fut une courte scène muette. Quelques instants après, il redescendait à la cave et continuait son œuvre de destruction. Vers la fin Géorgenberger se tourna vers moi : « Vous avez encore du vin, — me dit-il, — ce n'est pas possible que vous n'ayez pas de vin fin? — Il y en avait, — dis-je, — mais je l'ai expédié à la campagne, en Finlande il y a un mois ». Je mentais, croyant toujours lui donner la réplique et m'étonnant de le voir si beau joueur. Enfin, vers 1 heure de la nuit, mes tyrans s'en allèrent, en chassant brutalement les gens du pays dont

plusieurs étaient couchés dans la neige, complètement ivres à force d'avoir bu le vin répandu autour d'eux.

Quatre jours plus tard, à 11 heures du soir, mon valet de pied, surnommé par les enfants « Le Barbu » à cause de ses favoris, accourt tout essoufflé : « Madame la Princesse, le palais est de nouveau entouré de soldats, toutes les portes sont occupées. Téléphonez au camarade Géorgenberger pour le prévenir d'arriver au plus vite. » Le téléphone, comme au moment de l'arrestation, sous Kérensky, ne marchait pas. Quelques instants après, Géorgenberger apparut en effet, sans appel de ma part, pâle, l'air furieux. « Camarade, que signifie?... balbutiai-je. — Cela signifie, camarade, que vous m'avez menti. Vous avez caché du vin dans la maison et nous allons le chercher. Nous commencerons par en haut. » J'allai prévenir le grand-duc de ce nouvel ennui. Il fit un geste las. « Laisse-les faire, ma chérie, tu vas encore te tourmenter avec ces bandits. — Mais non, je ne les laisserai pas dans la maison, tout seuls, ce sont des voleurs; en parcourant la maison, ils emporteront tout ce qui leur tombera sous la main », et je retournai auprès des camarades — « Eh bien! commençons », — leur dis-je, — sachant que, tout en haut, le vin était introuvable. Mais je tremblais pour le premier étage où, dans plusieurs chambres d'amis, le parquet était tout simplement couvert de bouteilles. Par une chance extraordinaire, ils négligèrent le premier étage et s'arrêtèrent à l'entresol, c'est-à-dire dans les chambres de réception. Ils firent allumer à giorno, et entrèrent dans la grande salle à manger. Des pièces d'argenterie scintillaient dans les vitrines et des cristaux des XVIIe et XVIIIe siècles brillaient de tout leur éclat. Géorgenberger se tourna vers les soldats : « Voyez, camarades, dans quel luxe vivent les aristocrates, les membres de l'ex-famille impériale. Tandis que nous, nous vivions dans des cachots, dans des sous-sols humides et malsains... » Je ne le laissai pas achever. « Camarade, — lui dis-je, — ce que vous faites là est très mal. Pourquoi montez-vous ces inconscients contre nous qui ne vous avons rien fait? Cette demeure contient des objets que mon mari a reçus de ses parents; il y en a qu'il a achetés, il n'a jamais rien pris à personne, et vous les incitez à envier, à prendre. » Un soldat

se mêla à la conversation, et me dit d'un ton bourru : « Vous avez bu notre sang... — Moi, boire votre sang, — lui dis-je, — mais, j'aurais eu immédiatement une indisposition à boire une horreur pareille. »

La perquisition continuait. Wladimir, rentré de la ville, était venu se joindre à moi. Les soldats, avec Géorgenberger en tête, traversèrent la salle de bal, puis le salon d'honneur. Leurs bottes boueuses enfonçaient dans le beau tapis crème à guirlandes roses. Ils ne trouvèrent rien dans le grand salon cramoisi aux boiseries anciennes. Ils s'arrêtèrent, curieux, devant la vitrine de jades chinois, demandant ce que c'était. Je dus encore leur en faire les honneurs. Ils n'entrèrent pas dans mon boudoir, disant « qu'une dame ne pouvait avoir des bouteilles dans sa chambre », et en passant par la rotonde, ils pénétrèrent dans le cabinet de travail du grand-duc. Mon mari était assis dans son fauteuil de cuir vert, à sa place habituelle et lisait. Il eut la force de caractère de continuer sa lecture sans détacher ses yeux du journal. Et pourtant, quinze hommes armés étaient là, qui allaient et venaient, qui ouvraient sa bibliothèque, soulevaient ses livres, parlaient, riaient. Enfin, ils descendirent à la cave, vide et ouverte depuis l'autre soir et se mirent à fouiller les sous-sols. Ils ne tardèrent pas à découvrir les dix énormes caisses, lesquelles comme dix cercueils géants contenaient 5 000 bouteilles. Une casse formidable commença et aussi des vols, car à chaque instant les soldats sortaient et passaient des bouteilles pleines à ceux qui gardaient dehors les issues du Palais. Je leur fis observer qu'ils feraient mieux de distribuer les bouteilles dans les hôpitaux et soulager ainsi les malades. Ils me répondirent qu'ils s'en fichaient pas mal. C'était affreux de voir ces belles eaux-de-vie de la cave Bignon, Madère, Porto, Xérès, Bordeaux, Bourgogne, se répandre sur le plancher. L'odeur à elle seule pouvait griser. Je restai là, tremblant de froid, de rage, de dégoût jusqu'à 4 heures du matin, quand la dernière bouteille fut cassée. Brisée, morte de fatigue, je montai enfin chez moi et tombai tout habillée sur mon lit...

XVIII

Le lendemain, écœurés moralement de la méchanceté et de la bêtise humaines, et physiquement de l'insupportable odeur de vin, nous nous tenions tous dans la galerie. On nous annonce « Le Père Miron ». C'était un vieillard étrange, à longue barbe grisonnante, avec de longs cheveux, vêtu de haillons, pieds nus en été, avec des sandales en hiver; il portait à la main une superbe crosse en bois d'ébène, avec un pommeau d'argent massif. C'était son seul luxe et il y tenait particulièrement, car c'était un cadeau de l'Impératrice. Une grosse croix en cuivre massif suspendue à une lourde chaîne brillait sur sa poitrine. Nous l'avions vu maintes fois à l'église Znamenié. Nous avions remarqué sa ferveur à la prière, et sa piété sereine à la sainte communion. Il avait tout à fait l'aspect d'un apôtre, d'un saint. Le grand-duc avait, néanmoins, une telle répulsion pour les « Startzy » qu'il se méfiait, même de celui-ci. Après la révolution, un dimanche que nous étions à la messe, il entra résolument dans la petite chapelle où nous continuions à nous tenir et qui était réservée jadis à la famille impériale. Il nous donna à tous le pain bénit et posa sa main sur la tête de chacun de nous, en faisant une prière. Puis, regardant Wladimir dans les yeux, il lui dit ces paroles mystérieuses et prophétiques : « Tu as devant toi une grande voie à parcourir... Dieu sera avec toi. » Puis, il disparut et personne de nous ne pensait à lui, quand le lendemain de la terrible casse, il apparut de nouveau. Depuis huit mois, ses traits sévères et nobles s'étaient émaciés, mais ses yeux bleus et clairs avaient un éclat particulier. « Vous êtes malheureux, — nous dit-il, — mais il faut savoir supporter les épreuves. Notre vie sur cette terre n'est qu'un très court passage. Plus vous souffrirez ici-bas, mieux vous gagnerez le Ciel, plus tard. Que peuvent ces gens-là? Notre Seigneur n'a-t-il pas dit : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme... » Il nous parla longtemps. Nous l'écoutions, recueillis, en silence, et il versait du baume sur nos cœurs meurtris... En s'en allant, il nous dit : « Je vous ai apporté du bon lait tout frais, le grand-duc en a besoin. » En effet,

on venait de nous annoncer qu'on ne nous donnerait plus le lait que nous achetions à la ferme impériale. « Je vous en apporterai souvent », ajouta-t-il ; puis il s'en alla refusant tout secours et en nous bénissant paternellement. Cette visite nous fit du bien. Il revint souvent dans la suite et toujours à des moments pénibles et critiques. Je crois fermement que ce vieillard était un envoyé du Ciel.

Le commandant de Tzarskoïe était à présent le jeune B..., peintre de talent, celui-là même que Rochall avait amené chez nous le jour de l'arrestation du grand-duc. C'était un beau garçon aux joues roses, aux dents blanches, au sourire enfantin. Un jour j'allais au soviet, qui se tenait à ce moment-là en face du Grand Palais, et me trouvant seule avec lui, je lui dis : « Voyons, B..., soyez raisonnable, vous êtes un garçon bien élevé, vous êtes instruit, vous avez du talent. Comment avez-vous pu vous empêtrer dans une aventure pareille? Fuyez d'ici, le bolchévisme est une abominable duperie, il est sinistre, et ne durera pas, je l'espère... » Il me regarda effaré. « Vous croyez, — me dit-il, — et si la monarchie revient, on me fusillera? » Je souriai de ses craintes et lui dis : « Si vous me promettez de nous protéger à présent, je vous promets moi de vous préserver de l'exécution plus tard. » Nous nous séparâmes en amis et jamais il ne nous fit le moindre ennui, au contraire.

A cette époque, apparut un nouveau personnage qui joua un rôle important dans notre vie en ces temps tragiques. Il s'appelait le camarade Télépneff; nommé au soviet de Tzarskoïe, il y prit immédiatement une influence considérable. A demi lettré, avec un air de bonhomie, il ne manquait ni d'astuce, ni de ruse. Un matin, il demanda à me voir. On ne pouvait plus refuser la visite d'un membre du soviet. Je le fis entrer, et il m'annonça que le soviet, étant à l'étroit, avait décidé de transporter ses pénates dans notre palais. « Camarade — lui dis-je — vous qui êtes un ami de Lounatcharsky, commissaire du peuple aux beaux-arts, je vous préviens que ce sera un crime, car il y a des merveilles d'art dans cette maison que vous avez l'intention d'envahir et qui aura l'air au bout de quelques jours, d'une étable. » Il m'écouta attentivement, me consultant sur ce qui serait le mieux à faire.

Sachant que le palais de la grande-duchesse Wladimir, en face de chez nous, était déjà pillé, qu'il n'en restait que les murs, je lui conseillai d'y installer les bureaux. Il me promit d'amener doucement à cette décision les membres du soviet de Tzarskoïe, qui s'étaient mis en tête de s'installer chez nous. Il promit aussi de parler à Lounatcharsky afin de faire protéger la maison. De mon côté, je m'adressai à mon vieil ami de toujours, Alexandre Polovtsoff, qui était commissaire aux beaux-arts et que Lounatcharsky écoutait dévotement. Un beau jour, on m'annonce que M. Korovine est venu voir la maison. Je vais à lui, et croyant que c'est quelqu'un du soviet qui vient inspecter la future installation, je lui demande d'un ton brusque : « Que voulez-vous? » Tournant son chapeau entre ses doigts, il me dit : « Je viens voir la maison. — Eh bien, regardez-la. — Je viens pour visiter la maison, — répéta-t-il. » Agacée, je lui dis : « Vous m'ennuyez, je vous ai déjà dit que vous pouviez la visiter... » Alors, dans le plus pur français, il me dit : « Mais comprenez-moi donc, princesse, je viens pour sauver votre maison; je suis de la Commission des beaux-arts, c'est Alexandre Alexandrovitch Polovtsoff et M. Georges Loukomsky qui m'envoient. — Que ne le disiez-vous plus tôt », — lui dis-je, en lui serrant la main. Il parcourut les pièces, me consulta sur mes plus beaux tableaux, sur mes objets les plus rares et nous rédigeâmes un rapport, où il disait qu'il était essentiel, dans l'intérêt du peuple, de sauver, contre toute détérioration possible, la maison de la citoyenne Paley. Ce jeune homme était par hasard un ami de Télépneff, car ils avaient servi au même régiment pendant la guerre. M. Georges Loukomsky, aquarelliste de grand talent et conservateur des Palais, faisait aussi partie de la Commission des beaux-arts pour les palais de Tzarskoïe. Il vint me voir et me promit son appui et son aide.

Néanmoins, le soviet de Tzarskoïe, monté par Géorgenberger qui était devenu notre mortel ennemi, ne renonçait pas à son idée de s'installer dans notre maison. On me prévint qu'une commission du soviet viendrait visiter le palais. Je me préparai docilement à cette nouvelle épreuve. Arrivèrent le président du soviet, puis Télépneff, Géorgenberger et cinq ou six autres, tous habillés en kaki, avec de hautes bottes

et des bonnets de fourrure (*papachis*). On attendait visiblement quelqu'un. Au bout d'un certain temps arrive un petit bonhomme joufflu, avec une petite barbiche en pointe, son bonnet de fourrure rejeté en arrière et comme écrasé au milieu. Fronçant les sourcils pour se donner l'air féroce, il fait un salut circulaire à tout le monde, mais je remarque qu'il évite mon regard. « Où ai-je vu cette tête-là? » me demandais-je, et plus je cherchais, plus j'étais convaincue que je connaissais ce nain qui se donnait tant d'importance. A leur conversation, je compris que c'était l'architecte du soviet. Nous parcourûmes la maison du sous-sol au troisième étage et, arrivés devant la pièce où nous projetions jadis l'installation d'une chapelle, un des assistants se tourna vers l'architecte et lui dit : « Wassili Ivanovitch, il faudrait voir les plans de la maison... » Un éclair subit déchira le voile de ma mémoire engourdie. « Mais, — dis-je avec aplomb, — Wassili Ivanovitch Chodoff n'a pas besoin de plans, il connaît la maison à merveille. Quand il est entré avec son bonnet de fourrure et sa cigarette, je n'ai pas reconnu, dans ce révolutionnaire farouche, le modeste petit architecte que le prince Michel Poutiatine m'avait amené afin de construire ici une chapelle. Alors il osait à peine me regarder, il marchait sur la pointe des pieds, et baisait ma main avec dévotion... » Mon auditoire restait bouche bée. Je vis l'individu pâlir. Ses oreilles étaient devenues blanches. Il se mit à tousser et dit : « Camarades, décidément cette maison ne nous convient pas. Je crois que nous serons bien mieux dans la maison d'en face. » Et il entraîna rapidement tous les autres à sa suite. Télépneff riait aux éclats, tandis que Géorgenberger me jetait des regards furibonds.

XIX

Une fois de plus, Noël revenait. Un modeste petit arbre, placé dans la rotonde, contrastait étrangement avec l'arbre superbe de l'année passée. Les cadeaux aussi étaient bien modestes, car la fortune du grand-duc était sensiblement atteinte. Néanmoins, nous ne voulions pas priver les enfants

de cette joie familiale. Hélas! cet arbre de Noël fut le dernier pour mon mari et pour mon fils...

Nous attendions ce soir-là toute la famille. Personne ne put venir, car les trains ne marchaient qu'irrégulièrement et rarement. Il fallait des heures d'attente et des prodiges de ruses pour pénétrer dans un wagon. Ce jour-là, les trains ne marchaient pas, aussi nous nous serrâmes tous les cinq autour de ce petit arbre dont la lumière éclairait notre sombre tristesse et dont la chaleur réchauffait nos cœurs endoloris...

Quatre jours plus tard, pour les vingt et un ans de Wladimir, sa majorité, nous rallumâmes cet arbre et lui remîmes nos cadeaux. Les fillettes et lui nous réservaient une charmante surprise, une pièce en vers de sa composition, intitulée *l'Assiette de Delft*. Irène et Nathalie, stylées par mon fils, la jouèrent dans la perfection. Notre ami, le comte Armand de Saint-Sauveur, venait nous voir souvent, surtout depuis que nous étions malheureux. Il vint dîner avec nous ce jour-là et partagea notre enthousiasme pour les vers mélodieux qui résonnaient à notre oreille charmée. Ainsi de temps en temps, nous avions encore quelques jours de répit, semblables à une oasis dans le désert affreux où nous nous enfonçions à chaque pas.

Mon fils Alexandre, traqué par les bolchevistes pour son dévouement frénétique et militant à l'empereur Nicolas II, dut s'enfuir précipitamment, par la Finlande, en Suède en ces derniers jours de décembre. Les bolchevistes avaient découvert son subterfuge de l'uniforme anglais et aussi un complot antibolcheviste auquel il était mêlé.

Puis vint la nuit du Nouvel An que, selon l'usage russe, nous fêtâmes à minuit, en échangeant nos vœux. Un modeste souper suivit ensuite, auquel assistèrent mon mari, moi, Wladimir et le colonel Pétrokow. Je m'attarde à ces souvenirs, à ces dernières lueurs de joie, car 1918 ne sera qu'un terrible calvaire.

Dès les premiers jours de janvier, nous constatâmes que malgré toutes les précautions prises, le naphte nécessaire au chauffage nous faisait défaut. Il fallut chercher à s'installer ailleurs, où l'on brûlerait du bois ou du charbon, dont nous avions quelques provisions, ces deux combustibles ayant

atteint à cette époque des prix fabuleux. Le grand-duc Boris, neveu de mon mari, étant parti pour le Caucase en août, nous songeâmes à son joli cottage anglais, qui se trouvait un peu en dehors de la route de Tzarskoïe sur la route de Pavlovsk. Le grand-duc Paul, ignorant l'adresse de Boris Wladimirovitch envoya au Caucase un télégramme à la grande duchesse Wladimir, sa belle-sœur, lui demandant la permission de s'installer chez son fils. Elle répondit affirmativement, ajoutant qu'elle mettait également à notre disposition sa maison à elle. La pauvre grande-duchesse ignorait que, dès l'arrivée des bolchevistes, son palais avait été dévalisé et qu'à ce moment les soviets se préparaient à s'y établir. Le 9 janvier, nous déménageâmes tous dans un pavillon chez le grand-duc Boris, les tuyaux de chauffage de sa grande maison étant gelés. Il fallut quinze jours pour les dégeler, les chauffer, les réparer. Nous ne laissâmes dans notre maison à nous, que les deux concierges et quelques serviteurs. Notre personnel était sensiblement réduit. Des soixante-quatre domestiques d'avant la guerre, il n'en restait que quarante-huit à la première révolution, vingt-deux à l'invasion bolcheviste et chaque semaine ce chiffre fondait à vue d'œil. En juillet 1918, il n'en restait plus que trois et plus un seul en décembre.

Cette maison du grand-duc Boris était charmante et située au milieu d'un grand jardin. On pénétrait dans un hall qui donnait accès à toutes les pièces du rez-de-chaussée. Un escalier qui menait à une galerie circulaire permettait de voir du premier étage tout ce qui se passait dans le hall. Nos chambres à coucher étaient au premier. Seul Wladimir était resté dans le pavillon, où il avait son piano, ses livres, sa machine à écrire ses pinceaux et où le cher enfant vécut ses derniers jours de bonheur.

Le 13/26 janvier, un nouveau chagrin me frappa. D'une sœur et de quatre frères que j'avais eus et dont j'étais la plus jeune, il ne restait en vie que ma sœur et le dernier de mes frères nommé Serge. Toute sa vie, ce frère avait lutté contre la volonté de mes parents qui lui interdisaient de faire du théâtre malgré son talent très réel. Nos parents avaient des idées arriérées à ce sujet. Il leur semblait qu'avoir un fils acteur était quelque chose d'humiliant, de dégradant. Aussi

loin que remontent mes souvenirs — je me rappelle cette lutte. Mon frère, son stage militaire fini, entra donc au service du gouvernement et dans quelque ville que l'amenât son service, il y créait un théâtre d'amateurs et y jouait le rôle principal. Son succès fut toujours très grand, surtout dans les rôles de grands seigneurs. Il craignait tellement nos parents que, même dans ces spectacles d'amateurs, il avait adopté le pseudonyme de Valois. Cependant, après la mort de mon père, il vint à bout de la résistance de maman et entra dans un théâtre privé d'abord. Puis, en 1913, il passa au théâtre impérial Alexandre à Saint-Pétersbourg. Tous les Russes qui liront ce douloureux récit se souviendront de cet acteur remarquable à qui la finesse de son jeu valait tous les succès.

Peu après la révolution et malgré la résistance de ses camarades qui l'adoraient, mon frère quitta le théâtre Alexandre et s'engagea dans la troupe qui jouait à l'Aquarium, de l'autre côté de la Néva. Le soir du 10/23 janvier, il revenait en fiacre du théâtre avec une valise contenant ses accessoires. Il passa par le canal de la Fontanka, pour rentrer chez lui dans la rue Siméoniévskaya. A la hauteur de la maison occupée par la mission militaire française, et de derrière un tas de bois aligné le long du canal, surgissent deux soldats-bandits. L'un arrêta le cheval de fiacre par la bride, tandis que le second tirait à bout portant un coup de revolver sur mon pauvre frère qui roula inanimé dans la neige. Au bruit de la détonation quelques officiers de la mission française accoururent et relevèrent mon frère qui respirait encore. Les bandits s'étaient enfui, tandis que l'izvostchik se lamentait et pleurait. Les officiers français, voyant que mon frère était mourant, le conduisirent à l'hôpital Marie du prince d'Oldenbourg : grâce à sa robuste constitution, mon frère vécut encore pendant trois jours sans reprendre connaissance. J'allais chaque jour auprès de lui et j'ai pu constater l'affection de ses camarades de théâtre; tous sanglotaient en sortant de sa chambre. Le jour de son enterrement, on enleva les bandages qui recouvraient sa tête; c'était horrible à voir : la cervelle et des gros caillots de sang sortaient du crâne. Il fut inhumé au cimetière de Smolénsk, à côté de deux autres frères à moi. J'allai aux obsèques avec Wladimir, Marianne, ma sœur et mes deux

nièces. Saint-Sauveur m'avait prêté son automobile. Cet enterrement fut solennel et touchant. On y vit de nombreuses députations d'acteurs, tous avec de belles couronnes et des rubans où on lisait : « A notre cher et bon camarade », « A l'acteur dont le talent égalait la bonté », etc. Une couronne portait l'inscription : « A la victime de la nuit noire ».

Tout le monde comprit que c'était plus au bolchevisme qu'aux assassins qu'il était fait allusion... En août 1919, six mois après mon départ de Russie, ma pauvre chère maman alla prendre sa place parmi ses trois fils. Ma douleur, la douleur de sa fille cadette, sa préférée, « sa petite », comme elle continuait à m'appeler malgré mon âge mûr, l'avait tuée...

PRINCESSE PALEY

(A suivre.)

TROIS SEMAINES AU MAROC

Le voyageur qui visite le Maroc y apporte une double curiosité : celle des choses, celle des hommes. C'est des choses et des hommes qu'on voudrait parler ici tout d'abord, dans la mesure où le voyageur qui passe peut se flatter de pénétrer des âmes très différentes de la nôtre, des âmes très fermées, et qui par là même nous semblent devoir être très compliquées. Le voyageur français qui visite le Maroc y apporte une autre curiosité encore, et plus intense peut-être : celle de l'œuvre que, depuis dix ans, la France accomplit dans ce pays. C'est de cette œuvre — qui est admirable — que l'on voudrait marquer les traits les plus caractéristiques dans la seconde partie de ce bref exposé.

***

Entre tous les pays d'Islam, le Maroc est assurément un de ceux qui offrent les aspects les plus divers, un de ceux aussi qui ont gardé le plus intacte leur figure d'autrefois. De ses grandes villes, il n'en est pas une qui ressemble à l'autre : et toutes ont admirablement conservé, — bien mieux que Constantinople et le Caire, bien mieux que Damas même, — leur caractère, leur originalité, leur charme d'anciennes cités musulmanes. Et dans toutes se rencontrent des monuments remarquables, dont l'étroite parenté avec les chefs-d'œuvre de l'art arabe d'Espagne augmente encore, s'il se peut, l'intérêt.

Marrakech, « Marrakech dans les palmes » — comme Chevrillon l'a joliment nommée, — est la grande capitale du sud. De loin déjà, et dès qu'on a franchi la chaîne des Djebilet, elle s'annonce aux regards : au-dessus de la palmeraie, se dresse dans le ciel clair la haute tour de la Koutoubia, de la Koutoubia sœur jumelle de la tour Hassan de Rabat et de la Giralda de Séville, et dont les pierres vermeilles, rehaussées de claires frises de faïences, se couronnent de trois boules d'or étincelantes. A ses pieds, dans sa ceinture de murailles, dont les hautes courtines rouges se détachent en vigueur sur la plaine fauve et où la porte de Bab Aguennaou creuse son arcade formidable, la ville s'étend, ville étrange, déconcertante un peu tout d'abord, et si prenante aussi par tout ce qu'elle évoque du Sahara proche et du Soudan lointain, ville de contrastes violents et forts : des rues poussiéreuses, bordées de hauts murs discrets derrière lesquels on devine de grands jardins pleins d'ombre, des soukhs tumultueux et colorés, où s'agite tout le long du jour une foule confuse et pittoresque d'hommes et d'animaux, la vaste place de Djemaa el Fna, où chaque soir, au milieu des grands cercles de spectateurs, les charmeurs de serpents, les diseurs de bonne aventure, les montreurs de bêtes, les conteurs de récits merveilleux se disputent l'attention du populaire, où se déroule, aux sons d'une musique sauvage, la ronde des danseurs chleuhs aux costumes éclatants. Et, au sortir de cette agitation bruyante, ce sont les grands palais silencieux, le palais de la Bahia surtout, aux patios pleins d'arbres et de fleurs, aux salles fraîches toutes tapissées de stucs délicatement ajourés; c'est la paix délicieuse des grands jardins pleins d'ombre, de ces beaux jardins de la Mamounya, de l'Aguedal, de la Menara, où, par-dessus les arbres verts, par-dessus les grandes pièces d'eau limpides où se mirent d'élégants pavillons, on voit au soleil couchant étinceler dans le ciel les neiges roses de l'Atlas. Je sais un de ces jardins, moins aisément accessible que d'autres, et dont le charme est incomparable. Il s'appelle le jardin de Redoan, et les sultanes jadis y venaient chaque jeudi passer quelques heures de relative liberté. Entre de hauts cyprès sombres, un pavillon se dresse sur une terrasse, un pavillon jaune et bleu qui semble

détaché de quelque miniature persane; sur les cours pavées de mosaïques, lambrissées de claires faïences, s'ouvrent, par des portes de cèdre aux ciselures relevées d'or, des salons magnifiques qu'enveloppe un demi-jour mystérieux; des eaux jaillissantes retombent en murmurant dans des vasques de marbre, des gazelles familières errent sous les orangers. Jadis, dans une autre capitale, toute pénétrée aussi des traditions d'Islam, d'autres souverains ont fait bâtir des châteaux de plaisance tout semblables au milieu des grands jardins pleins de palmiers et d'orangers, au bord des lacs limpides où, à ce que raconte un chroniqueur, le roi s'amusait, avec les dames de sa cour, à naviguer dans des barques peintes embellies d'argent et d'or. Dans cette profusion de jardins magnifiques, qui est peut-être la plus rare beauté de Marrakech, on retrouve quelque chose de ce que fut jadis, à Palerme, la vie facile et voluptueuse où se complurent les rois normands de la Sicile du XIIe siècle. Et, par ailleurs, c'est l'Alhambra qu'évoquent les tombeaux des émirs saadiens, dont les stucs relevés d'or pâli, l'élégant portique encadrent les stèles funéraires, le haut mirhab ciselé, les plafonds en bois de cèdre aux délicates sculptures gardent, en plein XVIe siècle, une grâce robuste et forte, qui fait d'eux ce que le Maroc a conservé sans doute de plus merveilleux et de plus émouvant.

Rabat est aujourd'hui le siège de la résidence générale de France et le centre administratif du protectorat. Du glorieux passé que son nom évoque, — Ribat el Fath, comme on l'appelait au XIIe siècle, signifie le camp de la victoire —, elle a conservé quelques monuments admirables. C'est la Kasba des Oudaïa, avec sa haute porte almorade au cintre puissant, à la rouge façade toute couverte de sculptures, sombre forteresse qui, derrière ses murs farouches, cache le plus délicieux des jardins musulmans. Au pied de cette citadelle, de grands cimetières s'étendent le long de la mer, dont les flots bercent de leur murmure éternel le sommeil de ces morts d'Islam; et dans l'ombre des murailles, au-dessus du Bou-Regreg, un charmant café maure s'est installé, d'où la vue est exquise, dans le soir qui tombe, sur la rivière miroitante, sur Salé tout eblanche et sur l'Atlantique infini. Puis c'est la tour Hassan, aux grandes arabesques sculptées se

dessinant sur les façades de pierre, la tour élégante et puissante du XIIe siècle, dominant les ruines grandioses de la mosquée dont jadis elle fut le minaret. C'est Chella aux remparts rouges, avec sa porte enchâssée entre deux tours et ciselée comme une orfèvrerie, et son joli minaret mérinide debout entre les arbres verts. Et c'est enfin, de l'autre côté du Bou-Regreg, Salé toute blanche au milieu des jardins, ville proprette aujourd'hui et calme de paisibles bourgeois d'Islam, mais qui fut jadis un nid de pirates redoutables, dont Cervantès fut le prisonnier et dont Louis XIV dut châtier l'insolence. C'était jadis aussi une ville très fanatique, où le chrétien ne pénétrait pas sans risque. Elle est devenue plus accessible aujourd'hui, et l'on visite sans peine la jolie medersa du XIVe siècle blottie dans l'ombre de la grande mosquée. Mais de leur passé les gens de Salé ont gardé quelque orgueil qui les fait assez méprisants pour qui n'est point de leur ville. On ne s'aime guère d'une rive à l'autre du Bou-Regreg, et le proverbe populaire affirme, non sans isolence : « L'eau du Bou-Regreg pourra se changer en lait, le sable de la plage de Salé en raisins de Corinthe, avant qu'on voie un homme de Salé estimer un homme de Rabat. »

Marrakech est rouge, Rabat est blanche; Meknès est grise plutôt. Avec ses tours qui semblent des campaniles d'Italie, ses ruines grandioses qui rappellent la majesté des thermes de Caracalla, ses grands espaces déserts, et, au fond de l'horizon, la ligne harmonieuse du Zerhoun toute pareille à celle des monts Albains, elle donne, dans la lumière dorée du soir, comme une impression de campagne romaine. Elle a eu jadis, vers la fin du XVIIe siècle, un moment d'incomparable splendeur, au temps de ce Moulay Ismaïl, qui songea à épouser une fille de Louis XIV et qui rêva par le faste de ses constructions, de rivaliser avec les splendeurs de Versailles. Quarante kilomètres de remparts massifs, où s'ouvrent des portes imposantes et magnifiques, Bab Mansour au sombre encadrement de faïences vertes ou bleues, Bab en Nouar au clair décor de faïences parsemées de fleurs, entourèrent un vaste ensemble de palais majestueux, de cours spacieuses, de jardins infinis, de greniers formidables et d'écuries grandioses, où l'on pouvait, dit-on, loger douze mille chevaux. De tout cela, aujour-

d'hui, il ne reste que des ruines éparses sur des espaces immenses, que domine, sous sa toiture de tuiles vertes, le tombeau sacré du fondateur. Mais de ces splendeurs évanouies, une impression se dégage encore de grandeur et de force : et, en dehors du palais, la ville est demeurée charmante, avec ses soukhs dont les boutiques ont des devantures peintes comme des tapis d'Orient, avec la grâce de ses rues étroites, le charme de sa medersa ancienne, et, dans la vallée de l'Oued Fekrane, les fours pittoresques de ses potiers d'où montent, tout le long du jour, de grandes traînées de flammes rougeâtres.

Et c'est Fez enfin, la grande cité d'Islam, aussi fière de la richesse de ses négociants que de la science de ses docteurs. Au Maroc, une des questions coutumières, et en quelque sorte classiques, qu'on pose au voyageur qui passe, c'est de lui demander : « Qu'aimez-vous le mieux, de Fez ou de Marrakech? » On répondrait volontiers, comme répondait je ne sais plus qui à une question presque aussi embarrassante : « Je les préfère toutes les deux ». Et, au vrai, toutes deux sont également et diversement admirables. Par sa couleur brutale et forte, Marrakech saisit peut-être et frappe davantage. Dans sa conque de collines, où les maisons blanches glissent doucement vers la vallée où serpente la rivière, Fez est exquise avec ses hauts murs crénelés, ses enceintes puissantes couronnées de tours, où s'évoque tout un lointain et sombre passé, le pittoresque de ses grands cimetières et de ses soukhs pleins tout le long du jour de mouvement et de couleur, avec ses rues surtout, étroites et tortueuses, qui brusquement, par quelque arcade obscure, s'ouvrent sur le gai décor d'une place aux fines architectures ciselées. Ici, dominant quelque rue qui descend vers l'oued Fez, un minaret mérinide dresse dans le ciel son élégante structure, où des faïences vertes sont serties dans les arabesques sculptées des façades; là, près de quelque claire fontaine, une haute porte, que couronne un auvent en bois de cèdre, mène dans la cour d'un fondouk toute lambrissée de délicieuses boiseries sculptées. Ailleurs une horloge ancienne aligne au-dessus de la rue la série de ses timbres de bronze, où un mécanisme dont le secret est perdu, égrenait jadis les notes d'un retentissant carillon. A la variété des images s'ajoute

la variété des couleurs et des parfums. Ici, des ateliers de menuisiers, monte l'odeur fine et grisante des bois de cèdre; là, des boutiques de relieurs, s'échappe l'arome subtil et fort des cuirs travaillés. Sur les ponts, — dont l'un, Luevat de voutar, et bordé de magasins rappelle le Ponte vecchio de Florence, — dans les rues où les beaux caftans d'un vert éclatant, d'un rouge vif ou d'un violet sombre font sur la foule des burnous blancs des taches vibrantes et lumineuses. C'est tout le long du jour une animation intéressante, et davantage encore autour de cette zaouïa de Moulay-Idris, contraste autour du tombeau du saint qui fonda la ville, ou aux abords de cette mosquée de Karouiine, la plus illustre des 236 mosquées dont Fez s'enorgueillit. Dans ce sanctuaire vénéré entre tous, le chrétien ne pénètre pas. Mais du dehors, par les portes garnies de battants de bronze ancien aux délicates ciselures, on entrevoit la grande cour avec ses deux élégants pavillons symétriquement exposés, les longues nefs parallèles et le pieux empressement des fidèles. Fez a bien d'autres merveilles, des palais, — comme celui du Dar-Béida, — où, dans les jardins traversés d'eaux courantes, des pavillons isolés et charmants rappellent la vie volontairement solitaire et paisible de quelque sultan oublié; elle a surtout ses anecdotes du XIVe siècle. Bou-Anania, Attaraine, d'autres encore, chefs-d'œuvre de l'art mérinide dont les portes de bronze ont des heurtoirs ciselés qui semblent des orfèvreries, dont les murailles toutes revêtues de faïences éclatantes, de stucs délicatement ouvragés, se couronnent de larges auvents en bois de cèdre sculpté, dont les cours, au milieu desquelles se creuse un grand bassin d'eau limpide, s'achèvent par de claires salles de prière, où, sur la haute paroi s'ouvre la courbe merveilleuse du mihrab. Et Fez est plus admirable encore lorsque, des tombeaux des mérinides, elle se découvre aux yeux tout entière, avec la houle de ses maisons blanches et de ses hauts minarets, vers l'heure où le soleil se couche, lorsque, dans la lumière de rose et d'or, passent dans le ciel de larges vols de colombes.

Marrakech, Rabat, Meknès, Fez, ce sont, au Maroc, les quatre villes *makhzenia*, les quatre cités impériales. Mais que d'autres choses auprès d'elles, vaudraient encore d'être rappelées : Volubilis, dont les ruines, dressées sur la plaine

fauve, attestent jusqu'où la force romaine pénétra, et au-dessus d'elle, accrochée aux derniers escarpements du Zerhoun, la sainte Moulay-Idris, toute blanche, parmi les oliviers, et où la piété musulmane ne tolère point qu'un juif habite; Taza debout sur sa montagne, surveillant la trouée ouverte entre le Rif et les derniers contreforts de l'Atlas : Oudjda, toute souriante, au soleil couchant, dans l'oasis qui l'enveloppe de verdure. Et de tant de sites entrevus, combien mériteraient d'être retenus : Ito, aux pieds duquel un cirque immense se creuse, hérissé de cônes volcaniques et semblable, dans sa désolation, à quelque paysage lunaire; Azrou, Timhadik, où, à travers l'Atlas couronné de cèdres, passe la route qui mène de Meknès à Bou-Denib la route que suivirent, en 1917, les troupes françaises du Maroc pour rencontrer sur la haute Moulouïa, celles qui venaient du sud algérien. Elle s'appelle aujourd'hui magnifiquement — d'une appellation qui fait penser à Rome — « la route impériale du Tafilatet »; et peu de chemins sont plus beaux, à travers les cèdres géants qui la bordent, et plus évocateurs aussi de la force française qui la créa.

***

Après les choses, les hommes. Et d'abord S. M. le sultan Moulay-Youssef.

C'est à Rabat, un vendredi, à midi, à l'heure où le sultan se rend à la prière. Sur l'esplanade qui sépare le palais de la mosquée, la garde noire — infanterie et cavalerie — fait la haie. Elle a fort belle allure, la garde noire, dans ses uniformes bleus relevés de rouge; sa musique joue allègrement les marches françaises; ses tambours et ses clairons battent et sonnent aux champs, comme chez nous, lorsque le sultan paraît. Sans doute ce n'est point ici la pompe fastueuse des selamliks de Constantinople, tels qu'on les pouvait admirer aux abords d'Yldiz-Kiosk, aux temps déjà lointains d'Abd-ul-Hamid. Mais la simplicité plus grande qui marque ici les choses ne va point sans une réelle grandeur. Et je revois, entre la mosquée blanche et la haute porte crénelée du palais, tout un cortège, imposant et pittoresque, qui passe sur la

plaine. Derrière les tambours et la musique de la garde, le sultan à cheval, sous le grand parasol de velours grenat déployé au-dessus de sa tête, le visage très grave, l'air un peu hautain, un peu ennuyé aussi; autour de lui ou à sa suite, à pied ou à cheval, les grands dignitaires du palais et, parmi eux, au premier rang, le personnage considérable qu'est le chef des eunuques, grand, important, vêtu de rose pâle et coiffé d'un haut turban qui se termine en pointe. Et lorsque la porte franchie, le cortège rentre dans la cour du palais, sur la terrasse toute proche, une autre musique l'accueille, dont les costumes multicolores font sur les murs blancs une tache éclatante et délicieuse. Ce sont des robes roses, vertes, de brun clair ou d'orange vibrant, qui se mêlent et se combinent en une harmonie chatoyante et exquise, et la musique que jouent ces musiciens charmants n'est pas moins prenante, musique lente, nostalgique et passionnée...

Un peu plus tard, au palais encore, pour l'audience du sultan. Cette fois encore, ce spectacle a fort grand air. Dans la cour intérieure, la garde noire est sous les armes; et l'exquise musique aux robes multicolores fait entendre ses morceaux les plus passionnés. Des chambellans s'empressent, d'une distinction infinie dans leurs longs vêtements de laine fine d'une blancheur immaculée. Tout à coup un bref commandement, un cliquetis d'armes, une sonnerie aux champs annoncent l'arrivée du maréchal Lyautey. En tête, galope un officier d'ordonnance au dolman rouge qu'escortent deux spahis, la carabine appuyée sur la cuisse; une voiture suit, magnifiquement attelée, dont un chaouch superbe, rouge et or, occupe le siège; derrière elle galopent le porte-fanion du maréchal, et une cinquantaine de spahis, portant des lances dont la flamme tricolore ondule à la brise et au galop des chevaux. Tout cela est charmant à regarder, coloré et chatoyant à plaisir, et tout cela a très grand air aussi comme il convient à tout ce qu'incarne et représente le maréchal de France, commandant en chef, résident général de France au Maroc. La présentation au sultan est entourée du même cérémonial. Le souverain, accueillant et courtois, trouve heureusement pour chacun les paroles qu'il faut dire; et on sent dans son langage ce ferme bon sens qui est, dit-on, sa

qualité maîtresse, et qui fait de lui, dans les conjonctures délicates, le guide et le conseiller averti du protectorat, parce qu'il sait marquer exactement ce qui est possible sans heurter, réalisable sans froisser, parce qu'il a conscience aussi des services éminents que lui rend la France. Il y a bien des années assurément que l'autorité du maghzen n'avait été aussi bien assise, aussi étendue, aussi respectée, que ses finances n'avaient été aussi prospères, et j'imagine que le sultan Moulay-Youssef, qui est un prince croyant et pieux, doit parfois remercier sincèrement le ciel de l'appui qui, si fort à propos, a consolidé son pouvoir.

El Hadj Thami el Glaoui, pacha de Marrakech, est un des grands seigneurs féodaux du sud. Son château patrimonial de Telouet, dans l'Atlas, ressemble à une forteresse du Moyen âge. Sa maison de Marrakech, récemment construite, et dont lui-même a été l'architecte, n'est pas moins curieuse : car cette maison toute neuve évoque naturellement tout un passé. Dans la rue, devant la porte, de longues files de clients sont assis, attendant — parfois durant des jours — l'audience du maître, comme jadis, à Rome, des clients attendaient à la porte de César ou de Pompée. Un long couloir, tout encombré de gardes et de serviteurs, mène à un patio plein d'arbres et de fleurs, sur lequel s'ouvrent des salles somptueuses. Le luxe arabe s'y mêle aux élégances d'un style plus moderne; de merveilleuses verrières d'Islam les éclairent, que font étinceler, les illuminant par derrière, des jeux d'électricité, et aux deux extrémités d'un de ces salons, deux portraits sont posés en belle place, celui du maréchal Lyautey faisant face à celui du maréchal Foch. Le déjeuner — à la mode arabe — est servi dans un grand pavillon construit au milieu des jardins, un pavillon d'aspect tout persan, avec sa haute coupole, ses claires faïences, ses larges fenêtres, où, entre les colonnes des portiques, s'encadrent comme autant de tableaux, des aspects de la ville. Le luxe du repas n'est pas moins admirable. Des esclaves blancs et noirs, les pieds nus, apportent avec une majesté presque solennelle les plats énormes, recouverts de cônes de sparterie, où se disposent avec une magnifique profusion les services innombrables; au-dessus de la table basse, un esclave, tout

le long du déjeuner, agite, pour rafraîchir l'air et chasser les mouches, un large éventail brodé. Et l'on a, dans ce décor prestigieux, le sentiment d'être très loin, très loin dans l'espace et dans le temps, dans quelque Orient d'autrefois, chez quelque satrape de Darius. Il a fort grand air au reste, le satrape de Darius dont nous sommes les hôtes, malgré le mélange de sang noir dont son visage porte clairement la trace : mon souvenir revoit, dans le vêtement sombre, une silhouette mince élégante, un profil presque égyptien, de beaux yeux qui savent tour à tour être caressants et durs, et dont l'expression laisse quelque insécurité, toute une figure d'une grâce féline et souple, d'une courtoisie attentive et raffinée, d'une curieuse et troublante complexité. Le Glaoui est tout ensemble soldat et diplomate, curieux de beaux livres et poète, et sous son attitude réservée, un peu distante, on devine une âme ardente et passionnée : admirable exemplaire, de haute race et de haute allure; de ces grands seigneurs d'Islam qui, par leur charme inquiétant, leur âme diverse et pleine de contrastes, leur mélange de raffinement et de brutalité, font penser naturellement aux condottieri de la Renaissance.

A Fez, dans le quartier voisin de la mosquée des Andalous, une belle maison neuve, spacieuse et claire, d'où la vue est magnifique sur la ville étendue à nos pieds. Là habite un professeur de Karouine, la célèbre Université théologique, qui fut jadis une des gloires d'Islam; il est chérif, et son arbre généalogique, dont les branches touffues couvrent un vaste tableau accroché à la muraille, s'enorgueillit d'inscrire à ses racines le nom de Moulay-Idris et celui du prophète. Il est le chef d'une importante confrérie religieuse, assez puissante pour que son oncle, qui avant lui la dirigea, ait pu porter sérieusement ombrage au sultan Moulay-Hafid. Il a beaucoup voyagé à travers le monde musulman — il a étudié à la grande université égyptienne d'El Azhar; il a fait en Tunisie, à Kairouan, des conférences retentissantes devant six mille auditeurs. Il a beaucoup écrit, et sur des choses assez diverses, plus de 200 livres ou articles sur la grammaire, le droit musulman, l'histoire, la philosophie. Et ce professeur est un diplomate. Un de ses ouvrages a pour sujet le passé et l'avenir

de Karouine, et naturellement nous l'interrogeons sur la façon dont il conçoit cet avenir. La réponse est jolie et délicieusement prudente : notre hôte s'informe s'il doit « parler selon son cœur, ou bien dire ce qui convient ». Et comme, naturellement, nous l'encourageons à laisser parler son cœur, il hésite, et finalement se dérobe devant l'obstacle. Mais si, sur l'avenir, il garde une sage réserve, il a sur le présent des opinions fort arrêtées. Son enseignement à l'Université est assurément de nature assez traditionnelle : il a pour objet les Hadith, c'est-à-dire les commentaires sur le Coran qui forment *la Sunna*, la jurisprudence et l'étude de cette philosophie mystique qu'on appelle le soufisme. Mais le professeur est d'esprit très moderne. Son université lui apparaît comme une vieille maison assez réactionnaire, enlisée dans des traditions surannées. « C'est le Soukh el Khmis, dit-il plaisamment d'elle, le marché où passent les mulets et les ânes. » Le *medjliss*, c'est-à-dire le conseil qui la dirige, est si vieux, si décrépit qu'il pourrait bien, dit-il, dater « du temps de Napoléon Ier ». Dans ce monde étroitement fermé, on ne saurait songer à introduire des idées nouvelles : y parler même des *Mille et une nuits* risquerait de faire scandale. Pour notre hôte, Karouine est une chose morte, destinée à bientôt disparaître, à moins qu'on ne la réforme radicalement. Et un seul homme lui apparaît capable de réaliser cette réforme, c'est le maréchal Lyautey. Je doute que le maréchal ait jamais l'envie de mettre la main dans ce guêpier universitaire et théologique. Mais la phrase vaut d'être retenue, car elle montre le prestige incomparable qui s'attache à la personne du résident général et comment de lui, au Maroc, on attend tout, on espère tout, et on croit tout possible.

Par tout cela notre hôte doit, je pense, être assez mal vu de beaucoup de ses collègues. Par d'autres choses encore, il doit inquiéter un peu. Ce musulman a la curiosité de l'histoire, même quand ce n'est point celle de l'Islam. Il connaît Charlemagne, Charles-Quint, Napoléon, et il a, dans sa bibliothèque, une histoire de Napoléon, en six volumes, écrits en arabe. Il aime les livres rares, les manuscrits précieux, et sa bibliothèque est fort belle. Les ouvrages y sont, selon l'usage

d'Orient, posés à plat et empilés les uns au-dessus des autres; mais le classement en est fort méthodique et l'ordre qui y règne est parfait. Certains volumes y semblent fort curieux : ainsi ce récit manuscrit que firent, vers la fin du xve siècle, deux musulmans d'Espagne, convertis en apparence au christianisme, de tout ce que leurs coreligionnaires eurent à souffrir des rois catholiques. « On devrait, dit notre hôte avec un sourire, envoyer ce livre dans le Rif. » D'autres manuscrits sont plus précieux encore. D'une cassette d'acier, fermée comme un coffre-fort, notre hôte tire des merveilles, un Coran qu'écrivit un roi de Tlemcen du xve siècle, d'autres Corans datés du xiie siècle, un autre manuscrit qu'une inscription fait remonter aux environs de l'an mille. Et comme nous demandons, avec une curiosité un peu indiscrète, où notre hôte a découvert ce *codex* précieux, la réponse est charmante : « Ce sont les djinns qui me l'ont apporté. » J'ai déjà dit que ce professeur était un diplomate.

C'est un homme intelligent à coup sûr, d'esprit très fin, de manières infiniment courtoises. Et l'entretien s'achève joliment. Comme nous l'interrogeons sur ses enfants, notre hôte nous apprend que, le jour même de notre visite, un fils lui est né, et gracieusement il trouve dans cette visite un présage heureux pour l'enfant nouveau-né, l'assurance qu'il sera plus tard un *alem*, un grand savant, qui sera en relations avec les savants illustres, les *oulèmas* de France.

D'autres maisons encore et d'autres hommes passent dans mon souvenir : à Rabat, l'habitation somptueuse de ce ministre du sultan, dont le vaste patio fleuri, magnifiquement éclairé de girandoles électriques, apparaît, lorsqu'on y débouche brusquement au dernier détour d'un long couloir obscur, comme une vision des *Mille et une nuits*; à Fez, l'élégante demeure de ce riche négociant, dont la cour, sur un de ses côtés, s'ouvre par un large portique sur les jardins en fleurs et où se révèla un trait assez curieux de la mentalité musulmane. Parmi les invités qui boivent gravement le thé à la menthe parfumé, un homme bizarre, d'allure un peu folle, mêle à des histoires grasses, qui font pâmer de rire les auditeurs, des aperçus assez inattendus — et qui ne semblent pas égayer moins — sur les choses et les hommes de la poli-

tique contemporaine. Et visiblement notre hôte semble gêné un peu de ces propos. Au départ, longuement il s'en excuse auprès de nous : ce visiteur aux façons déplacées, au style un peu lâché, n'était point de ses invités; il est venu par hasard en passant, et il était impossible de ne lui point faire bon accueil : car, tout fou qu'il est, c'est un chérif, et surtout, dans sa tête troublée, dans ses paroles dont il n'est pas le maître, quelque chose passe peut-être de la sagesse de Dieu. Pour les innocents, pour les fous, l'Islam a toujours eu un respect singulier, et cherché dans leurs paroles mal équilibrées comme une mystérieuse inspiration.

***

A ces choses, à ces hommes, la France, depuis dix années a été étroitement mêlée. Dans ce pays tout plein de passé, vis-à-vis de ce peuple, « un noble peuple», — comme le dit volontiers le maréchal Lyautey —, il convient d'examiner ce qu'a été la politique et l'œuvre françaises.

Lorsque, en mars 1912, le traité de Fez établit notre protectorat au Maroc, le pays était étrangement troublé. Depuis cinq ans, nos soldats s'y battaient contre des tribus sans cesse soulevées; à Abd-el-Aziz déconsidéré avait succédé Moulay-Hafid peu sûr. Il fallait d'abord pacifier; ce fut l'œuvre énergique de la force. Il fallait ensuite, et sans tarder, organiser le régime nouveau. Deux politiques étaient possibles : celle que la France, à travers bien des lenteurs et des incertitudes, a appliquée en Algérie au cours de près d'un siècle, celle qu'elle a suivie en Tunisie. Comme la Tunisie, le Maroc était un pays de protectorat, et plus encore qu'en Tunisie, dans ce peuple dont nous prenions la charge, dont nous entreprenions de faire l'éducation sociale et intellectuelle, nous rencontrions une élite, disposée peut-être, — si nous savions l'attirer à nous, — à collaborer loyalement avec nous, et dont notre intérêt même nous commandait d'utiliser les qualités et l'influence. Jadis, dans une de ces admirables lettres qu'il écrivait du Tonkin, le commandant Lyautey définissait ainsi la politique qui lui semblait la plus convenable à notre établissement d'Indochine : « Faire du protec-

torat, et non de l'administration directe. Au lieu de dissoudre les anciens cadres dirigeants, s'en servir, gouverner avec le mandarin, et non contre le mandarin. Partir de ceci, qu'étant, et destinés à jamais être ici qu'une infime minorité, nous ne pouvons prétendre à nous substituer, mais tout au plus à diriger et à contrôler. Donc, ne froisser aucune tradition, ne changer aucune habitude, nous dire qu'il y a dans toute société une classe dirigeante, née pour diriger, sans laquelle on ne fait rien, et une classe à gouverner — mettre la classe dirigeante dans nos intérêts. Devenus nos amis, sûrs de nous, ayant besoin de nous, les mandarins n'auront qu'à parler pour que tout se pacifie, à autrement moins de frais et plus sûrement qu'avec toutes les colonnes militaires. Ils sont avant tout hommes de gouvernement, et non patriotes, nationaux, mots creux; associons-les au gouvernement et toute leur influence nous vient... C'est avec ce système que nous avons eu en dix ans une Tunisie prospère, et avec le système inverse, celui qui consiste à dissocier toutes les forces locales et à gouverner sur une poussière, que nous avons au bout de cinquante ans une Algérie végétante [1]. » Ce que le chef d'escadrons Lyautey écrivait en 1894, j'imagine que le maréchal Lyautey y souscrirait encore, à peu de choses près, aujourd'hui.

C'est de cette pensée, de cette règle de conduite que s'est inspirée, à l'égard des choses comme à l'égard des hommes, la politique française au Maroc.

Et d'abord, en ce qui touche les choses, on a pris soin de conserver à ces grandes cités d'Islam, dont je parlais tout à l'heure, ce qui fait leur originalité, leur charme, leur beauté. Les villes neuves européennes qui naissent à côté d'elles se sont, à Marrakech aussi bien qu'à Meknès ou à Fez, élevées en dehors de leur enceinte, et à distance assez grande pour n'altérer en rien la figure des villes musulmanes. On surveille non moins attentivement les constructions neuves qui s'édifient dans les vieilles cités — on bâtit beaucoup en effet à Marrakech et à Fez — de manière qu'elles ne tranchent point, par une fâcheuse nouveauté, sur le style coutumier du pays. On entretient soigneusement les admirables monu-

1. *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, I, 71-72.

ments qu'a laissés le passé, mais en se bornant, — en général du moins — à des réparations discrètes et nécessaires, sans les déformer, sans les gâter, comme on a fait parfois en d'autres pays d'Islam, par de téméraires et inquiétantes restaurations. Ainsi le Maroc a gardé son caractère et sa parure : et le soin scrupuleux que nous avons apporté à conserver l'admirable héritage d'art qui nous était confié laisse deviner déjà les égards que semblablement nous avons eus pour les personnes, le respect que nous avons marqué à leurs mœurs, à leurs habitudes, à leurs traditions.

On a créé, à Rabat et à Fez, deux collèges musulmans où, sous des maîtres dont les uns sont Français, les autres musulmans, des jeunes gens, issus des familles notables arabes ou berbères, reçoivent l'éducation. On enseigne dans ces collèges l'histoire du Maroc et l'histoire générale de l'Islam, et aussi les grands traits de l'histoire de France, et les faits essentiels du puissant mouvement littéraire et scientifique, qui fut au XIXe siècle une des gloires de notre pays. On y enseigne surtout le français, par des narrations, par des compositions, par des lectures attentivement expliquées et commentées. Et les résultats obtenus sont remarquables. A Fez, le petit collège préparatoire, où l'on apprend aux enfants, avec l'arabe tel que l'enseignent les écoles corantiques, les éléments de français, compte environ 120 élèves; le collège proprement dit en a près d'une soixantaine. J'ai eu l'occasion d'interroger plusieurs de ces jeunes gens, parmi lesquels se rencontraient un fils du ministre de l'Instruction publique, un neveu du vizir El Mokri, des fils de notables commerçants de Fez : tous parlaient le français de façon fort aisée, et plusieurs étaient capables d'analyser finement les lectures faites, de marquer en bons termes les raisons de leurs préférences littéraires, comme fit ce jeune homme qui au-dessus de Hugo plaçait Lamartine, et à la *Légende des Siècles* préférait *les Harmonies*, pour l'expression plus intense du sentiment qu'il y remarquait. J'ai eu l'occasion de causer avec les anciens élèves, — assez nombreux déjà, — du collège musulman de Fez; les uns sont employés dans les services administratifs du protectorat; les autres, — dans la vie civile, — continuent les affaires de leurs pères. Tous, avec la connaissance du français,

ont reçu une manière d'empreinte française, qui peut faire d'eux les auxiliaires utiles et les appuis du protectorat. Dans ces collèges aussi, dont l'installation matérielle est fort heureusement conçue, des conférences, les unes en français, les autres en arabe, rassemblent parfois un public plus étendu, et l'on songe à y constituer de riches bibliothèques, qui achèveront d'en faire des centres intellectuels dignes d'attention.

L'école militaire de Meknès doit sa création, toute récente, à une semblable pensée. Tout à l'extrémité de l'Aguedal, dans le joli palais du Dar el Beida, des jeunes gens, issus des grandes familles marocaines, reçoivent, avec la connaissance du français, l'éducation qui leur permettra de prendre place parmi les officiers de notre armée du Maroc. Les promotions, de dix à douze élèves, passent deux ans à l'École; et ici aussi, les résultats obtenus sont remarquables. Plusieurs de ces jeunes gens savent fort bien le français : sur une promotion de dix élèves, cinq parlent couramment notre langue, et trois la parlent tout à fait bien. J'ai eu occasion de causer avec quelques-uns de ces futurs officiers. Ils ont fort bonne allure dans leur élégant uniforme brun foncé soutaché de noir, et ils semblent se trouver fort bien de l'installation matérielle qu'on leur a aménagée. Les chambres, où ils sont logés par groupe de quatre, sont spacieuses et presque élégantes dans leur décor tout musulman : une jolie salle de lecture rassemble des revues et des livres arabes et français; un salon charmant réunit les élèves soit à l'heure du thé, soit pour les causeries du soir. Et, plus encore que de l'installation matérielle, on a pris souci de l'atmosphère morale. A l'école de Meknès, comme aux collèges musulmans de Rabat et de Fez, on s'applique, avec une habile et sage prudence, à ne point froisser les traditions, à respecter les habitudes, les habitudes religieuses surtout. Au commandant militaire de l'École, un sous-directeur musulman est adjoint, un chérif, qui donne à la fois aux élèves l'enseignement religieux et rassure les familles de ces jeunes gens sur l'éducation qu'ils recevront à l'École : et ainsi sans heurt, sans violence, on peut espérer amener ceux-ci à quelques-unes de nos formes de pensée.

C'est du même esprit que procède l'Institut des hautes Études marocaines, dont l'objet est de poursuivre et de centraliser les recherches scientifiques relatives au Maroc, et qui à ses membres français associe déjà et s'efforcera d'associer toujours davantage des collaborateurs musulmans. On pourrait multiplier ces exemples, les chercher, plus significatifs encore, soit dans le domaine proprement politique, — celui du gouvernement ou de l'administration — soit dans le domaine de l'enseignement [1]; et aussi dans ces menus égards, dont les musulmans sentent tout le prix, qui interdisent strictement aux étrangers l'accès des mosquées et rendent difficile celui des medersas. Dans toutes ces mesures, une même volonté apparaît, celle de gagner l'esprit et le cœur des populations indigènes, celle d'employer pour l'intérêt commun du pays protégé et du protectorat des hommes « devenus nos amis, sûrs de nous, ayant besoin de nous ».

Je n'ignore pas qu'on discute parfois cette politique. Certains la jugent trop respectueuse des traditions musulmanes, trop complaisante à s'appuyer sur l'élément indigène, trop pleine d'égards pour le Maghzen et ses représentants, et pour quelques-uns des grands chefs féodaux du sud. Certains vont plus loin encore et affectent de prévoir et de redouter, pour un avenir qu'eux-mêmes d'ailleurs reconnaissent assez lointain, les dangers que pourrait créer cette politique. Les objections, je l'avoue, me semblent assez mal justifiées, ces craintes assez chimériques et certainement fort prématurées. En une telle matière, il faut avant tout considérer la réalité. Je ne dis point assurément — ce serait un paradoxe un peu naïf — que le Maroc tout entier, même le Maroc pacifié, ait pour la France qui le protège un amour sans réserve, et j'accorde volontiers, d'une part, que la force dont le protectorat dispose aide efficacement à son prestige, et d'autre part, qu'au Maroc comme partout, l'intérêt est une raison puissante pour déterminer les actes et les attitudes des hommes. Mais, cela dit, on ne saurait méconnaître qu'on comprend au Maroc les services que la France a rendus à ce pays, qu'on lui est reconnaissant d'y avoir rétabli, après tant

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1921, l'article de M. G. Hardy sur *l'Education française au Maroc*.

d'années troublées, l'ordre, la sécurité, la prospérité, d'avoir, — comme le dit un document que j'ai vu et qui porte les signatures de tous les grands caïds du Maroc, — « étendu sur ce pays le manteau de la paix », qu'on lui sait gré enfin de ce désir sincère, et partout manifesté, de ne point brutaliser, de ne point froisser, de respecter les habitants et les traditions, Aux premiers jours du protectorat, un abîme séparait la population européenne et la population indigène; aujourd'hui, chez les jeunes générations surtout, qui commencent à sentir notre influence et à recevoir notre empreinte, ces barrières tendent à s'abaisser. J'ai dit déjà quels progrès a faits la connaissance du français [1] : on la rencontre parfois aux endroits les plus inattendus. Je me souviens d'avoir, à Moulay-Idris, entendu deux enfants réciter fort joliment *la Cigale et la Fourmi*, *le Laboureur et ses Enfants*; et c'était assurément chose imprévue autant qu'émouvante, dans cette ville sainte d'Islam, dans le décor d'une maison arabe, d'entendre sonner sur ces lèvres musulmanes les vers limpides, si français, de notre La Fontaine. Il semble bien que cette population indigène, simple et rude dans les campagnes, courtoise et polie dans les villes, soit assez facile à manier et à gouverner, si on sait la prendre. Et il semble bien qu'on sache la prendre.

J'en pourrais citer plus d'un exemple. Mais un fait surtout doit être retenu : car il est, pour le succès de l'œuvre française, un puissant élément de force. C'est le sentiment unanime d'admiration et de confiance que le Maroc tout entier, Français et indigènes, éprouve pour l'homme qui, depuis dix ans, dirige les destinées du pays. Au Maroc, quand on a dit : « le Maréchal », je crois bien qu'on a tout dit. Et ce prestige incomparable et justifié est à la fois le meilleur hommage qui puisse être rendu à une œuvre admirable et la preuve la plus certaine des résultats obtenus.

***

Mais l'œuvre de la France au Maroc ne se borne point à la conservation du passé ou à sa lente transformation. Dans

1. Voir l'article déjà cité de M. Hardy.

ce vieux pays traditionnel, la vie moderne pénètre largement avec l'ordre rétabli. Ce n'est point ici le lieu de dire longuement tout ce qui prépare et atteste la mise en valeur du pays, les ports créées à Casablanca ou à Kenitra, les routes ouvertes, souvent excellentes, toujours praticables, les chemins de fer à voie étroite reliant toutes les villes importantes, assurant les communications du Maroc et de l'Algérie, en attendant que la ligne à voie normale, activement poussée, couvre de son réseau tout le Maroc, les villes neuves naissantes et déjà prospères — Casablanca qui, en dix ans à peine est devenue une ville de près de cent mille habitants, et Rabat, plus charmante encore, avec ses élégantes maisons de style arabe et ses larges avenues — les plaines fertiles de la Chaouïa ou de Meknès mises en culture, les richesses naturelles du sol exploitées [1].

On sait tout cela et l'on sait aussi que ces résultats admirables, et l'ordre et la sécurité qui en sont la condition nécessaire, n'ont point été obtenus sans un grand effort militaire. Si l'on circule aujourd'hui sur la plupart de ces routes du Maroc presque aussi tranquillement qu'en France, si Marrakech et Fez, qu'ensanglantaient, il y a dix ans à peine, l'émeute et le massacre des Européens, sont aujourd'hui si paisibles, c'est qu'en avant de cette large zone pacifiée, il y a, pour la protéger, des soldats qui veillent et se battent presque journellement, des postes qui surveillent les tribus encore rebelles, des colonnes qui parcourent le pays récemment soumis. On sait avec quelle sûre méthode a été conduite cette œuvre progressive de pacification : c'est celle-là même que jadis, au Tonkin, le maréchal Lyautey apprit à l'école du grand chef, du grand organisateur que fut Gallieni. Sans doute la pacification du Maroc n'est point pleinement terminée : dans les dures montagnes du moyen Atlas, certaines zones, dont l'étendue diminue à chaque campagne, restent insoumises encore. Mais, à en juger par les résultats acquis, par le succès des méthodes employées, on peut être assuré qu'avant peu, l'œuvre sera achevée. Un grand effort se prépare pour ce printemps même; et pourvu qu'à ceux qui en ont la charge

1. Voir sur tout cela A. Bernard, *le Maroc*, 6e édition entièrement refondue et mise à jour. Paris, 1921

on ne marchande point les moyens nécessaires, les effectifs, les crédits indispensables, on peut croire qu'en deux ou trois ans la tranquillité règnera dans le Maroc tout entier. Du patient et méthodique effort que la France a entrepris le résultat est assuré, et le passé est ici garant de l'avenir.

Pour faire apprécier exactement ce qu'a été, depuis dix années, l'œuvre française au Maroc, pour faire comprendre surtout pourquoi elle a réussi, qu'il me soit permis de noter en terminant un souvenir, assez significatif peut-être, de ce voyage.

Au Dar Beïda, à Fez, dans le palais charmant qui est aujourd'hui la résidence de France, une salle, pauvrement meublée, s'ouvre sur l'étendue des jardins. A l'un des murs s'adosse un canapé sans style, et au-dessus, sur une plaque de cuivre, une inscription est gravée, dont voici à peu près la teneur : « Le 25 mai 1912, dans cette salle, M. Regnault, ministre de France, et le général Lyautey, qui venait d'être nommé résident général de France au Maroc, étaient reçus par le sultan Moulay Hafid. Les Berbères se préparaient à attaquer et à assiéger Fez : déjà la fusillade se faisait entendre aux abords de la ville. Le sultan, qui était de connivence avec les rebelles, était assis sur ce canapé, regardant à terre, silencieux, fermé, hostile, refusant presque toute réponse à ses interlocuteurs. » Suivent les noms de ceux qui, avec le ministre et le résident général, assistèrent à ces débuts tragiques de notre protectorat au Maroc.

On a laissé telle qu'elle était en 1912 la salle qui rappelle cet émouvant souvenir d'histoire, et on a bien fait de la laisser telle. Elle évoque, en effet, de façon saisissante deux choses que ne doit oublier aucun de ceux qui visitent le Maroc : une date et un nom. 1912 nous reporte à dix années à peine, dix années parmi lesquelles il y a eu les quatre années de la guerre, dix années — un court espace de temps — durant lesquelles s'est accomplie l'œuvre admirable que la France poursuit au Maroc. Et l'homme qui, en 1912, inaugurait à Fez sa lourde et délicate tâche de résident général de France, est celui-là même qui aujourd'hui encore préside aux destinées du Protectorat; et par là le Maroc a connu ce qui a manqué à tant de nos établissements, une continuité

de desseins, une unité de méthode, une volonté énergique et forte, tout ce qui évite les flottements, les tâtonnements, les contradictions, les incertitudes, tout ce qui permet à une politique nettement conçue de donner les meilleurs résultats.

Il y a quelque vingt-cinq ans, le commandant Lyautey écrivait : « Une volonté, une unité, une continuité, une décision à tout briser, ainsi se font les colonies comme toutes les œuvres [1] ». Pour faire l'œuvre marocaine, la France a eu la bonne fortune de trouver l'homme qui réunissait ces qualités éminentes et nécessaires. Et peut-être bien l'impression la plus forte qu'on garde d'un voyage au Maroc — je le voudrais dire comme je le pense, en toute franchise, en toute simplicité — c'est l'admiration profonde pour l'homme à la haute intelligence, à la ferme volonté, à la fière et séduisante allure, qui, depuis dix années, a dirigé et fait réussir l'œuvre de la France au Maroc.

CHARLES DIEHL,
Membre de l'Institut.

1. *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, I, 255.

L'ADIEU

Il faut avoir eu la crainte de perdre un amour si vaste, si brillant, ou l'avoir perdu pour en connaître tout le prix. Mais si l'ayant connu, un homme s'en est privé pour tomber dans quelque mariage froid; si la femme avec laquelle il a espéré rencontrer les mêmes félicités lui prouve, par quelques-uns de ces faits ensevelis dans les ténèbres de la vie conjugale, qu'elles ne renaîtront plus pour lui; s'il a encore sur les lèvres le goût d'un amour céleste, et qu'il ait blessé mortellement sa véritable épouse au profit d'une chimère sociale, alors il faut mourir ou avoir cette philosophie matérielle, égoïste, froide, qui fait horreur aux âmes passionnées.

(BALZAC, *la Femme abandonnée.*)

... Non, mon enfant, ne te tourmente pas pour le mal que tu me fais; ce mal est-il si grand, doit-il à ce point te bouleverser, — je ne le crois pas. Et, si tu veux, examinons ensemble cette situation nouvelle que tu me crées par l'annonce inattendue de ton raisonnable mariage. Parlons-en, mon petit. Et d'abord, crois-tu bien que c'est la première fois que je te console d'une peine que tu me causes? Oui, cette peine-ci est une peine massive, qui est tombée sur moi comme un rocher, roulée par ta douce main qui ne veut pas blesser, pourtant. Mais que veux-tu, tu as ta famille et l'avenir, et ce mariage est sensé, on te l'a fait comprendre, tu l'as compris.

Mais ce n'est pas cela que je te disais tout à l'heure, mon chéri, je te demandais si vraiment tu croyais que c'est la première fois que je viens te consoler pour un chagrin que tu me causes? Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un amour

qui a forcé un être à se défaire de soi-même pour ne plus penser qu'à l'autre?

Quand tu reposais dans mon bras, étendu de toute ta force aisée, ta tête collant à moi tes cheveux aux beaux épis d'ébène, luisants comme l'ardoise après la pluie, et que tu semblais riche de ta grâce paisible, de ta fatigue vite réparée, de ton silence intelligent, je penchais sur toi mon regard qui connaît tout le destin, et je te consolais de ta jeunesse, qui avait son indécision, son poids frêle encore, sans certitude de lendemain, de puissance et de perfection. Je te consolais en silence de ce tremblement de l'esprit juvénile, de cette interrogation qui n'a pas encore de réponse du sort, et tu avais confiance en moi, tu grandissais sur mon cœur, tu me remerciais par tes étreintes. Et alors déjà je souffrais de toi, tu me faisais beaucoup de peine, mon amour, par ta jeune vie qui m'aveuglait comme une persistante aurore, par ton ignorance du malheur possible, ton incapacité ingénue et loyale de compassion, par ta spontanéité d'animal sans tache, qui possède avec innocence un visage baigné par le vent de l'aube et la rosée du gazon. Cette matinale fraîcheur de ta personne, que ne parvenait pas à ternir, un seul moment, ma violence et la tienne, elle me comblait le cœur et le déchirait. — Te le disais-je, mon enfant, à toi qui étais moins transporté que moi parce que tu ne donnais pas autant?

— Non, je rajoutais à ton être une part encore de mon cœur, je te parlais jusqu'à ce que tu fusses rassuré sur la vie et sur le bonheur, qui te troublaient par leur munificence, et j'étais récompensée de ce don épuisant, j'eusse été récompensée de ma mort par tes traits ensoleillés où la paix angélique transformait la passion heureuse en une vertu céleste. — Jamais tu ne sauras autant que moi combien c'est joli, mon amour, un visage reconnaissant.

— Oui, tu étais scrupuleux dans la vie, tu croyais souvent m'avoir négligée, tu avais tout un code de politesse profonde qui communiquait avec l'âme, tu devinais mes susceptibilités que je croyais te bien cacher en me les cachant à moi-même, mais c'est vrai que je me modifiais afin de t'épargner le souci de trop penser à moi, d'être affairé à cause de moi, toi qui es

un peu distrait et embarrassé aussi par la rapidité de l'heure. Alors, tu vois bien que, si forte que je te semblais, je me défaisais doucement, fil à fil, afin d'être, avec mon cœur puissant et à craindre, menue, légère, allongée comme cette pièce de mousseline des fables, si fine qu'elle passait à travers l'anneau d'un enchanteur. Mon cœur rétréci pouvait passer par l'anneau de ton doigt aiguisé.

L'anneau de l'enchantement, qui lie avec franchise le sort de deux êtres, nous ne pouvions pas l'échanger. Le destin n'avait pas pu envisager cela, mais on aime bien quand on aime en dehors du bonheur, de l'espérance et du futur.

Car tu ne penses pas, mon chéri, que j'aie été heureuse avec toi? J'ai été occupée de toi au delà de moi-même et des mondes, c'est bien autre chose que le bonheur, cela; le bonheur ferait pitié à qui connut bien le dévouement. — Dévouement austère, soupçonneux, fringant du cœur passionné à qui incombe une tâche sublime : veiller sur une étoile dans le ciel, l'avoir choisie parmi toutes les autres, la reconnaître pour la plus brillante, la chérir comme étant seule à constituer l'harmonie universelle, trembler pour sa palpitation délicate, inquiète, au début léger des soirs, la vénérer pour sa course, sa hardiesse et son éternité, — voilà, mon enfant, ce que fut mon attentive fixité, ce que fut mon dévouement. Tu ne penses plus maintenant que j'étais heureuse? Console-toi, tu ne me donnes pas beaucoup plus de tristesse aujourd'hui, par la nouvelle de ton mariage enfin décidé, que tu ne m'en donnais, dans ta gentillesse infinie, en respirant.

Je sens bien, à travers ta lettre qui t'exprime mal mais qui te dépeint, que tu as peur que je tombe malade, et peut-être — cela tu n'oses pas le dire, parce que tu es modeste et que tu gardes naturellement la mesure, — et peut-être que je dédaigne de faire attention à moi, que je me dispense de vivre. C'est vrai, mon enfant, mais ce n'est pas d'à présent que tu m'as désaccoutumée de la vie. Du jour où je t'ai rencontré j'ai renoncé à elle, je ne lui demandais plus rien pour plus tard. Ce que l'on appelle vivre, c'est attendre au delà d'aujourd'hui et au delà de l'être qu'on aime des formes nouvelles et plus exaltantes de la passion, une autre chance, un autre amour.

Quand j'ai vu pour la première fois l'émail de ton regard brillant fixer mes yeux et palpiter contre eux comme un vibrant papillon, quand j'ai eu cet éblouissement, j'ai senti que je consentais à mourir; je me suis dit : c'est fini pour moi, je ne veux plus rien, je n'ai plus rien à tenter désormais, mon temps s'achève. C'est de ce moment divin et triste que date mon déclin, mon abandon à la fatalité, mon désarmement.

— Tu ne vas pas croire, mon chéri, que tu en es cause? Il faut bien qu'il arrive un moment où l'on aime à ce point de perfection qui ne sera plus suivi d'une fortune supérieure.

Quelquefois cet état d'absolu s'empare des êtres dans leur plus jeune jeunesse, et alors ils ont tout possédé au commencement, ils vieillissent avec rapidité, ils sont voués ensuite à la curiosité, à l'étude, à l'ambition, mais ils sont à jamais déchus de l'amour non pareil.

Tu vois que tout s'arrange plutôt bien pour moi, puisque je me suis quittée bien avant que tu ne me quittes. Et puis, mon chéri, je t'aimais avec un appétit de l'âme et du désir qui prenait toute sa part avec soin et abondance; mais n'attendant pas de toi une ardeur qui s'égalât à la mienne, je te trouvais prodigue dès que j'entendais le son de ta voix, dès que je respirais ton arôme qui était pour moi visible et dense comme le pétale des fleurs de l'oranger. — C'est quand celui qu'on aime est pareil à nous, qu'il a les mêmes forces et les mêmes flammes, que l'on provoque le combat, que l'on se mesure, que l'on exige, que l'on veut être vainqueur. Mais j'étais vaincue aussitôt, puisque tu étais faible et que je t'aimais. Je ne te demandais rien. J'observais les facultés de ton cœur. Quand elles me décevaient, je constatais ta fragile bonté, elle me ravissait encore ainsi, et peut-être, mon enfant, te dois-je cette grâce insigne, cette demi-guérison de mon âme turbulente, de m'être mise peu à peu au pas de ta démarche restreinte. Tu diminuais parfois en moi le sentiment du sacré, et tu précipitais ma hâte à faire d'une journée seule un cycle parfait et sans espérance.

Si je t'avais aimé moins, si j'avais laissé sur toi tout le

pollen scintillant de ton visage, je serais aujourd'hui comme un jardinier qui a négligé de recueillir des graines précieuses et laissé se perdre une divine saison, mais, mon petit, l'impétueux amour est dévorateur, je t'ai pris à toi-même avec une activité sombre et enjouée, comme on voit les moissonneurs se hâter dans les blés, dans les oliviers, dans les vignes, dans les baies d'airelles et les jets de houblon.

— Maintenant, établissons ensemble combien tu es déraisonnable en te tourmentant pour moi! Pouvais-tu ne pas m'annoncer ce mariage, ou bien le repousser?

— Non, je ne trouve pas que tu sois cruel; tu sais bien que je n'ai jamais été un juge sévère pour toi; je méconnaissais tes torts; l'amour cherche à trouver toujours le plus d'excuses possible, pour souffrir moins; mais vraiment ce sont tes qualités qui, cette fois-ci encore, frappent mon esprit et m'émeuvent. Tu cèdes aux longues prières de tes parents, tu es resté leur enfant craintif encore, et déférent. Tu les aimes; tu es bon. — Puisque tu les aimes et que pour ne pas les contrarier trop fortement, tu consens à un mariage que le temps te dispensait de conclure si vite, c'est que la tendresse et le respect parlent fort en toi, et le besoin de ne pas voir s'altérer d'un souci obstiné le visage de ta mère souffrante. — Peut-être n'y aura-t-il de sacrifié dans tout cela que ta femme. Mais je ne la connais pas, je ne puis pas penser à elle, je ne me la représente pas, et sans doute aussi puis-je ne pas l'aimer, — ne l'aimer jamais.

Tu dis que tu auras encore besoin de moi dans la vie; je le crois, mon chéri; pas tout de suite, probablement, pas ces mois-ci où tout est neuf pour toi et va te donner l'illusion, dont on a besoin même à ton âge, que l'on renaît plus fort, plus dispos, dans une ère de prospérité jaillissante; mais plus tard, un jour, je ne peux pas savoir à quel moment, — un de ces jours où tu seras toi-même sans les autres, toi tout seul, toi borné à toi, — oui, certainement, tu auras besoin de moi.

D'abord tu auras besoin d'autrefois, parce que c'était la jeunesse, car il y a même dans la jeunesse extrême un moment

de jeunesse plus grande, de jeunesse qui fut, et on veut ravoir cela, on ne veut pas s'en passer. — On fait des voyages de l'esprit avec toutes les forces de sa mémoire et de son cœur pour se réinstaller dans cette douce époque précédente, qui a cessé d'être entachée d'ombre et de hasard pour devenir immobile, fascinante et bien ordonnée, comme un portrait réussi.

Et puis surtout, mon enfant, qui pourrait te consoler? Si charitable que veuille être pour toi la vie, elle ne t'épargnera pas quelques-uns de ces instants terribles où, sans compagnons, sans secours, sans écho, faisant soudain l'expérience de l'implacable aussi nouvellement que le fit le premier homme devant le premier mort, tu jetteras sur le destin, les événements, l'horizon, des yeux hagards, emplis d'une âme horrifiée, et qui veut fuir. — Où aller, mon petit? Dans la douleur, il n'y a nulle part où aller, c'est même cela qui constitue la douleur. On est retenu sur le lieu étroit de sa catastrophe par un invisible bourreau qui vous force à constater, à contempler l'inacceptable, et ne vous laisse pas ignorer qu'il n'y a pas de réparation.

— C'est à ce moment que tu sauras profondément que j'existe, et tu me réclameras par terreur et tristesse, et sans joie aucune, parce que le malheur emplit nos deux yeux, nos oreilles, notre voix et ne laisse plus rien de libre, et n'a pas de pensée concurrente. — Tu pressentiras seulement que je puis te consoler. Et il n'y a pas de raison pour qu'on aime déjà l'être qui va nous consoler, puisque la consolation c'est un secours que nous réclamons à l'heure la pire de la souffrance, et qu'on l'exige comme un médicament qui, participant par son réconfort de la détresse qui l'appelle, semble, dans une certaine mesure, fallacieusement complice de la calamité. Mais on en a besoin, on a bien besoin d'elle, et c'est une grande chose le besoin, — c'est la seule chose qui existe encore auprès de la douleur.

— Tu ne m'en veux pas de cette rêverie triste et prophétique qui s'empare de moi en ce moment, et qui m'aide à concevoir que je vais être séparée de toi pour un temps que

rien ne précise? Tu comprends qu'il me faut joindre à cette idée du passé une vision de l'avenir, afin de ne demeurer pas dans l'instant actuel, où je me sens chassée de la vie sans qu'aucune parcelle du monde soit destinée à me recevoir?

— Donc, tu reposeras encore dans mes bras, mon enfant, comme jadis, comme en ces jours heureux qui finissent à peine, — comme hier! Tes paupières seront closes et respirantes, teintées de cette douce lumière qui semble filtrer du regard et les baigner d'une humidité dorée; je me tairai, la bouche appuyée sur ta tempe, ambrée comme la chair des melons d'Espagne. Ma main sera nouée à ta main tranquille, paisiblement, avec cette solennité d'un muet contrat, — avec ce solennel aspect qu'ont les livres frappés de sceaux précieux, qui contiennent le traité d'un peuple avec un autre peuple. — Je mettrai toute mon âme et ma sagesse et mon intuition rapide, et ma patience à te consoler, et je serai d'abord devant toi comme si je n'existais pas, mais seulement comme une figure quelconque qui cache le vide et empêche de mourir. Il y aura beaucoup de jours arides, beaucoup de jours inutiles, des espaces de sécheresse et de désert sans souffle, et de l'amertume pour toi et moi, et ton irritation sans précaution pour moi, et mon cœur blessé à une même place, et qui s'incurve sur un point comme le fruit qu'un doigt a trop longtemps palpé. Et c'est après tout cela seulement que, lentement, peut revenir le bonheur, un peu de bonheur; encore un peu de bonheur pour moi, avant le moment de mourir...

COMTESSE DE NOAILLES

APERÇUS D'ESTHÉTIQUE

TROIS PROSES DE THÉÂTRE

Les procédés de la critique universitaire ont-ils beaucoup changé au cours des vingt dernières années? Nous l'ignorons, mais il nous souvient que, jadis, dans les classes de lettres, nos professeurs avaient adopté une fois pour toutes, en présence des textes français qu'ils avaient charge d'expliquer, l'attitude suivante : ils commençaient par distinguer entre *le fond* et *la forme*; ou plutôt, cette distinction leur semblait, en bonne doctrine, un postulat si indiscutable que, sans même prendre la peine de l'énoncer, ils y conformaient leur examen. Et d'abord, ils portaient sur l'étude du fond leur principal effort; et c'est seulement lorsqu'ils s'étaient acquittés en conscience de cette tâche, considérée comme la plus sérieuse, qu'ils passaient à l'étude de la forme, affaire de moindre importance, rondement bâclée en fin de leçon.

Cette tradition fort ancienne, héritée des jésuites peut-être, avait son fondement dans la logique formelle : l'idée préexistant à l'expression, l'examen de celle-là doit nécessairement précéder l'examen de celle-ci. Mais un principe aussi absolu repose lui-même sur une double erreur, dont la première consiste à penser que, dans les œuvres littéraires, le fond et la forme sont toujours nettement séparables. L'expression ne

serait, selon cette thèse, qu'un vêtement dont on peut dépouiller l'idée, une cangue dont on peut l'extraire; et par cette opération, loin de la dénaturer, on obtiendrait une sorte d'idée à l'état pur, ramenée à ses éléments intelligibles. Or, il est évident qu'une distinction à ce point radicale n'est qu'une commodité du langage. Pour qu'il saute aux yeux combien il serait absurde de l'admettre dans certains cas extrêmes, il suffit d'imaginer ce que deviendrait, ainsi manipulée, telle chanson de Verlaine comme :

Le ciel est par dessus le toit

Sans doute, pour la grande majorité des œuvres écrites, à savoir pour celles où le raisonnement a plus ou moins de part, la distinction de la forme et du fond peut être une méthode d'analyse qui présente des avantages de clarté; à la condition, toutefois, de ne point oublier que ce n'est là qu'un cadre utile. Mais, pour les œuvres dans lesquelles l'élément intellectuel est quasi nul, alors que l'élément sensible y est tout, le procédé est inapplicable. Que l'on puisse faire l'analyse d'un ouvrage d'histoire ou même d'un roman et d'une pièce de théâtre, cela se conçoit; mais que l'on croie faire la critique d'un volume de poésies en énumérant didactiquement les sujets que l'auteur a traités, c'est d'une pédanterie qui, encore qu'assez commune, n'en est pas moins ridicule.

Cependant, nous avons parlé d'une double erreur. En effet, à ce premier précepte, d'après lequel il faut toujours distinguer entre le fond et la forme, un étroit dogmatisme en avait ajouté un second : le critique devait, dans son étude, refaire le chemin parcouru par l'auteur, en prenant l'idée originelle pour point de départ et l'expression pour terme. A notre avis, c'est la démarche inverse qui est seule féconde. Le critique doit recueillir l'œuvre des mains de l'auteur au point extrême d'achèvement où la pensée de celui-ci l'a conduite, et l'examiner, pour ainsi dire, *en remontant*. C'est par l'étude de la forme qu'il faut commencer toujours. Dans les cas que nous avons appelés extrêmes, cette étude emportera celle du fond; dans les autres, c'est de l'étude de la forme que l'on tirera les plus grandes lumières sur le fond. Évidemment, cette règle ne concerne point les œuvres de pur raisonnement dans les-

quelles la forme n'est qu'un support tout abstrait de l'idée. Mais dans les œuvres littéraires, celles où l'art intervient, rien de plus capital, de plus révélateur que l'expression. Il y a dans la forme une confidence, un aveu volontaire ou inconscient, et, parfois, quelle que soit l'habileté du faussaire, une impossibilité à se déguiser, en tout semblables à ceux que le graphologue distingue dans l'écriture.

C'est cet examen du style, lequel doit être, selon nous, préliminaire à tout autre, que nous voudrions tenter ici brièvement à propos de trois proses de théâtre.

***

Dans *la Tendresse* d'Henry Bataille, le principal héros, un auteur dramatique, nous apprend que, désireux de saisir sur le vif le cours naturel des conversations pendant une visite ou pendant un dîner, il a souvent eu recours à une secrétaire qui, appostée derrière un rideau, sténographiait, à l'insu des visiteurs ou des convives, toutes les paroles échangées. Laissant de côté ce que le stratagème peut avoir de choquant, nous nous bornerons à en retenir la signification esthétique, puisque tel est ici notre unique objet. Est-ce qu'Henry Bataille lui-même aurait parfois organisé de ces petites embuscades? Nous ne croyons pas offenser sa mémoire en disant que cela ne nous paraît pas impossible; et, quoi qu'il en soit, l'esthétique dont relève ce genre de curiosité, est bien précisément la sienne.

Avant tout, il n'est que juste de reconnaître qu'Henry Bataille, au cours de sa carrière, si pleine quoique prématurément interrompue, est toujours demeuré fidèle à lui-même, ou plutôt, car il y a des écrivains qui évoluent en toute indépendance, fidèle aux conceptions de sa jeunesse. Chacune de ses œuvres fut une illustration nouvelle de théories qui, dès l'époque de ses premiers essais, étaient nettement formulées dans son esprit, et comme groupées déjà en corps de doctrine. Beaucoup d'ouvrages, et non des moindres, ne sont ainsi, souvent, que le développement ou l'approfondissement des vues de la vingtième année. L'idée éclose un jour dans le cerveau d'un jeune homme doué peut contenir en puissance

toute son œuvre ultérieure. Nous savons par les confidences de Henri Poincaré que le savant entrevoit presque toujours l'hypothèse dans un éclair. Au moment où l'éclair jaillit, il pourrait s'écrier : « J'ai trouvé! » Et cependant, il n'ignore point qu'il lui reste maintenant à vérifier ce dont il a l'intuition, et que ce travail, dans lequel l'essor de l'imagination le cède à la lente marche du raisonnement, exigera de lui un effort prolongé et soutenu. En art, en littérature, le progrès d'une idée juvénile, d'année en année, jusque dans l'âge mûr, jusque dans la vieillesse, a quelque chose d'analogue; car les œuvres seules comptent : ce sont elles qui font la preuve, ce sont elles qui témoignent de la valeur ou de l'inanité des théories.

Dès ses débuts au théâtre, nous voyons Henry Bataille se dégager rapidement du symbolisme contemporain, auquel il semblait qu'il eût d'abord adhéré, et prendre position dans ce qu'on peut appeler « l'école de la vie ». Par cette dénomination assez vague, entendez une école qui considérait la vie comme la maîtresse de toute esthétique, une doctrine selon laquelle les mots « c'est beau » et « c'est vécu » étaient toujours synonymes. A ce sujet, Henry Bataille lui-même s'exprimait ainsi : « Dans l'art dramatique s'inaugure un théâtre qui prend pour fondement la nature intégrale et non plus la nature arbitraire de nos prédécesseurs directs... Toutes les écoles, direz-vous, surtout depuis deux siècles, ont cru se rapprocher fervemment de la nature, c'est exact, mais aucune ne l'a encore embrassée ni traduite. Les romantiques se perdirent dans un idéalisme factice et dans la terrible antithèse du bien et du mal, du laid et du beau. Le naturalisme qui vint après ne fît pas autre chose que de sanctionner cette classification arbitraire, en ne tenant compte que d'un des facteurs : le laid ».

Donc « l'école de la vie » procédait bien de ce « théâtre libre », qui fut la manifestation dramatique du naturalisme, mais, probablement sous l'influence des romanciers russes, qui bien plus encore qu'Ibsen exercèrent chez nous, à la fin du siècle dernier, dans tous les domaines littéraires, une action décisive, elle avait la prétention d'élargir les formules par trop sommaires, par trop primaires du réalisme antérieur.

Certes, l'art classique de la grande époque est lui-même basé sur l'observation de la nature, mais les documents qu'il recueille, il les recompose, les transpose, les soumet à un ordre nouveau, qui, dans un sens, les déforme. « L'école de la vie », au contraire, se proposait de nous restituer la vie elle-même avec tous ses frémissements.

Quoi de plus frappant, sous ce rapport, que la langue employée par Henry Bataille dans ses drames, à partir de *Ton sang* et de *l'Enchantement*? Tout de suite, son siège est fait, et il s'y tiendra. En ce qui touche la forme, le théâtre classique et le théâtre romantique ont ceci de commun que les sentiments s'y exposent et, pour ainsi dire, s'y prennent eux-mêmes pour thèmes : thèmes à analyse dans le théâtre classique, thèmes à développements lyriques dans le théâtre romantique. Et ces exposés, chez Hugo autant que chez Racine, sont toujours rigoureusement logiques. Leur composition ressemble à celle d'une plaidoierie où tous les arguments sont classés, hiérarchisés et comme déployés en formation de combat. Henry Bataille rompit avec cette tradition, dont le théâtre de Dumas fils, ce théâtre d'avocat, est le dernier aboutissement. Il avait, en effet, remarqué (Dostoïevsky, dans le roman, avait déjà mis à illustrer ce point de vue toutes les ressources de son génie) que les sentiments, dans la vie, s'expriment le plus souvent d'une manière indirecte, quasi sournoise, comme sous l'anonymat. Par une sorte d'hypocrisie instinctive, quand ce n'est pas par pudeur ou par timidité, ils cherchent à la fois un abri et un exutoire dans des phrases en apparence insignifiantes. Ainsi, l'amoureux révélera son amour à celle qu'il aime, non pas en lui faisant ce qu'on nomme une déclaration, mais simplement parce que, en relevant la glace d'une voiture, il aura demandé à sa compagne, d'une certaine voix qui détone avec la banalité de la question : « Vous n'avez pas froid? » Et l'auteur dramatique soucieux de serrer de près la réalité ne nous donnera plus une explication raisonnée des sentiments, mais il s'attachera à retrouver ces menues phrases quotidiennes où la construction grammaticale est réduite à ses éléments les plus simples, ces mots quelquefois sans lien, ces rythmes entrecoupés et haletants, qui sont le mode d'expression le plus

immédiat de nos émotions. « L'écriture dite de théâtre (c'est Henry Bataille qui parle ici, et sans doute songeait-il à ce théâtre contre lequel il réagissait) n'est vraie ni en apparence ni en profondeur; ce n'est ni de la conversation ni du style impressionné par les effluves intérieurs. C'est une sorte de langue écrite, syntaxique comme celle du roman, descriptive jusqu'à l'ingénuité : c'est l'énoncé pur et simple de la situation ou des caractères. On dit tout, jusqu'aux idées du public. C'est la convention même. »

Cette citation suffirait à prouver combien l'art d'Henry Bataille, qu'on a représenté souvent comme un pur produit de l'instinct, fut, dès son origine, réfléchi, concerté. Nul auteur ne s'est montré plus conscient. Si, du tumulte des opinions émises depuis vingt-cinq ans sur l'art dramatique, émergent quatre ou cinq vues nouvelles ayant une valeur de généralité, deux ou trois, pour le moins, lui appartiennent en propre. Sans doute, lorsque la personnalité de l'écrivain était en jeu, son jugement témoignait de quelque fièvre, mais lorsque les attaques qu'il aurait dû dédaigner n'entraînaient pas sa nature nerveuse à des ripostes trop vives, le regard qu'il jetait sur les choses de son domaine était lucide et pénétrant.

Qu'il y ait une large part de vérité dans ce qu'Henry Bataille a dit du style de théâtre, la démonstration en est faite par l'absurde chaque fois que l'on porte un roman à la scène, sans prendre le soin de le réadapter complètement — en admettant que cela soit possible — à sa nouvelle destination. Lorsqu'un dialogue est réussi dans le roman, l'adaptateur naïf ou pressé s'imagine qu'il n'a qu'à le découper. Mais ce qui est conçu pour le livre ne l'est point pour les planches. Dans le livre, presque toujours, entre les phrases « parlées », se place une série de réflexions tacites dont chaque réplique est comme la condensation. Ces intervalles n'existent point dans le dialogue de théâtre, fût-il chargé de pensée; ou bien, s'il s'en présente, c'est dans certains cas exceptionnels combinés par le dramaturge en vue d'un effet particulier, et d'ailleurs selon un mode de raccourcis très différent. Bref, l'économie des deux langages n'est pas la même : leurs rythmes, leurs ellipses, leurs temps ne coïncident jamais.

Donc, à l'opposé du style livresque, la prose d'Henry Bataille, dans son théâtre, c'est le langage parlé usuel, avec ses anacoluthes, avec la bourre de ses redites et de ses mots inutiles (« voilà », « ça », « tu comprends? » « n'est-ce pas? » etc.). Mais, poussant plus loin dans cette voie, l'écrivain n'a pas reculé devant certaines incorrections qu'il croyait susceptibles de communiquer à sa phrase le caractère frappant, criant de la vérité. Plus près de l'esprit scientifique du linguiste, qui s'attache au seul usage, que de l'esprit conservateur du puriste, il a presque toujours répudié, entre autres formes grammaticales, la concordance des temps, comme un moule trop savant, dans lequel l'émotion se fût inévitablement figée. Écrivain, il eut un souci étrange et bien nouveau dans notre littérature : celui de mal écrire avec art. Qu'en eût pensé Victor Hugo? Le grand poète se flattait d'avoir « fait la révolution au fond de l'encrier ». Il est vrai qu'il avait « mis le bonnet rouge au vieux dictionnaire » (encore entendait-il par là simplement qu'il avait détruit le préjugé du style noble, en accordant droit de cité à tous les mots, et non point qu'il eût donné licence à l'écrivain de les détourner de leur acception propre), mais, du moins, la syntaxe, il l'avait laissée, pour ainsi dire, sous l'égide du drapeau blanc. Quel chemin parcouru depuis! Le vocabulaire, en effet, change vite, et l'on s'accommode facilement de ses variations. Il ressemble à ce qu'il y a de transitoire dans les institutions politiques. Mais la syntaxe, c'est l'armature, quelque chose d'analogue à ce que représente, dans l'édifice social, le droit de propriété. Si l'on y touche, le vieil ordre tout entier s'écroule. Or, c'est là précisément que le véritable révolutionnaire insérera sa bombe.

Henry Bataille a osé ce geste destructeur. Non seulement il a cultivé ce que nous appellerons l'impropriété significative, mais il a conféré une sorte de dignité esthétique au solécisme et au barbarisme, pourvu qu'ils fussent courants. Notez bien, toutefois, cette condition : c'est parce que telle faute de grammaire avait acquis par l'usage une valeur émotive, c'est parce que, à force d'être répétée par des lèvres tremblantes, elle était tout imprégnée de sentiment, que l'artiste la retenait. Mais la pente était dangereuse. Ce

style « comme dans la vie », à la fois lâché et pathétique, diffus et frissonnant, qui correspondait à une conception du théâtre personnelle et profonde, Henry Bataille l'a transporté avec ses scories dans la poésie lyrique. Il a écrit des vers de la même plume. Erreur, selon nous, mais qui, peut-être, a pour excuse le haut souci que toujours eut ce cœur de demeurer sincère et humain.

D'ailleurs, cette langue de théâtre parlée, et comme instantanée, qui semble à première vue le contraire de l'art, on se méprendrait singulièrement si l'on allait croire qu'elle est commode à rattraper; car rattraper est ici le mot juste : il s'agit de saisir au vol, de capter une chose essentiellement fugace, de recréer la vie même. L'opération exige un instrument enregistreur d'une délicatesse extrême, entendez une âme assez sensible et tout ensemble assez apte à se contrôler, pour épouser le rythme interne de toutes les passions sans s'égarer.

En vérité, il y a là plus qu'une manière : une attitude nouvelle du dramaturge. Mais c'est surtout dans les moments où, comme on dit, le cœur déborde, que la différence quasi organique, qui sépare le théâtre d'Henry Bataille du théâtre antérieur, apparaît flagrante. Dans le théâtre antérieur, sauf de rares exceptions, le paroxysme de l'émotion communique au discours un souffle qui enfle la tirade et élève le ton; dans le théâtre de Bataille, au contraire, la même cause a le plus souvent pour effet (voyez maint finale de grande scène) de couper la respiration des protagonistes : le dialogue tend alors au balbutiement, à l'incapacité de parler, à la crise de larmes.

Mais, nous avons dit, en commençant, qu'il n'y avait dans les ouvrages littéraires rien de plus révélateur que la forme et que c'est pour cette raison que l'étude de la forme devrait toujours précéder celle du fond. Qu'est-ce donc que la forme d'Henry Bataille peut nous révéler? Sans entrer ici dans le détail que comporte une explication de textes, est-ce que des considérations générales auxquelles nous nous sommes bornés, relativement au style du dramaturge, il n'est pas permis de déduire déjà quelque vue d'ensemble touchant le caractère de son théâtre? Voici, du moins, ce

que nous croyons distinguer : de ces courtes phrases mal liées, successives, abandonnées et comme indifférentes, qui sont pareilles à une série de petites taches juxtaposées, une atmosphère peu à peu se dégage, dans laquelle s'ébauchent, se précisent lentement des personnages, non plus campés à larges traits par une de ces synthèses où la main de l'auteur est visible, mais qui semblent amenés à se confesser d'eux-mêmes, à leur insu. Eh! bien, cette évocation progressive du milieu, ce flou qui prend corps par degrés et qui devient, les petites touches du pointilliste continuant de s'additionner sans cesse, psychologie fouillée, c'est le procédé même des romanciers réalistes. Là réside, à notre avis, la principale originalité d'Henry Bataille : la préoccupation qu'il eut de rapprocher le drame de la réalité l'aura conduit à annexer au théâtre toute une matière touffue qui semblait avant lui réservée au roman, lequel est bien, en effet, le cadre le mieux adapté à la peinture exacte, minutieuse, copieuse de la vie, parce qu'il est de tous le moins défini. Mais cette transposition, cette pénétration d'un genre dans un autre, le dramaturge l'a opérée par le truchement d'un langage qui n'est pas celui du livre, qui, à vrai dire, n'est peut-être pas non plus celui du théâtre au sens spécifique du mot : le langage parlé ou, si l'on veut (car le pur langage parlé serait « inécoutable » à la scène) le langage parlé-écrit, décalque stylisé, épreuve retouchée du langage vivant [1].

***

Si maintenant l'on compare à la langue croisée, hybride d'un Bataille, laquelle est bien une manière de monstre (mais quelle nouveauté n'est pas en naissant monstrueuse?) la langue d'un Sacha Guitry, on remarquera que celle-ci,

1. Une critique complète de la prose d'Henry Bataille au théâtre devrait examiner aussi, en dehors du tissu dramatique, la part de broderie lyrique. La langue des morceaux poétiques, des « couplets » est assez spéciale et comme rapportée. Elle échappe à la théorie générale de l'écrivain et même la contredit. Chez ce contempteur du romantisme, un romantique insoumis, effréné perce en maint endroit. Et là encore c'est l'étude attentive de la forme qu livre le secret du fond.

en apparence, est tout comme l'autre une langue parlée, si l'on entend par cette qualification qu'elle est vive, spontanée, primesautière, éloignée de tout ce que le mot « écriture » suppose de délimité, de cerné dans la pensée; mais il est plus juste de dire que la langue de Sacha est *familière* — si familière qu'elle nous entraîne nous-mêmes à appeler ce jeune maître par son prénom — et une telle familiarité, pleine de traits, pétillante comme une flambée de bois sec, n'a absolument rien de commun avec ce parler quotidien auquel Henry Bataille attribuait, à l'exclusion de tout autre, une puissance émotive, pas plus que la familiarité d'un Voltaire, dans sa correspondance, n'a de rapport avec ce qui fut, au XVIIIe siècle, le langage courant; ou bien, si l'on y réfléchit, la langue de Voltaire, dans ses lettres, c'est celle que le bonhomme de Ferney en personne, et lui seul, parlait, lorsque, faux malade gorgé de café, s'agitant comme un diable entre madame Denis et son médecin, il passait, dans la même minute, de la fureur à l'attendrissement. Et de même, la langue de Sacha Guitry au théâtre, avec ses saillies, ses feux d'artifice et ces temps brusques, semblables à la nuit qui se fait quand la fusée s'éteint, ces noirs aussi surprenants que des étincelles, c'est la langue que l'auteur-acteur, le rideau baissé, continue de parler, dans sa loge, en se démaquillant.

Par ce simple rapprochement de leurs moyens d'expressions, on peut apercevoir le vif contraste qui existe entre l'esthétique de Bataille et celle de Sacha Guitry. Alors que la première, très composite, hydre à plusieurs têtes, ressortit à la fois à l'art du théâtre et à l'art du roman (et encore à l'art du poème en prose), la seconde, simple et tranchée, n'a d'autres lois que celles du théâtre, au sens le plus concret du mot, du théâtre scénique. Les comédies de Sacha sont, pour ainsi dire, des systèmes clos, agencés en vue de la représentation et comme imperméables à tout ce qui n'est pas elle. Entre la rampe et le fond, le côté cour et le côté jardin, elles semblent naître spontanément à l'heure où l'on frappe les trois coups et mourir lorsque le rideau baisse à la fin du dernier acte, pour renaître le soir suivant et pendant cent soirs de suite, comme elles renaîtront toujours, chaque fois que l'on replacera

sur les planches ces organismes qui sont faits pour elles. Il y a des pièces amphibies (et ce sont même parfois de bonnes pièces, voire des chefs-d'œuvre littéraires) qui de la scène ont besoin de remonter au livre pour y reprendre leur respiration. Mais heureuse la comédie qui, sur le plateau, frétille comme un poisson dans l'eau! N'allez pas chercher sous ces images quelque réserve déguisée, et croire que l'éloge n'est ici qu'une sournoise façon de laisser entendre que les œuvres de Sacha Guitry sont illisibles. A la lecture encore elles ravissent, elles « tiennent » comme on dit, et je tâcherai d'expliquer tout à l'heure pourquoi. Pour l'instant, ce que je veux tout simplement noter dans l'art de Sacha, c'est la cause profonde de son bonheur (je ne dis point de son succès, car il y a des succès qui n'évoquent pas l'idée du bonheur), à savoir une convenance parfaite de l'objet à sa fin, et comme cette odeur de tréteaux qui nous réjouit dans Molière.

Ce n'est pas par hasard que le nom de l'illustre comique vient ici sous notre plume. Pour la raison que le théâtre de Sacha Guitry est strictement du théâtre, qu'il cherche, non à s'enrichir par des emprunts à d'autres genres, mais à tirer le maximum d'effets des moyens particuliers à son genre propre, il est dans la grande tradition française : il est classique. L'auteur, ayant une fois admis que l'action dramatique est un artifice, une sorte d'abstraction animée, il s'évertuera dans ces limites. Lorsque nous écoutons un drame d'Henry Bataille, nous avons l'impression de violer l'intimité d'une famille, d'être introduits, à notre corps défendant, en quelque hôtel, en quelque appartement bourgeois, et d'y surprendre des secrets; tandis que, lorsque nous assistons à une pièce de Sacha, nous ne perdons jamais de vue que nous sommes au spectacle, c'est-à-dire dans un lieu brillant et gai; et, ce sentiment à lui seul étant déjà un plaisir, nous savons gré à un auteur qui, loin de nous en détourner, se charge de l'entretenir, de le renouveler à chaque minute, comme un maître de maison qui se dépense avec grâce pour que chez lui l'on s'amuse. Mais, direz-vous, on s'amuse aussi au Palais-Royal. Non, au Palais-Royal, on rit, et ce rire, tout physique est bien différent de l'agrément que l'on savoure dans la conscience de participer à un jeu. Une telle con-

science n'est possible que si le jeu est assez détaché pour laisser à l'esprit le loisir du dédoublement, et raffiné au point que la qualité du divertissement soit un excitant de plus pour l'imagination. En outre, il faut que de la scène à la salle, des relations de sympathie s'établissent, qu'il y ait entente et connivence. Toutes ces conditions si rares, le théâtre de Sacha les réunit. Chacune de ses comédies est un dialogue de l'auteur avec le public; un dialogue dans lequel, évidemment, l'auteur parle seul sous divers masques; mais, pour qu'il y ait dialogue, et non monologue, il suffit que celui qui parle soit écouté, compris à demi-mot; et d'ailleurs, le public dispose, pour répondre, d'autres moyens que la parole : ce sont, s'il est conquis, en dehors même des applaudissements, certains murmures d'aise, certains courants magnétiques, qui créent une atmosphère de fête.

Mais il y a plus : si le style étincelant de Sacha Guitry n'est autre que la langue dont il use à la ville, et s'il a composé sous cette forme une œuvre qui est du pur théâtre, c'est apparemment que chez lui l'homme lui-même est tout théâtre. Fils, en effet, d'un grand comédien qui, dans son art, le plus traditionnel de tous les arts, a su, comme un horloger qui répare une montre, nettoyer la technique de son temps et la remettre à l'heure sans en fausser les ressorts, Sacha, dès l'enfance, a profité du haut enseignement professionnel qu'était pour lui le jeu de son père. Nul doute qu'il n'ait contracté là l'horreur de l'emphase, et ce goût de la vérité condensée, qui, sur des plans bien établis, se plaît aux indications rapides et aux raccourcis. Ensuite, j'imagine que dans les *mots* dont Lucien Guitry blasonnait devant lui les gens et les choses, le petit garçon attentif puisait aussi quelque nourriture : l'exemple d'une sensibilité cachée sous des aphorismes cruels, ce qui est déjà le commencement d'une morale. Enfin, cet enfant d'acteur célèbre, à peine sait-il se tenir à table, qu'il est mêlé au monde le plus brillant et le plus libre. Étonnez-vous, après cela, qu'il soit dépourvu de préjugés! Il n'a pas seize ans qu'il considère avec scepticisme la camaraderie, l'amitié, l'amour même; mais, chez l'adolescent précoce, cette attitude désinvolte n'est qu'une parade de l'esprit, qui vole au secours du cœur. Et il y a une chose

qu'il place au-dessus de tout, à laquelle il ramène tout : le théâtre. Les hommes sont trompeurs, les femmes décevantes, la vie nous dupe de tous côtés; le théâtre seul ne ment point, car il ne promet que ce qu'il donne : l'illusion.

Ainsi, de bonne heure, Sacha n'a pensé, rêvé, désiré qu'en fonction du théâtre : ses observations, son expérience personnelle ont l'optique, l'acoustique de la scène. Quand il n'écrit pas des comédies, il en joue, et ne joue que les siennes : quelle volupté de jouer et surtout de se jouer soi-même! Quand il ne joue pas, il écrit des comédies : quelle ivresse encore! Et voici le résultat : le génie de l'auteur est à tel point adapté à l'art qu'il cultive qu'il peut dédaigner les constructions *à priori*, la pièce bien faite, tout l'échafaudage laborieux du métier. Interrogez sa forme et vous verrez que c'est elle qui, jaillissant et rebondissant de réplique en réplique, de trait d'esprit en trait de mœurs, enfante la pièce elle-même dans la joie. Les pièces écrites selon un plan préconçu ressemblent à ces dessins sur quadrillages où la ligne progresse de cadre en cadre : ici le crayon improvise, sans hésitations ni repentirs. Et puisque le style de Sacha, c'est Sacha, toujours c'est sa propre fantaisie qui ruisselle à travers toutes les situations et fuse en tous les personnages[1]. Ceux-ci — autre marque classique — sont socialement peu individualisés. Il semble même que l'auteur ait souvent voulu moquer l'importance attachée naguère par les écrivains naturalistes au pli professionnel. Tantôt de graves professions nous sont ici montrées vides de toute réalité : l'architecte est sans clientèle, le médecin sans malades, le commissaire de police ne voit d'autre raison d'être à sa fonction que l'entrée de faveur qu'elle lui assure dans les petits théâtres; tantôt la dérision du métier (sauf, bien entendu, celui de comédien, qui est sacré) est poussée plus loin encore : l'un se dit inventeur sans avoir jamais rien inventé, l'autre sculpte des insectes dans des allumettes.

1. Il y a même là un piquant exemple de lyrisme objectif, si l'on peut s'exprimer ainsi. On a fait parfois reproche aux poètes de l'impudeur avec laquelle ils se confessent dans leurs livres. Sacha, sous ses déguisements, dépasse en audace tous les aveux écrits : il dit son cœur en personne sur les planches, et s'il aime, et s'il est heureux, il tient à ce que nul n'en ignore, embrasse gentiment sous nos yeux sa charmante femme et se montre à nous avec elle dans un grand lit. Impossible de pousser plus loin la confidence.

Évidemment, le problème du terme à payer qui assombrit toute la littérature d'observation des soixante dernières années, n'existe point pour ces oisifs. Par là, Sacha nous laisse entendre que les soucis d'ordre économique ne sont pas, dans la vie, la grande affaire. L'humanité se divise en deux catégories : les amants et les cocus. La question de savoir s'ils appartiendront à l'une ou à l'autre classe est la seule chose qui importe aux personnages de Sacha Guitry; et c'est pourquoi ces fantoches sont des hommes, ou plutôt ils sont l'homme, l'homme en général, ni bon ni mauvais, égoïste surtout, égoïste en diable, souvent ridicule, mais toujours si touchant par la naïveté avec laquelle il se rue au bonheur.

Enfin, j'ai dit qu'à la lecture ces divertissements enchantaient encore. Oui, et la raison en est curieuse : les comédies de Sacha Guitry sont du théâtre à un degré si fort qu'elles imposent au lecteur lui-même le rythme de la représentation. Un tel miracle n'est possible que parce que leur vertu dramatique ne réside point dans l'agencement tout extérieur d'un scénario mais dans ce qui constitue le tissu même de l'œuvre : le tour de la phrase, la résonance du mot. Au fur et à mesure qu'on lit une comédie de Sacha, on voit l'action se dérouler non dans un cadre réel mais dans un décor peint. Bref, on est au spectacle : un peu de plus, on applaudirait.

***

Mais que l'on puisse inférer de la forme au fond et tirer de l'examen du style les conclusions les plus importantes sur l'essence même d'un ouvrage, nous en ferons une troisième démonstration en prenant pour exemple le théâtre de M. de Porto-Riche.

Au temps où ce maître, dont la grande figure domine aujourd'hui l'art dramatique français, a commencé d'écrire ses premiers chefs-d'œuvre, le naturalisme continuait sur la scène la tradition de Dumas fils, en éliminant peu à peu du dialogue ce qu'il y avait d'éloquence à la manière du Palais chez Dumas. Ce dépouillement progressif était parvenu à son plus haut point de perfection dans Henry Becque. C'est cette

langue que M. de Porto-Riche a héritée et qu'il allait à son tour transformer.

Là se marque déjà, soit dit en passant, la différence fondamentale qui sépare M. de Porto-Riche d'Henry Bataille. Celui-ci (venu plus tard, il est vrai, alors que le travail d'épuration était achevé) rompt en visière avec le théâtre antérieur : il est subversif. Celui-là reçoit le patrimoine du passé par voie de mutation régulière, il innove sans cassure, il renoue : il est classique.

Cependant, comme avec M. de Porto-Riche nous avons affaire à un créateur d'une puissante originalité, chez lui la part héritée est surtout reconnaissable dans les scènes secondaires. Là, en effet, la filiation avec Dumas est visible : c'est le même jeu de répliques du tac au tac, le même assaut où les traits d'esprit font un cliquetis d'épées. Cette esthétique suppose que le dramaturge, qui se doit d'être un homme spirituel, distribue entre ses personnages le trésor de ses réparties. Chacun reçoit son lot, chacun s'acquitte à tour de rôle de sa mission de briller, c'est-à-dire de faire briller l'auteur, toujours présent derrière cette passe d'armes. Mais, dans les grandes scènes, celles où la situation dramatique est forte, où les sentiments des héros, par suite, commandent le dialogue, cette virtuosité un peu factice et comme enivrée d'elle-même, disparaît. Et le génie de l'écrivain règne seul : c'est la part d'invention. Elle est immense.

Or, si nous examinons la langue dont use M. de Porto-Riche dans ces scènes capitales, nous constaterons qu'elle n'est ni parlée, comme celle d'un Bataille, ni familière comme celle d'un Sacha Guitry, mais surveillée, serrée, châtiée et, pour tout dire d'un mot, *rédigée*. En d'autres termes, c'est un style dans lequel l'expression condensée tend vers la formule. Une pareille conception a pour postulat qu'il est vain de s'imaginer que l'on peut, grâce à une copie exacte du réel, donner l'image de la vérité. Pareille méthode, d'ailleurs, est impraticable : il n'y a point de reproduction rigoureusement fidèle de la vie. Mais cette reproduction fût-elle possible, que les sentiments tels qu'ils s'expriment au naturel seraient insoutenables au théâtre : tout n'y serait que confusion, fastidieux bavardage.

Le rôle du dramaturge consiste précisément en ceci qu'il met à la disposition des protagonistes, qui d'eux-mêmes seraient incapables de nous dire tout leur cœur, un langage riche et nuancé. Il est littéralement leur interprète. Les choses se passent comme si, les personnages s'étant confessés tout bas à lui, il nous traduisait ensuite tout haut leurs désirs et leurs craintes, en un discours choisi, filtré, dans lequel les sentiments sont sériés et logiquement mis en forme.

Ce n'est pas tout : l'artiste ayant une fois décidé d'intervenir, il est conduit par la forme même qu'il a adoptée, non seulement à ordonner, à clarifier les émotions que les protagonistes exprimeraient mal sans son secours, mais encore à fouiller en eux, jusqu'à explorer, dans leurs âmes, des régions qu'ils ignorent. Autrement dit, l'intervention aboutit à une véritable substitution de personnes. L'auteur laisse agir ses héros, mais il se réserve le contrôle de leurs actions. Il est plus que leur truchement : leur conscience. Souvent, dans la réalité, les passions, lorsqu'elles sont vives, se révèlent moins par des paroles que par des gestes, des attitudes involontaires, des réflexes du corps. Mais derrière cette pantomine, parfois à peine perceptible, et que l'éducation, la politesse ou l'aptitude au mensonge concourent à masquer, derrière ces rougeurs, ces pâleurs, ces tics, bouillonne toute une nappe de pensées obscures et de vagues velléités, ce qu'on nomme le subconscient. C'est à lui, c'est à ce sourd-muet que l'écrivain délie la langue.

Cette esthétique, selon laquelle, l'art et la vie étant deux plans distincts, le travail de l'artiste a pour but de faire passer, pour ainsi dire, les matériaux du réel d'une rive à l'autre, et de réédifier le monde sur un nouveau terrain, ce n'est rien de moins que la doctrine classique et, plus spécialement, celle de la tragédie classique. Les modernes ont mené grand bruit autour de la psychologie du subconscient, comme s'ils l'avaient découverte. Mais, à la vérité, ils étaient dupes d'un mot, car ils n'avaient inventé que le mot. Et quand au contenu de ce néologisme, soutiendrez-vous qu'un Racine ne le connaissait pas? Si vous y prenez garde, vous vous apercevrez que presque tout le fond de la tragédie racinienne est du subconscient ramené à la surface et tiré au clair. *Phèdre* est une peinture

raisonnée de ce qu'il y a de plus déraisonnable, de ce qui est même en dehors de toute raison : le désir purement charnel, dénué de toute considération idéale, de tout sentiment affectif, aride et simple comme la soif.

***

C'est le durable honneur de M. de Porto-Riche d'avoir restauré en France cette haute tradition. Entre Racine et lui l'analogie de la forme est le signe aussi d'une ressemblance intime. En effet, lorsqu'un auteur chez nous possède le don d'analyse, on peut être assuré qu'il appliquera ses facultés à l'étude de l'amour. D'abord, parce que la matière est inépuisable. Ensuite, parce qu'il n'en est point qui touche le Français davantage. Et cependant, il faut le reconnaître, si notre littérature (et ce qui est vrai de notre littérature l'est à plus forte raison des autres) tourne depuis des siècles autour de ce thème, c'est un peu comme il arrive qu'on tourne autour d'une question sans oser l'aborder. Les romanciers romanesques, dans leurs récits, les poètes, dans leurs effusions, ne traitent guère que les à-côtés du sujet : à savoir les réactions sentimentales du désir et les colorations claires ou sombres qu'il répand sur la vie. De là cette débauche de paysages où la nature s'accommode aux nuances du cœur. Ou bien, le conteur réaliste nous dépeint les mille combinaisons qui se greffent sur le mariage ou sur l'adultère, les compromissions de l'amour avec l'ambition, avec l'intérêt, et ce sont alors des tableaux de milieux, mélanges de fiction et de sociologie. Mais l'amour lui-même, l'amour qui joint les corps, rares sont ceux qui s'aventurent à en tenter l'étude. Il semble que ce geste primitif de l'accouplement garde encore aujourd'hui je ne sais quoi de mystérieux comme un rite sacré. Sans doute, les fabliaux se gaussent de lui, et les chansons, et les vaudevilles, mais leur raillerie tient du blasphème, qui est une revanche de la crainte. Et quant à la basse littérature qu'on nomme spécialement érotique, elle n'est elle-même qu'une caricature rageuse; elle déforme, faute de pouvoir expliquer : hommage encore au dieu terrible.

Que l'on veuille bien considérer un instant les ouvrages qui passent pour avoir le mieux décrit la passion amoureuse, et l'on devra convenir que celle-ci y tient en réalité peu de place; ou plutôt, presque toujours elle est sous-entendue, de sorte que la trame de l'œuvre est une perpétuelle allusion. Étrange pétition de principe : on suppose connu ce que précisément on a choisi pour dessein de nous faire connaître. Mais, dans une matière aussi obscure, c'est s'en tirer à peu de frais que d'affirmer d'avance que tout est éclairci[1].

Cependant, Racine, auquel il faut toujours revenir, et M. de Porto-Riche, après lui, ont soulevé un coin du voile. Certes ils ne s'y sont risqués qu'avec d'infinies précautions, mais quelque prudents qu'ils aient encore été, le geste exigeait un grand courage. Et peut-être, puisque l'un et l'autre écrivaient pour le théâtre, n'avaient-ils pas besoin d'en dire plus long pour se faire entendre. Au théâtre, en effet, le texte, par cela seul qu'il est représenté, qu'il prend figure et voix, acquiert une amplitude, une puissance d'évocation, que, à audace égale, si l'on peut dire, il n'aurait point dans le livre. On bénéficie, à la scène, des avantages de l'ellipse, l'art dramatique lui-même étant, par essence, elliptique. Une condition, toutefois, est requise, c'est que l'ellipse soit juste. Dans Racine, dans Porto-Riche abondent ces raccourcis heureux, qui sont comme de brusques coups de sonde, ces traits rapides et saisissants dont les vibrations prolongées éveillent tout un monde d'images.

Enfin, chez l'un et chez l'autre, l'esthétique adoptée (celle

1. Voyez *la Princesse de Clèves*. Que de pages pour analyser les complications qu'un désir incoercible peut entraîner dans des existences par elles-mêmes compliquées. Lutte de l'amour avec le devoir, sans doute, mais aussi avec les usages, avec la politesse. Le désir est derrière toutes les démarches, soit, mais quand se montre-t-il à nu? Il y a cent façons de désirer, or comment madame de Clèves et monsieur de Nemours se désiraient-ils l'un l'autre? Le roman s'achève que nous l'ignorons. Et j'en dirais autant de *Manon Lescaut* : la coquetterie, la vénalité inconsciente de l'héroïne, la faiblesse de caractère et la naïveté du héros, le monde interlope dans lequel ils vivent, oui, je vois bien tout cela; mais l'essentiel n'est point dit : les amants s'étreignent entre les chapitres.

Les grosses licences ingénues du roman naturaliste ne nous ont pas appris davantage. Ce sont des descriptions extérieures, des tableaux. Il ne s'agit point de tableaux. Nous n'avons même pas sur le thème de l'amour l'équivalent de ce que sont *les Liaisons dangereuses* sur le sujet de la débauche.

dont nous avons noté les caractères et qu'on peut appeler « l'esthétique de l'intervention ») a des conséquences identiques : les personnages, obéissant à une poussée insensible que l'auteur exerce sur eux, sortent du plan des communs hommes pour passer dans celui des héros ou, du moins, des « figures ». L'observation, cependant, ne cesse pas d'être scrupuleusement exacte, de telle manière que l'on garde bien l'impression de la vie, mais de cette autre vie plus vraie que la réalité, qui est la vie sous l'aspect de l'universel. Par delà les conflits particuliers qui mettent les amants aux prises, apparaissent les éternels débats de la passion; par delà l'épisode, les lois : toutes les fatalités des sens, toutes les servitudes du cœur.

FRANÇOIS PORCHÉ

OLÉSSIA LA SORCIÈRE[1]

X

Cinq jours encore s'écoulèrent; je me sentis assez fort et me rendis à pied, sans aucune fatigue, à l'isbouchka sur pilotis. Lorsque j'arrivai, l'angoisse et l'effroi étreignirent mon cœur. Il y avait deux semaines que je n'avais pas vu Oléssia et je venais de sentir à quel point elle m'était proche et chère. Tenant le loqueteau de la porte, je restai quelques instants sans pouvoir ouvrir, reprenant haleine. Indécis, je fermai même les yeux, avant d'entrer.

Il est impossible d'analyser des sentiments semblables à ceux que je vécus alors... Peut-on se rappeler les paroles prononcées la première minute d'une rencontre entre une mère et son fils, un mari et sa femme, ou entre deux amants? Ce sont des phrases si simples, si banales, si ridicules même qu'il est impossible de les noter avec précision sur le papier.

Je me rappelle avec netteté le geste rapide d'Oléssia tournant vers moi son pâle visage, et la stupéfaction, l'effroi, l'angoisse, puis le sourire doux et tendre de l'amour qui, presque simultanément, s'exprimèrent sur son adorable figure... La vieille marmotta, s'agita autour de moi, mais je ne l'écoutai pas. La voix d'Oléssia se fit entendre, telle une musique suave :

— Que vous est-il arrivé? Vous avez été malade? Comme vous avez maigri, mon pauvre ami!

Longtemps je ne pus rien lui répondre, et nous restâmes

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin.

ainsi, silencieux, la main dans la main, les yeux dans les yeux, profondément, joyeusement... Je chéris toujours ces quelques secondes vécues dans le silence comme les plus heureuses de ma vie, jamais auparavant, jamais après, je n'ai éprouvé un bonheur plus pur, plus complet, plus intense. Comment oublier tout ce monde de vie que je lus dans les grands yeux noirs d'Oléssia : l'émotion de la rencontre, le reproche pour ma longue absence, le brûlant aveu d'amour... Je sentis dans le regard d'Oléssia que, joyeusement, sans aucune condition, sans hésiter, elle m'abandonnait tout son être.

La première elle rompit l'enchantement, m'indiquant Manouïlikha par un léger froncement de sourcils. Nous nous assîmes l'un près de l'autre, et, toute vibrante, Oléssia m'interrogea sur les moindres détails du cours de ma maladie, sur les médicaments que je prenais et l'avis du médecin qui, deux fois, était venu me voir. Elle me fit redire puis répéter encore les paroles de ce dernier et je vis un sourire fugitif et narquois flotter sur ses lèvres.

— Ah! pourquoi n'ai-je pas su que vous étiez malade! — s'écria-t-elle avec impatience et regret. — Je vous aurais remis sur pieds en un jour!... Comment avoir confiance en ces docteurs?... on sait qu'ils ne comprennent rien, mais rr-ien! Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé chercher?

Je demeurai confus.

— Vois-tu, Oléssia... tout cela est arrivé si brusquement... et de plus je craignais de te déranger... Tu étais devenue si étrange avec moi, ces derniers temps... tu paraissais m'en vouloir... je me demandais même si je ne t'ennuyais pas... Écoute-moi, Oléssia, — ajoutai-je en baissant la voix, — nous aurions besoin tous deux de beaucoup, beaucoup nous parler... mais seuls... comprends-tu?

Elle baissa lentement les yeux en signe de consentement, puis jeta un regard craintif sur sa grand'mère et murmura :

— Oui... je le voulais moi-même... après... attendez.

Le soleil avait à peine disparu à l'horizon qu'Oléssia me pressa de partir.

— Vite, partez vite, — dit-elle en prenant ma main et m'obligeant à me lever. — Il ne faut pas que l'humidité du soir... la maladie reviendrait...

— Où vas-tu donc, Oléssia? — demanda brusquement Manouïlikha, voyant sa petite-fille jeter sur ses épaules un châle de laine gris.

— Je vais... l'accompagner un peu, — répondit Oléssia.

Elle avait prononcé ces mots avec calme, sans se tourner vers sa grand'mère, regardant la fenêtre. Je perçus dans sa voix une nuance très légère d'irritation.

— Tu le fais tout de même? — insista la vieille sorcière.

Les yeux d'Oléssia étincelèrent et fixèrent froidement Manouïlikha.

— Oui, je le fais, — répliqua-t-elle d'une voix hautaine. — Nous en avons assez parlé et reparlé... Cela me regarde... voilà ma réponse!

— Ah! toujours la même! — s'écria la vieille avec dépit et d'un ton de reproche.

Elle voulut ajouter quelque chose, mais fit un geste et de sa démarche tremblante, se dirigea vers le coin de la pièce où, reniflant, elle se mit à fourrager dans un panier.

Je compris que ces quelques mots échangés entre les deux femmes étaient la suite de longues discussions et disputes. En descendant vers la forêt avec Oléssia, je lui demandai :

— Ta babouchka ne veut pas que tu te promènes avec moi?... N'est-ce pas?

Oléssia haussa les épaules avec colère.

— Je vous prie de ne pas y faire attention... Elle ne le veut pas, en effet... Eh quoi?... Ne suis-je pas libre d'agir comme il me plaît?

J'éprouvai un désir irrésistible de reprocher à Oléssia sa conduite à mon égard avant ma maladie.

— Alors... avant que je tombe malade... tu aurais pu continuer à m'accompagner... mais tu ne voulais pas rester seule avec moi... Ah, Oléssia! si tu savais toute la souffrance que tu as fait naître en moi... J'attendais, j'attendais chaque soir que tu m'accompagnes... Et toi... toujours aussi indifférente, triste, farouche... Oh, comme tu me faisais mal, Oléssia!

— Allons, assez, mon ami... Oubliez tout ça, — supplia doucement la jeune fille.

— Mais je ne te reproche rien... j'ai eu besoin de te le

dire... Je comprends maintenant tes raisons. Tout d'abord... il est même stupide d'en parler... je pensais que tu m'en voulais à cause de l'ouriadnik... Et j'en étais peiné... Il me semblait que j'étais pour toi un étranger très lointain dont tu ne pouvais accepter un simple service d'ami... Cela m'était douloureux... Je ne pouvais soupçonner que ta grand'mère...

Brusquement, Oléssia rougit.

— Mais il ne s'agit nullement de babouchka... C'est moi qui ne voulais pas, — s'écria-t-elle avec force et défi.

Je la regardai et vis le profil pur et tendre de sa tête légèrement inclinée. Je remarquai alors seulement combien Oléssia elle-même avait maigri durant ces dernières semaines; de légères ombres bleuâtres entouraient ses yeux. Oléssia, sentant mon regard, leva sa tête vers moi, puis la baissa aussitôt et se détourna avec un sourire confus.

— Pourquoi ne voulais-tu pas sortir avec moi, Oléssia? Pourquoi? — demandai-je d'une voix tremblante d'émotion, et, saisissant la main de la jeune fille, je l'obligeai à s'arrêter.

Nous nous trouvions à ce moment au milieu d'un étroit sentier long et droit comme une flèche. De grands pins s'élevaient des deux côtés et formaient avec leurs branches odorantes entrelacées une voûte s'étendant très loin devant nous. Les troncs nus des arbres réflétaient les derniers rayons pourpres du couchant.

— Pourquoi, pourquoi, Oléssia? — murmurai-je en serrant sa main toujours plus fort.

— Je ne pouvais... j'avais peur, — prononça-t-elle d'une voix à peine perceptible. — Je pensais qu'on pouvait éviter le destin... Mais maintenant, maintenant...

Elle respira lourdement, comme si elle avait brusquement manqué d'air, puis, subitement, ses bras enlacèrent mon cou et le murmure rapide et tremblant d'Oléssia vint me caresser délicieusement les lèvres.

— Maintenant, tout m'est égal... tout... Parce que je t'aime, mon bien-aimé, je t'aime et tu es mon bonheur...

Elle se serra davantage contre moi et je sentais son corps souple, ferme et chaud frémir contre le mien, et son cœur battre précipitamment sur ma poitrine... Ses baisers passionnés m'étourdissaient, m'enivraient comme un vin trop fort, car

je n'avais pas encore recouvré mes forces; je commençai à perdre la maîtrise de moi-même.

— Oléssia, je t'en supplie, il ne faut pas... laisse-moi, — dis-je en m'efforçant de desserrer son étreinte... — C'est moi qui ai peur maintenant... j'ai peur de moi-même... Laisse-moi, Oléssia.

Elle leva son visage qu'un sourire lent et langoureux illumina.

— Ne crains rien, mon aimé, — fit-elle avec une expression indicible de tendre caresse et d'audace émouvante. — Je ne te reprocherai jamais rien... je ne serai jamais jalouse... Mais dis-moi... m'aimes-tu?

— Je t'aime, Oléssia... depuis longtemps et avec force... Mais... éloigne-toi, ne m'embrasse point... Je faiblis, j'ai le vertige, je ne réponds plus de moi...

Ses lèvres pressèrent les miennes, longuement, avec une ardeur presque douloureuse et je n'entendis pas, mais devinai ses paroles :

— Alors, ne crains pas... et ne pense plus à rien... ce jour nous appartient et personne ne nous le volera...

Et toute cette nuit ressembla à un beau conte plein de splendeur et d'enchantement. La lune se leva et ses rayons d'une blancheur éblouissante, fantastique et mystérieuse, éclairèrent la forêt, courant en taches nerveuses, pâles et bleutées sur les troncs tordus des arbres, sur leurs branches, sur la mousse veloutée et douce comme un tapis. L'écorce blanche des bouleaux frappait les regards et de légers voiles, transparents et argentés, semblaient avoir été posés sur leur feuillage rare. Par endroits, la lumière ne pouvait traverser les masses feuillues des pins. Une ombre épaisse, impénétrable, s'étendait tout autour, miraculeusement percée par un rayon qui jetait une brusque lueur sur toute une rangée d'arbres, dessinant au milieu des pins un chemin étroit et régulier. Celui-ci était aussi lumineux et splendide que l'allée pleine d'elfes de la procession solennelle d'Obéron et de Titania. Et nous cheminions au centre de cette beauté féerique, serrés l'un contre l'autre, sans prononcer une parole, profondément émus par notre bonheur et par le grand silence des bois.

— Mon bien-aimé, mais j'ai complètement oublié qu'il te fallait retourner vite chez toi, — fit brusquement Oléssia — Que je suis donc inconséquente!... Tu es à peine guéri... et je te garde ici, dans la forêt...

Je l'étreignis et rejetai le châle qui enveloppait sa chevelure épaisse et sombre, puis, me penchant vers elle, je murmurai :

— Tu ne regrettes rien, Oléssia?... Tu n'as aucun remords...

Elle hocha lentement la tête.

— Non, non... Je ne regretterai jamais rien quoi qu'il arrive... je suis si heureuse...

— Mais ce quelque chose doit-il nécessairement arriver?

L'expression fugitive de crainte mystique que je lui connaissais bien traversa le regard d'Oléssia.

— Oui, nécessairement... Te souviens-tu, je t'ai parlé de la dame de trèfle... C'est moi qui suis cette dame de trèfle... ce malheur doit m'arriver... les cartes me l'ont dit... Tu sais que je voulais te demander... de ne plus venir chez nous... Brusquement, tu es tombé malade... je ne t'ai pas vu pendant quinze jours... Une telle tristesse, un tel ennui s'empara de moi que j'aurais tout donné pour te revoir ne fût-ce qu'une seconde!... Et c'est alors que ma décision fut prise... arrive ce qui doit arriver, mais je n'abandonnerai mon bonheur à personne...

— C'est vrai, Oléssia. J'ai vécu moi-même toute cette souffrance, — dis-je en baisant son front. — J'ai compris que je t'aimais, le jour où je fus séparé de toi... La séparation agit sur l'amour comme le vent sur le feu, éteignant les petites flammes et attisant les plus grandes...

— Comment as-tu dit?... Répète... répète, je t'en prie, — demanda Oléssia.

Je répétai cette vérité formulée par je ne sais plus quel auteur. Oléssia demeura pensive et je vis par le mouvement de ses lèvres qu'elle redisait mes paroles.

Je fixai son pâle visage, ses grands yeux noirs dans lesquels je crus voir briller des reflets lunaires; et un vague pressentiment d'un malheur très proche glaça brusquement mon âme.

XI

La féerie merveilleuse et naïve de notre amour dura presque un mois et, aujourd'hui encore, ces crépuscules embrasés, ces matins embaumés de parfums de muguet et de miel, respirant la fraîcheur robuste et remplis de cris d'oiseaux, ces chaudes journées de juin, pleines de paresse et de langueur, vivent en moi avec l'image douce et exquise d'Oléssia... J'oubliai l'ennui, la fatigue, mon éternelle passion pour la vie nomade, et tel un dieu païen ou un jeune et vigoureux animal, je jouissais de la lumière, de la chaleur, de la joie consciente de vivre et de l'amour sain, paisible et sensuel.

La vieille Manouïlikha devint, après ma maladie, si désagréable, elle m'accueillait avec une haine si franche et faisait un tel vacarme avec ses marmites tandis que je restais dans l'isba, que nous préférâmes, Oléssia et moi, nous rencontrer en pleine forêt... Et toute la flore majestueuse des bois, tel un palais splendide, abrita notre passion sereine.

Chaque jour, je voyais Oléssia — cette fille grandie dans les bois et qui ne savait même pas lire — manifester, dans maintes occasions, une finesse de sentiments et un tact inné qui ne cessaient de m'étonner. Certains aspects de l'amour — dans le sens littéral et grossier du mot — font naître la honte et la souffrance chez des natures nerveuses et délicates. Mais Oléssia les évitait avec une pureté si naïve que notre union demeura toujours belle et saine.

Mon départ cependant approchait. Mes fonctions à Perebrod avaient cessé depuis longtemps déjà et je retardais consciemment mon retour à Pétersbourg. Oléssia n'en savait encore rien : je craignais même de penser à la façon dont elle pourrait apprendre la nécessité de mon voyage. Je me trouvais, d'ailleurs, dans une situation très pénible. L'habitude avait poussé ses profondes racines en moi : voir Oléssia chaque jour, entendre sa voix si chère et son rire sonore, vivre le charme si tendre de sa caresse, m'était devenu un besoin absolu. Les jours très rares où le mauvais temps nous empêchait de nous rencontrer, je me sentais complètement

perdu, privé de ce que je considérais comme l'essence même de mon existence. Tout travail me paraissait lourd, inutile et mon être entier aspirait vers la forêt, soupirait après la chaleur, la lumière, l'adorable visage de mon Oléssia.

La pensée d'épouser Oléssia prenait de plus en plus forme en moi. Elle se présenta tout d'abord très rarement comme un cas possible et extrême, une issue honnête de nos rapports. La seule chose qui m'arrêtait et m'épouvantait était celle-ci : je n'osais me figurer Oléssia habillée en dame, s'entretenant dans mon salon avec les femmes de mes collègues, arrachée du milieu enchanteur de son ancienne forêt pleine de légendes et de forces mystérieuses.

Mais à mesure que je sentais venir le jour de mon départ, l'effroi de la solitude, la tristesse s'emparaient de moi. Ma résolution d'épouser Oléssia s'affermissait et je finis par ne plus voir dans ce mariage un défi insolent à la société. « Des savants, d'honnêtes gens épousent bien leurs couturières ou leurs bonnes, me persuadais-je. Ils vivent heureux et bénissent jusqu'à leurs derniers jours le destin qui favorisa cette union. Pourquoi serais-je plus malheureux? »

Un jour, à la mi-juin, vers la tombée du crépuscule, j'attendais Oléssia, comme d'habitude, au tournant d'un sentier de la forêt auprès d'un buisson d'aubépine. Je reconnus de loin son pas léger et rapide.

— Bonjour, mon bien-aimé, — dit-elle en respirant lourdement. Et nous nous étreignîmes.

— Tu m'as attendue... C'est avec peine que j'ai pu m'arracher aujourd'hui... Je n'ai cessé de batailler avec grand'mère.

— Elle est toujours furieuse?

— Toujours et cela s'accentue. Tu perdras ta vie à cause de lui, — crie-t-elle. — Il s'amusera avec toi, puis t'abandonnera... Il ne t'aime pas...

— C'est de moi qu'elle parle ainsi.

— De toi, mon bien-aimé... Je ne crois, d'ailleurs, à rien de ce qu'elle dit.

— Elle sait tout?

— Je ne pourrais dire... c'est probable. Je ne lui en ai jamais parlé... elle doit deviner. N'y pensons pas... Viens.

Oléssia arracha une branche d'aubépines pleine de fleurs

blanches et en orna ses cheveux. Nous cheminâmes avec lenteur dans le sentier que rougissaient légèrement les rayons du couchant.

J'avais résolu la veille d'annoncer mon départ à Oléssia. Mais une gêne étrange paralysait ma langue. Oléssia me croira-t-elle quand je lui proposerai le mariage? Ne pensera-t-elle point que ma proposition vise uniquement à adoucir le premier coup si douloureux de la future séparation...

— Dès que nous arriverons à cet érable au tronc brisé, je parlerai, — me dis-je. Nous atteignîmes l'arbre, je me sentis pâlir d'émotion, je fis un suprême effort pour parler, mais tout mon courage s'évanouit, ma langue parut se glacer, mon cœur battit nerveusement, avec une violence maladive.

« Vingt-sept est mon chiffre fatidique, pensai-je. Je vais compter jusqu'à vingt-sept et alors... » Je comptai donc, mais de nouveau ma résolution faiblit... Allons jusqu'à soixante... cela fera une minute entière... et hardiment je...

— Qu'as-tu donc aujourd'hui? — me demanda brusquement Oléssia. — Tes pensées ne doivent pas être joyeuses... Qu'est-il arrivé?

Je parlai enfin, mais d'un ton qui me parut odieux à moi-même, avec une indifférence affectée, fausse, comme s'il s'agissait d'une question tout insignifiante.

— En effet... c'est une chose désagréable... tu as deviné, Oléssia... Vois-tu, mon service à Perebrod a pris fin... et je suis rappelé à Pétersbourg.

Je jetai un regard sur Oléssia : elle avait blêmi, ses lèvres tremblaient. Mais elle ne répondit rien. Nous marchâmes quelques minutes en silence. On entendait les grillons dans l'herbe; le cri monotone du râle retentissait au loin...

— Tu comprends toi-même, Oléssia, que je ne puis rester ici... On ne peut négliger le devoir...

— Non... évidemment... il n'y a rien à faire, — répondit Oléssia d'une voix calme, en apparence, mais si sourde, si éteinte que cela me fit mal. — Le service... n'attend pas... il faut partir.

Elle s'arrêta auprès d'un arbre, s'appuya contre le tronc, pâle, dans un geste d'abattement profond, avec un sourire de souffrance sur les lèvres.

Sa pâleur m'effraya. Je me précipitai vers elle et lui saisis les mains.

— Oléssia... qu'as-tu? Oléssia... ma bien-aimée!

— Rien... excusez-moi... cela passera... ce n'est rien... un peu de vertige...

Elle fit un effort sur elle-même et marcha, en gardant sa main dans la mienne.

— Oléssia... tu me juges mal, — dis-je d'un ton de reproche. — Comment n'as-tu pas honte? Tu penses donc que je partirai en t'abandonnant ici... Non, ma bien-aimée... Je désirais aller aujourd'hui même dire à ta babouchka que tu seras ma femme...

A mon grand étonnement mes paroles ne produisirent pas sur Oléssia l'effet que j'attendais.

— Ta femme? — Elle hocha lentement et tristement la tête. — Non, mon Vaniétchka aimé, c'est impossible.

— Pourquoi, Oléssia? Pourquoi?

— Non, non... Tu comprends toi-même que c'est ridicule. Quelle femme puis-je être pour toi... Tu es un barine, intelligent, instruit... et moi? Je ne sais pas lire... je ne saurai pas me conduire... Tu aurais toujours honte de moi.

— Ce sont des sottises, Oléssia, — répliquai-je avec chaleur... — D'ici six mois tu ne te reconnaîtras pas toi-même. Tu ne soupçonnes même pas toute l'intelligence innée, toutes les facultés d'observation que tu possèdes... Nous lirons ensemble de nombreux livres, nous apprendrons à connaître des êtres de cœur et d'esprit, j'étudierai avec toi le monde entier, Oléssia... Toute la vie nous irons la main dans la main, comme maintenant, et loin d'avoir honte, je serai fier de t'avoir et je te bénirai...

Pour toute réponse, Oléssia serra ma main avec reconnaissance. Mais elle ne changea pas d'avis.

— Ce n'est pas tout... Tu ignores sans doute?... Je ne t'ai jamais dit... Je n'ai pas de père... je suis fille naturelle.

— Oh! cesse, Oléssia... Tu ne me feras pas hésiter... Que m'importe ton père, lorsque tu m'es plus chère que mes parents, plus chère que le monde entier... Tout ce que tu peux prétexter ne m'ébranlera pas...

Tendre et caressante Oléssia mit sa tête sur mon épaule.

— Mon bien-aimé... Tu aurais mieux fait de ne pas entamer ce sujet... Tu es jeune et libre... crois-tu donc que j'oserais te lier ainsi pour la vie entière... Et si un jour tu aimais une autre femme? Tu me prendrais en horreur, maudissant le jour et l'heure où je consentis à te suivre... Ne te fâche pas, mon aimé, — ajouta-t-elle d'un ton suppliant, devinant, par mon expression, que ses paroles me faisaient souffrir. — Je ne désire pas t'offenser... Enfin, tu oublies babouchka... Réfléchis toi-même... serait-il bien à moi de l'abandonner ainsi...

— Nous trouverons une place pour elle, — répondis-je. Mais j'avoue que la pensée de prendre la grand'mère avec nous me déplut fortement. — Et si elle ne veut pas vivre avec nous, il y a des maisons dans toutes les villes... des asiles pour vieillards... où l'on est tout aux petits soins...

— Non... que dis-tu? Jamais elle ne voudra quitter sa forêt... Elle a peur des hommes.

— Alors, vois toi-même, Oléssia, ce qui sera le mieux... Tu devras choisir entre elle et moi... Sache seulement que la vie sans toi me sera une intolérable souffrance.

— Mon trésor! — prononça Oléssia avec une tendresse infinie. — Rien que pour ces paroles, merci... Tu m'as fait du bien... Mais je ne serai pas ta femme... Si tu ne me chasses pas, je te suivrai... simplement... Seulement, ne te hâte point, ne me presse pas... Donne-moi deux jours, je vais réfléchir... Et il faut que je parle avec babouchka...

— Écoute-moi, Oléssia, — demandai-je, inspiré par une nouvelle idée. — Peut-être... crains-tu l'église?

J'aurais dû commencer par cette question. Je discutais chaque jour avec Oléssia, m'efforçant de la convaincre de son erreur quand elle parlait de la malédiction qui pesait sur sa race à cause de ses facultés occultes. Tout intellectuel russe possède une fibre éducatrice, elle est innée en lui, il la suce pour ainsi dire avec toute la littérature de notre époque. Qui sait? si Oléssia avait été profondément croyante, pratiquant les jeûnes et ne manquant jamais un seul service religieux, j'aurais raillé sa piété (légèrement, il est vrai, car j'ai toujours été croyant), et j'aurais essayé de développer en elle le sens critique de l'intelligence. Mais elle continuait avec une conviction ferme et naïve ses rapports avec les

forces occultes et s'éloignait de Dieu dont elle craignait même de parler.

Toutes mes tentatives pour ébranler les superstitions d'Oléssia demeurèrent vaines. Tous mes arguments logiques, toutes mes moqueries parfois méchantes et grossières se brisaient contre sa certitude en sa mission mystérieuse et fatale.

— Tu as peur de l'église, Oléssia? — répétai-je.

Elle baissa silencieusement la tête.

— Crois-tu donc que Dieu ne t'accueillera pas, — continuai-je avec chaleur. — et qu'il manquera de miséricorde pour toi? Lui qui, commandant à des millions d'anges, descendit cependant sur terre et accepta une mort terrible et honteuse afin de sauver les hommes? Lui qui sut écouter le repentir de la dernière des femmes et promit au voleur criminel de monter le jour même au ciel avec lui?

Mes paroles n'étaient pas nouvelles pour Oléssia, mais cette fois elle y demeura sourde. Elle ôta rapidement son châle et me le jeta à la figure. Je me précipitai sur Oléssia et m'efforçai d'arracher de ses cheveux son bouquet d'aubépines. En se défendant, elle glissa et tomba par terre, m'entraînant dans sa chute, riant aux éclats et m'offrant ses lèvres si belles...

Très tard dans la nuit, quand nous nous quittâmes, j'étais déjà loin lorsque, brusquement, j'entendis derrière moi la voix d'Oléssia.

— Vaniétchka... attends une minute... je veux te dire quelque chose.

Je fis demi-tour et allai à sa rencontre. Elle courut vers moi. Le jeune croissant lunaire était déjà monté haut dans le ciel et, sous sa pâle lumière, je vis les yeux d'Oléssia humides de larmes réprimées avec peine.

— Oléssia, qu'as-tu donc? — demandai-je angoissé.

Elle saisit mes mains et les baisa l'une après l'autre.

— Mon bien-aimé... comme tu es bon... quel cœur d'or! — dit-elle d'une voix tremblante. — En partant, je viens de penser à ton grand amour pour moi!... Et sais-tu, l'envie m'a prise de faire quelque chose qui te fût agréable, très agréable...

— Oléssia, ma bien-aimée, calme-toi.

— Écoute, — continua-t-elle. — Tu serais très heureux, si j'allais un jour à l'église?... Mais réponds la vérité, la vérité absolue.

Je demeurai pensif; une idée superstitieuse traversa brusquement mon esprit : si quelque malheur en résultait?

— Pourquoi gardes-tu le silence? Allons... parle vite... seras-tu heureux ou resteras-tu indifférent?

— Comment te dire, Oléssia? — J'hésitai. — Oui, je crois que cela me serait agréable. Je t'ai répété nombre de fois que l'homme peut ne pas croire, douter, se moquer même... Mais la femme... la femme doit être croyante sans raisonner. Je sens quelque chose de touchant, de féminin et de beau dans cette confiance simple et tendre avec laquelle elle s'abandonne à la protection « divine ».

Je me tus. Oléssia, la tête inclinée sur mon épaule, restait, elle aussi, silencieuse.

— Et pourquoi cette question? — demandai-je curieux.

Elle tressaillit.

— Comme cela... simplement... N'y fais pas attention... Alors, au revoir, mon bien-aimé... à demain.

Elle partit. Longtemps encore, je regardai dans la nuit, écoutant les pas d'Oléssia qui s'éteignaient. La brusque épouvante d'un mauvais pressentiment s'empara de moi. Une envie irrésistible me prit de courir après ma bien-aimée, de la rattraper et de lui demander, de la supplier, d'exiger même qu'elle n'allât point à l'église. Mais je maîtrisai mon impulsion subite et me dis à haute voix, en reprenant ma route :

— Il me semble, mon cher Vaniétchka, que vous ne résistez pas à la contagion superstitieuse...

O Seigneur! Pourquoi n'ai-je pas écouté ce jour-là l'élan de mon cœur qui — j'en suis certain aujourd'hui — ne se trompe jamais dans ses pressentiments soudains et mystérieux.

XII

Le lendemain, c'était la fête de la Sainte-Trinité qui coïncidait cette année avec le jour du martyr Timothée. Cette journée-là se trouve toujours marquée, d'après les croyances

populaires, par des signes célestes indiquant les mauvaises récoltes. Le village de Perebrod possédait bien son église, mais elle n'avait pas de prêtre; c'était le pope du bourg Voltchi qui venait pour les grandes fêtes et les jours de jeûne.

Les obligations de mon service m'appelaient dans un village voisin et je partis à cheval, dès huit heures, par un matin glacial. Pour mes déplacements, je m'étais depuis longtemps acheté un cheval de six à sept ans, appartenant à la pauvre race locale, qu'un arpenteur du district avait amoureusement et admirablement élevé. J'aimais cette bête aux jambes fortes et fines, au garrot couvert de poils, au regard méfiant qui dardait des flammes, aux lèvres serrées avec force et énergie. Il avait une couleur étrange, gris de souris; sur la croupe seule on voyait des taches blanches et noires.

Il me fallut traverser tout le village. Toute la grande place verte, allant de l'église au *traktir*, était pleine de voitures de paysans, femmes et enfants des environs, de Volocha, de Zoulna et de Petchalovka, venus en grand nombre à Perebrod. Une foule de gens circulait entre les télègues. Malgré l'heure matinale et les sévères mesures administratives, il y avait déjà des ivrognes : l'ancien cabaretier Sroul vendait clandestinement de la vodka les jours de fête et la nuit. La matinée était lourde, sans vent, et la journée promettait d'être très chaude : on ne voyait pas un nuage sur le ciel brûlant et comme couvert d'un voile de poussière argentée.

Après avoir expédié mes affaires, j'avalai à la hâte chez les gens où je me trouvais un brochet farci à la juive, je pris de la bière mauvaise et trouble et je retournai à Perebrod. Mais je m'arrêtai à la forge, en me rappelant que le sabot gauche de mon cheval avait besoin d'être ferré. L'opération dura une heure et demie, si bien qu'il était déjà plus de quatre heures quand j'aperçus les premières maisons de Perebrod.

La place entière fourmillait d'une foule ivre-morte et hurlante. Cette masse compacte se pressait, se bousculait autour du traktir; les paysans de Perebrod se mêlaient aux cultivateurs des environs, assis sur l'herbe, à l'ombre des

voitures. On ne voyait que têtes rejetées en arrière et bouteilles levées; il n'y avait plus que des ivrognes. L'ivresse générale était parvenue à ce degré où le moujik commence à être bruyant et hâbleur, où ses mouvements deviennent faibles et lourds, où, au lieu de baisser simplement sa tête, il s'affaisse de tout son corps, fléchit ses genoux, perd brusquement l'équilibre et tombe en arrière comme une loque. Les enfants s'agitaient et hurlaient tout près, jouant jusque sous les jambes des bêtes qui mâchaient paisiblement leur foin. Au loin une femme, pleurant et vociférant des injures, titubant elle-même, traînait par la manche son homme affreusement ivre... A l'ombre de la palissade, une vingtaine de moujiks et de paysannes entouraient un joueur de lyre aveugle dont la voix nasillarde et chevrotante accompagnée par le bourdonnement confus et monotone de l'instrument se distinguait nettement du bruit de la foule. Je reconnus de loin les paroles connues de la *doumka* :

Ah! l'étoile, l'astre du soir
Fixe sa course au-dessus de Potchaef.
Oh! l'armée turque approche,
Tel un sombre nuage!

Le chant raconte ensuite comment les Turcs, ne pouvant prendre d'assaut le monastère de Potchaef, eurent recours à la ruse. Dans ce but, ils envoyèrent comme don au monastère un énorme cierge rempli de poudre. Celui-ci fut porté par vingt-quatre bœufs et les moines ravis allaient déjà l'allumer devant l'icone de la Sainte Vierge de Potchaef, mais le Seigneur ne permit pas à l'horrible méfait de s'accomplir.

Le premier sacristain eut un rêve :
Ne pas allumer le cierge,
Mais le sortir dans les champs
Et le briser à coups de haches.

Et les moines

Le sortirent dans la plaine
Et commencèrent à le couper.
Toutes les cartouches et les balles
Se répandirent vite de tous côtés.

L'atmosphère lourde et chaude semblait être pénétrée par ces odeurs mélangées de vodka, d'oignons, de pelisses en

peau de mouton, de tabac et de sueur humaine. Traversant prudemment la foule et retenant avec peine ma bête qui ne cessait de secouer sa tête, il me fut impossible de ne point remarquer les regards curieux, provocants, hostiles fixés sur moi. Contrairement à l'habitude, personne ne me salua, mais le bruit, le tumulte parut s'éteindre à mon approche. Soudain, au milieu même de la foule, un cri enroué d'ivrogne se fit entendre; je ne compris pas les paroles, mais un rire contenu les accueillit. Une voix de femme effrayée se mit à raisonner l'homme :

— Silence, imbécile... Pourquoi hurles-tu? Il va entendre...

— Que veux-tu que ça me fiche?... — continua le moujik d'un ton provocateur. — Il n'est pas mon chef, hein? Tout ce qu'il sait faire dans sa forêt, c'est de...

La phrase longue, obscène, odieuse retentit suivie d'un rire fou, inextinguible. Brusquement je fis tourner mon cheval et serrai convulsivement dans ma main le manche de ma *naguaïka* [1], saisi de cette rage qui ne voit rien, ne réfléchit pas et ne craint personne. Mais une pensée subite, étrange et triste traversa mon esprit : « Tout cela a déjà été, il y a de nombreuses, de nombreuses années, dans un passé lointain de ma vie... Le soleil était aussi brûlant... La grande place grouillait comme aujourd'hui d'une foule surexcitée et bruyante... Je me retournais, comme à l'instant, dans un accès de rage folle... Mais où et quand cela était-il déjà arrivé? Quand? »

Je baissai ma naguaïka et retournai chez moi au galop.

Iarmola sortit lentement de sa cuisine, prit mon cheval et me dit grossièrement :

— Là-haut, panitch, dans votre chambre, l'intendant du domaine de Marinovsk vous attend.

Il me sembla qu'il voulait parler encore, m'annoncer quelque chose de très important et de fort désagréable, et je crus voir glisser sur son visage l'expression fugitive d'une ironie méchante. Exprès je m'attardai et jetai à Iarmola un regard de défi. Mais déjà il s'éloignait, emmenant ma bête...

Je trouvai chez moi le gérant de la propriété voisine, Nikita Nazaritch Michtchenka. Il était vêtu d'une petite

1. Fouet composé de lanières de cuir terminées par des boules de métal.

veste grise à grands carreaux rouges, d'un pantalon bleu étroit, il avait une cravate écarlate, une raie très pommadée sur son crâne et sentait fortement le lilas de Perse. En me voyant, il bondit, se mit à traîner ses pieds, sans saluer, se dandinant avec un sourire qui découvrait ses pâles gencives :

— J'ai l'honneur de vous présenter mes respects, — proféra aimablement Nikita Nazaritch. — Je suis très heureux de vous voir... moi qui vous attends ici depuis la messe. Il y a très longtemps que nous ne nous étions vus... le temps me paraissait long... Pourquoi ne venez-vous jamais nous rendre visite? Nos demoiselles de Stépani vous raillent même à ce sujet...

Brusquement, comme si quelque souvenir lui revenait, il éclata de rire.

— Ah, ah! je vous dirai... on s'est amusé ferme aujourd'hui, — cria-t-il, en se tordant littéralement. — Ah, ah, ah, ah!... J'en avais mal au ventre!

— Qu'est-il arrivé?... Qu'est-ce qui vous a amusé? — demandai-je d'un ton grossier, sans dissimuler ma mauvaise humeur.

— Un scandale après la messe, — continua Nikita Nazaritch, coupant son discours par des éclats de rire. — Les filles de Perebrod... Non, je n'en puis plus... Les filles de Perebrod ont attrapé la sorcière sur la place... c'est-à-dire qu'elles la prennent pour une sorcière à cause de leur ignorance de babas... Ohé... elles lui en ont fait voir de toutes les couleurs... et elles ont voulu lui laver la figure avec du goudron, mais je ne sais comment elle put glisser et s'enfuir...

Un pressentiment terrible traversa mon esprit. Je me précipitai sur le gérant, et ne me possédant plus, m'agrippai à son épaule.

— Qu'est-ce que vous me racontez-là? — hurlai-je. — Mais finissez donc de hennir comme un cheval... que le diable vous emporte! De quelle sorcière parlez-vous?

Il cessa brusquement de rire et fixa sur moi ses grands yeux ronds effrayés.

— Je n'en sais rien, moi, je vous le jure, — balbutia-t-il tout confus. — Une certaine Samouïlikha... Manouïlikha...

ou... Permettez... La fille d'une certaine Manouïlikha... Les moujiks ont raconté des histoires... je me rappelle « vaguement ».

Je l'obligeai à me raconter par ordre tout ce qu'il avait pu entendre. Son récit fut inepte, incohérent, il s'embrouillait dans les détails. Je l'interrompais à chaque minute, par des questions impatientes, des exclamations, presque des injures. Je comprenais mal ce qu'il disait et connus ces événements seulement deux mois après grâce à un témoin oculaire, la femme d'un garde forestier qui assista à la messe.

Mon pressentiment ne m'avait pas trompé. Oléssia domina sa peur et se rendit à l'église; elle n'arriva qu'au milieu du service et resta dans un coin sombre, mais son entrée fut aussitôt remarquée par tous les paysans. Les femmes ne cessèrent de murmurer entre elles et de se retourner durant toute la messe.

Oléssia, cependant, trouva en elle assez de forces pour demeurer jusqu'à la fin. Ne comprit-elle pas la signification de ces regards hostiles ou les méprisa-t-elle par orgueil? Mais quand elle fut sortie de l'église, une foule de babas grossissant à chaque minute l'entoura près de la barrière et se rapprocha d'elle. Tout d'abord les paysannes ne firent que regarder silencieusement et insolemment la malheureuse jeune fille, cependant qu'Oléssia promenait autour d'elle des regards craintifs. Ce furent ensuite des railleries grossières, des paroles obscènes, des injures entrecoupées de rires. Enfin les exclamations isolées se fondirent en un bruit confus qui augmenta tandis que s'exaspéraient les nerfs de cette foule démente. Oléssia s'efforça plusieurs fois de percer ce terrible cercle vivant, mais on la repoussait toujours vers le centre. Soudain le cri strident d'une vieille se fit entendre : « Couvrir de goudron la figure de l'infâme! » Au moment même un seau plein de goudron passa de mains en mains avec un pinceau. (En Petite-Russie, enduire de goudron la porte de la maison qu'habite une jeune fille est un acte considéré comme déshonorant celle-ci à jamais.)

Oléssia se précipita alors dans un accès de rage, de terreur et de désespoir sur la première des babas qui se trouvait devant elle et la renversa. Une lutte terrible s'engagea et

une dizaine de corps se confondirent roulant les uns sur les autres. Grâce à un miracle incroyable, Oléssia réussit à s'échapper de cette foule en délire. Elle s'enfuit à toutes jambes sur la route, sa robe en lambeaux et perdant son fichu. Des injures, des rires, des vociférations l'accompagnèrent, puis des pierres furent jetées. Très peu de femmes coururent après Oléssia, mais sans parvenir à la rattraper... Ayant franchi la distance d'une cinquantaine de pas environ, Oléssia s'arrêta, tourna vers la foule son pâle visage ensanglanté et cria si fort que chacune de ses paroles retentit sur la place :

— Attendez!... Ah! comme vous me payerez cher cette affaire... vous vous souviendrez de moi!...

Cette menace, comme me le raconta ensuite la femme du garde forestier fut proférée avec une haine si intense, d'un ton si décisif et prophétique, que toute la foule demeura un instant comme pétrifiée. Mais cela ne dura qu'une seconde; les injures se firent entendre de nouveau.

Je répète que j'appris beaucoup plus tard de nombreux détails concernant ces événements. La force et la patience me manquèrent pour écouter jusqu'au bout le récit de Michtchenko. Brusquement je me dis que Iarmola n'avait certainement pas encore eu le temps de desseller la bête et, sans répondre au gérant stupéfait, je quittai précipitamment ma chambre. Je vis Iarmola qui conduisait mon cheval le long de la haie. Rapidement, je bridai la bête, tendis la sangle de la selle et, faisant un large détour, pour ne pas rencontrer de nouveau la foule, je me dirigeai au galop vers la forêt.

XIII

Il est impossible de décrire l'état d'âme dans lequel je me trouvais durant cette course folle. Par moments j'oubliais où et pourquoi je volais ainsi; j'éprouvais un sentiment vague qu'il s'accomplissait quelque chose d'inepte, d'horrible et d'irréparable, sentiment qui ressemblait à cette lourde angoisse irraisonnée étreignant parfois l'homme dans la fièvre des cauchemars. Et — chose étrange — je ne cessais

de fredonner au rythme du galop de ma bête la chanson du joueur aveugle :

Oh! l'armée turque approche
Tel un sombre nuage.

Parvenu au sentier menant droit à l'isba de Manouïlikha, je descendis de mon cheval dont la sueur coulait en écume blanchâtre, et continuai mon chemin en le tenant par la bride. La chaleur torride et la course démente m'avaient épuisé; mon sang bourdonnait et battait dans ma tête serrée comme dans un étau.

J'entrai dans l'isba après avoir attaché le cheval à la haie. Il me sembla tout d'abord qu'Oléssia était absente, et je restai glacé d'effroi, mais je la vis, une minute après, couchée dans son lit, le visage contre le mur, la tête cachée dans son oreiller. Elle ne se détourna pas au bruit de la porte ouverte.

Manouïlikha, assise, à côté d'elle, par terre, se leva avec peine et, agitant ses bras dans ma direction :

— Doucement, doucement, maudit! — murmura-t-elle, menaçante. Et, me fixant de ses yeux ternes et froids, elle ajouta méchamment :

— Hein, tu as eu ce que tu voulais, mon petit!

— Écoute, babka, — répliquai-je sévèrement... — l'heure n'est ni aux reproches, ni aux comptes à régler. Comment est Oléssia?

— Tss... pas tant de bruit. Elle est sans connaissance, voilà où elle en est... Si tu ne t'étais pas mêlé de ce qui ne te regardait pas, et n'avais point raconté un tas de balivernes à cette jeune fille, rien de mal ne serait arrivé. Et moi, imbécile que je suis, je ne faisais qu'observer et vous favorisais... Cependant, je pressentais bien le malheur... Je l'avais pressenti le jour même où tu es entré chez nous presque par violence... Hein? Tu ne me diras point que ce n'est pas sur ton conseil qu'elle fut à l'église, — cria brusquement la vieille avec une expression de haine intense. — Pas sur ton conseil, maudit seigneur? Ne va pas me mentir... ne remue pas ta queue de renard, sale bête. Pourquoi l'avoir poussée à aller à l'église?

— Je ne lui ai rien demandé, babka... Je te le jure... C'est elle qui l'a voulu.

— Ah, douleur, douleur! — fit Manouïlikha en levant les bras... — Elle est revenue de là-bas... le visage décomposé, sa robe en pièces... tête nue... La pauvre petite me raconte tout ce qui est arrivé... riant, pleurant... telle une femme possédée... Puis elle s'est couchée et n'a pas cessé de pleurer... enfin, elle a pu s'endormir... Moi, idiote, toute joyeuse je pensais déjà que tout passerait avec le sommeil... Je la regarde et vois son bras qui pend... je me précipite pour le relever... car ainsi il pourrait enfler... Je lui touche sa main, à ma chérie, et vois qu'elle est brûlante de fièvre... La fièvre chaude, quoi... Elle n'a pas cessé de parler dans son délire, vite et douloureusement... et ne s'est tue que depuis un instant... Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait d'elle? — s'écria la vieille dans un nouvel accès de désespoir.

Brusquement son visage couleur terre cuite prit une horrible expression grimaçante : ses lèvres s'écartèrent et tombèrent aux commissures, les muscles de sa figure se contractèrent et frémirent, ses sourcils se dressèrent, son front se rida et de grosses larmes jaillirent de ses yeux. Saisissant sa tête dans ses mains et s'accoudant sur la table, elle se mit à se balancer de tout son corps, prononçant d'une voix sanglotante :

— Ma-a-a petite-fille chérie!... Ma petite-fille aimé-é-ée... Oh... comme je sou-ou-ouffre, comme j'ai ma-al!...

— Veux-tu ne pas parler, vieille? — fis-je grossièrement. — Tu vas la réveiller!

La sorcière se tut, mais continua à se balancer, avec la même expression grimaçante, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur la table... Dix minutes s'écoulèrent. Je restai assis près de Manouïlikha, le cœur angoissé, écoutant les bourdonnements que faisait une mouche sur la vitre de la fenêtre.

— Grand'mère! — prononça brusquement Oléssia d'une voix faible, à peine perceptible. — Qui est là, babouchka?

Manouïlikha se précipita vers le lit et se mit à sangloter.

— Oh! ma petite-fille, ma ché-é-érie. Oh! comme je souffre, moi pauvre viei-ei-eille, comme j'ai ma-a-al! — dit-elle d'une voix perçante.

— Ah, babouchka, assez! — supplia Oléssia d'un ton douloureux. — Qui est là?

Je m'approchai doucement sur la pointe des pieds, me sentant honteux, presque coupable d'avoir tant de force et de santé, sentiment que l'on éprouve toujours près d'un malade.

— C'est moi, Oléssia, — répondis-je en baissant la voix... — Je viens d'arriver à cheval... J'ai passé toute la matinée en ville... Tu es malade, Oléssia!

Oléssia, gardant sa tête sur son oreiller, tendit son bras et comme sa main semblait chercher quelque chose, je compris son geste et saisis cette main brûlante. Deux grandes taches bleuâtres se distinguaient nettement sur la peau blanche et tendre, l'une sur le poignet, l'autre au-dessus du coude.

— Mon bien-aimé, — murmura lentement Oléssia, séparant avec difficulté chacune de ses paroles... — Je voudrais... te regarder... mais je ne le puis... Elles m'ont toute... défigurée... Tu te rappelles... comme mon visage... te plaisait... N'est-ce pas, qu'il te plaisait, mon bien-aimé... Et cela me rendait toujours si heureuse... Maintenant je te ferais horreur... Si tu me voyais... C'est pourquoi... je... ne veux pas.

— Oléssia, pardonne-moi, — dis-je tout bas, en me penchant sur son oreille.

Sa main brûlante serra la mienne, longtemps et avec force.

— Que dis-tu? Que dis-tu, mon bien-aimé?... Comment oses-tu dire cela? En quoi es-tu coupable? C'est moi seule qui suis sotte... Pourquoi me suis-je rendue à l'église? Non, mon chéri, tu n'as rien à te reprocher.

— Oléssia, permets-moi... Jure que tu me permettras...

— Je jure, mon bien-aimé... tout ce que tu veux...

— Permets-moi d'aller chercher un médecin... Je t'en supplie! Si tu veux, tu pourras ensuite ne pas exécuter ses ordonnances... Mais reçois-le, Oléssia, au nom de notre amour.

— Oh! chéri... tu m'as fait tomber dans le piège... Non, permets-moi de ne pas tenir ma promesse. Même si j'étais réellement malade, à la mort, je n'appellerais pas de méde-

— Je ne lui ai rien demandé, babka... Je te le jure... C'est elle qui l'a voulu.

— Ah, douleur, douleur! — fit Manouïlikha en levant les bras... — Elle est revenue de là-bas... le visage décomposé, sa robe en pièces... tête nue... La pauvre petite me raconte tout ce qui est arrivé... riant, pleurant... telle une femme possédée... Puis elle s'est couchée et n'a pas cessé de pleurer... enfin, elle a pu s'endormir... Moi, idiote, toute joyeuse je pensais déjà que tout passerait avec le sommeil... Je la regarde et vois son bras qui pend... je me précipite pour le relever... car ainsi il pourrait enfler... Je lui touche sa main, à ma chérie, et vois qu'elle est brûlante de fièvre... La fièvre chaudé, quoi... Elle n'a pas cessé de parler dans son délire, vite et douloureusement... et ne s'est tue que depuis un instant... Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait d'elle? — s'écria la vieille dans un nouvel accès de désespoir.

Brusquement son visage couleur terre cuite prit une horrible expression grimaçante : ses lèvres s'écartèrent et tombèrent aux commissures, les muscles de sa figure se contractèrent et frémirent, ses sourcils se dressèrent, son front se rida et de grosses larmes jaillirent de ses yeux. Saisissant sa tête dans ses mains et s'accoudant sur la table, elle se mit à se balancer de tout son corps, prononçant d'une voix sanglotante :

— Ma-a-a petite-fille chérie!... Ma petite-fille aimé-é-ée... Oh... comme je sou-ou-ouffre, comme j'ai ma-al!...

— Veux-tu ne pas parler, vieille? — fis-je grossièrement. — Tu vas la réveiller!

La sorcière se tut, mais continua à se balancer, avec la même expression grimaçante, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur la table... Dix minutes s'écoulèrent. Je restai assis près de Manouïlikha, le cœur angoissé, écoutant les bourdonnements que faisait une mouche sur la vitre de la fenêtre.

— Grand'mère! — prononça brusquement Oléssia d'une voix faible, à peine perceptible. — Qui est là, babouchka?

Manouïlikha se précipita vers le lit et se mit à sangloter.

— Oh! ma petite-fille, ma ché-é-érie. Oh! comme je souffre, moi pauvre viei-ei-eille, comme j'ai ma-a-al! — dit-elle d'une voix perçante.

— Ah, babouchka, assez! — supplia Oléssia d'un ton douloureux. — Qui est là?

Je m'approchai doucement sur la pointe des pieds, me sentant honteux, presque coupable d'avoir tant de force et de santé, sentiment que l'on éprouve toujours près d'un malade.

— C'est moi, Oléssia, — répondis-je en baissant la voix... — Je viens d'arriver à cheval... J'ai passé toute la matinée en ville... Tu es malade, Oléssia!

Oléssia, gardant sa tête sur son oreiller, tendit son bras et comme sa main semblait chercher quelque chose, je compris son geste et saisis cette main brûlante. Deux grandes taches bleuâtres se distinguaient nettement sur la peau blanche et tendre, l'une sur le poignet, l'autre au-dessus du coude.

— Mon bien-aimé, — murmura lentement Oléssia, séparant avec difficulté chacune de ses paroles... — Je voudrais... te regarder... mais je ne le puis... Elles m'ont toute... défigurée... Tu te rappelles... comme mon visage... te plaisait... N'est-ce pas, qu'il te plaisait, mon bien-aimé... Et cela me rendait toujours si heureuse... Maintenant je te ferais horreur... Si tu me voyais... C'est pourquoi... je... ne veux pas.

— Oléssia, pardonne-moi, — dis-je tout bas, en me penchant sur son oreille.

Sa main brûlante serra la mienne, longtemps et avec force.

— Que dis-tu? Que dis-tu, mon bien-aimé?... Comment oses-tu dire cela? En quoi es-tu coupable? C'est moi seule qui suis sotte... Pourquoi me suis-je rendue à l'église? Non, mon chéri, tu n'as rien à te reprocher.

— Oléssia, permets-moi... Jure que tu me permettras...

— Je jure, mon bien-aimé... tout ce que tu veux...

— Permets-moi d'aller chercher un médecin... Je t'en supplie! Si tu veux, tu pourras ensuite ne pas exécuter ses ordonnances... Mais reçois-le, Oléssia, au nom de notre amour.

— Oh! chéri... tu m'as fait tomber dans le piège... Non, permets-moi de ne pas tenir ma promesse. Même si j'étais réellement malade, à la mort, je n'appellerais pas de méde-

cin... suis-je malade aujourd'hui? C'est la peur qui a fait tout le mal, ce soir il n'y paraîtra plus... Babouchka me donnera une infusion de muguet ou fera bouillir de la framboise dans la théière... Je n'ai pas besoin de docteur... C'est toi qui es mon meilleur médecin : tu es venu et déjà je suis mieux... Il n'y a qu'une chose... j'aurais voulu te regarder... te voir ne fût-ce qu'avec un œil... mais je crains...

Tendrement, je relevai sa tête sur l'oreiller. Le visage d'Oléssia était brûlant de fièvre, ses yeux sombres brillaient, ses lèvres sèches tremblaient nerveusement. De longues cicatrices rouges et quelques pâles meurtrissures se voyaient sur son front, ses joues, son cou.

— Ne me regarde pas... je t'en supplie... je suis laide, — murmura Oléssia s'efforçant de me fermer les yeux avec sa main.

Mon cœur s'emplit de pitié. Je me penchai sur la main d'Oléssia qui restait immobile sur la couverture et la couvris de baisers longs et tendres. Ce n'était pas la première fois que je baisais ainsi ses mains, mais elle les retirait toujours précipitamment, avec un effroi timide. Ce jour-là, Oléssia m'abandonna une main; tandis que de l'autre elle caressait doucement mes cheveux.

— Tu sais tout? — me demanda-t-elle dans un murmure.

Je hochai affirmativement la tête. Certes, je n'avais pas tout compris dans le récit de Nikita Nazaritch. Mais je ne voulais pas qu'Oléssia s'agitât, en revivant les événements de la matinée. Cependant, à la pensée des violences qu'elle avait subies, un flot de rage brusque monta en moi.

— Oh! pourquoi n'y étais-je pas? — criai-je, en me redressant, les poings serrés, — j'aurais... j'aurais...

— Allons, ne te fâche pas... reste calme, mon bien-aimé, — interrompit doucement Oléssia.

Je fus impuissant à contenir davantage les pleurs qui m'étranglaient et me brûlaient les yeux. Je tombai le visage sur l'épaule d'Oléssia et sanglotai, versant des larmes silencieuses et amères, tremblant de tout mon corps.

— Tu pleures? Tu pleures? — Sa voix manifesta de l'étonnement, de la tendresse et de la compassion. — Mon bien-aimé... cesse... cesse... Ne te torture point, mon chéri...

Je me sens si bien près de toi... Pourquoi pleurer tandis que nous sommes ensemble. Passons gaiement les derniers jours qui nous restent, afin que notre séparation nous soit moins pénible.

Je levai la tête, étonné. Un pressentiment obscur étreignit lentement mon cœur.

— Les derniers jours, Oléssia? Pourquoi derniers? Pourquoi nous séparer?

Oléssia ferma les yeux et demeura un instant silencieuse.

— Nous devons nous séparer, Vaniétchka, — dit-elle d'un ton décidé. — Dès que je me sentirai mieux, nous partirons, babouchka et moi. Nous ne pouvons rester davantage ici...

— Tu as peur de quelque chose...

— Non, mon bien-aimé, je ne crains rien de ce qui doit arriver... Mais pourquoi obliger les êtres à pécher?... Tu ignores peut-être... Là-bas... à Perebrod... dans ma colère et ma honte, je les ai menacés... Et maintenant, s'il leur arrive à tous quelque chose, on nous accusera... si leurs bêtes crèvent ou si leurs maisons brûlent... Nous serons toujours les coupables... J'ai raison, n'est-ce pas, babouchka? — ajouta-t-elle en s'adressant à Manouïlikha et en haussant la voix.

— Qu'est-ce que tu as dit, ma petite? J'avoue que je n'ai pas entendu, — répondit la vieille sorcière, en s'approchant de nous et mettant la main à son oreille.

— Je dis que, quel que soit le malheur qui frappe maintenant Perebrod, on nous accusera toujours toutes les deux d'en être les auteurs.

— Oh! c'est bien vrai, c'est vrai, Oléssia, on rejettera tout sur nous, pauvres malheureuses... Nous ne pouvons vivre tranquilles ici-bas, ils nous feront mourir, mourir, les maudits!... Ah! comme ils m'ont chassée du village, autrefois... Hein?... Ce fut la même chose... Dans ma rage, je menaçai aussi... une imbécile à la robe bigarrée... et voilà que peu après son enfant est mort... Et ni en rêve, ni en esprit, il n'y avait de ma faute... ils ont failli me tuer, les brigands!... Ils m'ont lapidée... Je fuis, je cours et ne pense qu'à te protéger, toi, pauvre petite... Que m'importe

à moi de recevoir des pierres, pourvu que toi, tu n'aies rien... Des barbares, d'ignobles individus!

— Mais où irez-vous? Vous n'avez nulle part ni amis ni parents... Et puis vous aurez besoin d'argent pour vivre dans une ville étrangère...

— On s'arrangera d'une manière ou d'une autre, — murmura nonchalamment Oléssia. — Babouchka en trouvera de l'argent, elle en a mis de côté...

— Nous aurons aussi de l'argent, — dit la vieille d'un ton bourru. — Des kopecks d'orphelines, mouillés de larmes...

— Oléssia... voyons, mais et moi... tu ne veux pas penser à moi! — m'écriai-je, sentant monter en mon être des reproches durs et amers.

Oléssia se redressa et, malgré la présence de sa grand-mère, prit ma tête dans ses mains et baisa plusieurs fois mes joues et mon front.

— Je ne pense qu'à toi, mon bien-aimé... seulement... vois-tu... le destin s'oppose à notre union... voilà!... Te souviens-tu des cartes?... Tout ce qu'elles nous ont prédit est arrivé... Le destin est contraire à notre bonheur à tous deux... Si ce n'était pas cela, mais je ne craindrais rien.

— Oléssia, laisse donc ton destin, — criai-je, impatienté... — Je ne veux pas y croire... et n'y croirai jamais!

— Oh! non, non... ne parle pas ainsi, — murmura Oléssia épouvantée. — Je n'ai pas peur pour moi, mais pour toi.

— Je t'en prie, ne recommence plus à me parler de ces choses...

Je m'efforçai vainement de dissuader Oléssia, en vain j'évoquai devant elle l'image du bonheur paisible que n'empêcheront ni la destinée jalouse, ni les êtres grossiers et méchants. Oléssia ne faisait que me baiser les mains et hochait négativement la tête.

— Non... non... non, je sais, je vois, — insistait-elle avec force. — Rien ne nous attend que la douleur... rien... rien... rien!

Affolé, déconcerté par cet entêtement superstitieux, je demandai enfin :

— En tout cas, tu me feras connaître le jour de ton départ?

Oléssia demeura pensive. Un léger sourire flotta sur ses lèvres.

— Je vais te raconter une fable à ce sujet... Un jour, un loup qui courait dans les bois rencontra un lièvre et lui dit : « Lièvre, mon lièvre, je vais te manger. » Le lièvre se mit à supplier son ennemi : « Aie pitié de moi, loup, je veux vivre encore. J'ai des petits enfants qui m'attendent ». Le loup demeura impitoyable. Alors, le lièvre ajouta : « Laisse-moi vivre trois jours encore, puis tu me mangeras. Il me sera plus facile de mourir ». Le loup lui accorda ces trois derniers jours et ne cessa de le surveiller. La première journée passa, puis la seconde et enfin la troisième. « Maintenant, prépare-toi, dit le loup, je vais te manger ». Le lièvre éclata en sanglots. — « Ah, loup! pourquoi m'as-tu donné ces trois jours? Tu aurais mieux fait de me manger de suite. Je n'ai pas vécu ces derniers jours, ce fut une vraie torture. » Le lièvre avait raison, n'est-ce pas, mon bien-aimé? Qu'en dis-tu?

Je gardai le silence, tourmenté par le pressentiment douloureux de ma solitude prochaine. Oléssia se leva soudain et s'assit sur le lit. Son visage était devenu grave.

— Vania, écoute-moi, — demanda-t-elle lentement. — Réponds : As-tu été heureux avec moi? As-tu connu le bonheur?

— Oléssia? Comment peux-tu, toi, poser pareille question?

— Attends... Regrettes-tu de m'avoir connue?... Pensais-tu à une autre femme, alors que tu étais avec moi?

— Jamais!... Je n'avais que toi dans mon cœur non seulement ici, près de toi, mais partout, quand j'étais seul.

— As-tu été jaloux... mécontent... triste?

— Jamais, Oléssia, jamais!

Elle mit ses mains sur mes épaules et me fixa avec une expression d'amour intense.

— Alors, sache, mon bien-aimé, que jamais tu ne penseras à moi avec colère ou méchanceté, — dit-elle avec conviction, comme si elle lisait l'avenir dans mes yeux. — Lorsque nous nous séparerons, tu souffriras atrocement les premiers temps. Tu pleureras, tu seras anéanti... Puis tout passera, s'évanouira... Et tu te souviendras de moi sans plus éprouver de tristesse, avec joie et douceur.

Elle retomba sur son oreiller et murmura encore d'une voix affaiblie :

— Et maintenant, va-t-en, mon bien-aimé... Retourne chez toi... Je me sens un peu lasse... Attends... embrasse-moi... N'aie pas peur de babouchka... elle permettra... Tu permets n'est-ce pas, babouchka?

— Naturellement... puisque vous vous dites adieu, faites-le comme il faut, — grommela Manouïlikha. — Rien à cacher... il y a longtemps que je sais tout...

— Embrasse-moi ici... et ici... et encore là, — dit Oléssia en touchant du doigt ses yeux, ses joues, ses lèvres.

— Oléssia, tu me dis adieu comme si nous ne devions plus nous revoir, — m'écriai-je, effrayé.

— Je ne sais pas. J'ignore, mon bien-aimé... Comment le saurais-je? allez... va... attends... encore une seconde... Penche ton oreille... Sais-tu mon unique regret? — fit-elle tout bas en effleurant mes joues, de ses lèvres. — Ne pas avoir un enfant de toi... Oh! comme j'aurais été heureuse!

Je sortis accompagné par Manouïlikha. De sombres nuages aux bords dentelés couvraient la moitié du ciel, mais le soleil brillait encore, descendant vers l'ouest, et il y avait quelque chose de terrible, de menaçant, dans ce mélange de lumière et de ténèbres grandissantes. La vieille sorcière regarda le ciel, étendit sa main devant ses yeux et hocha la tête d'une manière significative.

— La foudre tombera aujourd'hui sur Perebrod, — dit-elle avec force... — Et, certainement, il y aura aussi de la grêle...

XIV

J'arrivais à Perebrod lorsqu'un coup de vent brusque souleva des tourbillons de poussière qui roulèrent sur la route. Les premières gouttes de pluie tombèrent, rares et grosses.

Manouïlikha ne s'était pas trompée. L'orage que la chaleur lourde et caniculaire de cette journée avait provoquée éclata avec une force extraordinaire sur le village. Les éclairs zébraient l'espace presque sans arrêt et les vitres de ma

chambre tremblaient et résonnaient à chaque roulement du tonnerre. Vers huit heures du soir la tempête cessa pendant quelques minutes pour reprendre ensuite avec une violence plus grande. Soudain j'entendis un fracas assourdissant sur le toit et les murs de ma vieille maison. Je me précipitai vers la fenêtre. Une forte grêle dont les grains avaient la grosseur d'une noix tombait sur le sol en rebondissant ensuite à une grande hauteur. Je regardai le mûrier qui se trouvait devant la maison : toutes ses feuilles étaient arrachées par les coups terribles des grêlons... J'aperçus la silhouette de Iarmola à peine visible dans l'obscurité; la tête couverte d'une grosse toile, il était sorti de la cuisine, pour fermer les volets, mais trop tard. Un gros morceau de glace venait de frapper l'un des carreaux avec une telle force que la vitre se brisa et des éclats de verre volèrent sur le plancher.

Je me sentis brisé, las et, sans me déshabiller, je m'étendis sur mon lit. Je pensais que je ne pourrais m'endormir cette nuit-là et que, dans mon désespoir, je ne cesserais de me tourner et me retourner sous mes couvertures. C'est pourquoi je gardai mes vêtements, afin de me fatiguer, le cas échéant, par une marche dans ma chambre. Mais quelque chose de très curieux m'arriva : il m'avait semblé m'assoupir une minute, et, quand je rouvris mes yeux, je perçus les rayons du soleil qui filtraient à travers les persiennes.

Iarmola se tenait près de mon lit. Son visage exprimait l'angoisse et l'impatience : il attendait, sans doute, depuis longtemps, mon réveil.

— Panitch, — dit-il d'une voix sourde qui trahissait l'inquiétude, — il faut absolument que vous quittiez notre village...

Je m'assis sur le lit, et regardai Iarmola avec stupéfaction.

— Quitter?... Partir... Où partir et pourquoi? Tu as perdu la raison.

— Je n'ai pas perdu la raison, — répliqua Iarmola. — Vous ne savez pas tout le mal que l'orage d'hier a fait... La moitié du village est littéralement détruite... Plus rien chez Maxime, chez Kozel, chez Monte, chez Prokoptchoukof, chez Gordi Olephir... C'est cette satanée sorcière qui nous a envoyé ça... qu'elle crève!

Brusquement je me rappelai tous les événements de la

veille, les menaces prononcées par Oléssia au sortir de l'église et ses craintes.

— Tout le monde est en effervescence, — continua Iarmola. — Depuis ce matin tous s'agitent et hurlent... De plus on ne dit rien de bon à votre sujet, panitch... Et vous ne connaissez pas notre peuple ici... S'il en veut à la sorcière et s'il la châtie, ce n'est que justice... mais pour ce qui est de vous, panitch, je n'ai qu'une chose à dire : filez vite.

Ainsi les craintes d'Oléssia se confirmaient. Il fallait immédiatement prévenir les deux femmes de la menace suspendue sur leurs têtes. Je me levai précipitamment, me rafraîchis le visage avec un peu d'eau et, une demi-heure après, je galopais déjà dans la direction de Bisof Kout.

Tandis que je m'approchais de l'isba sur pilotis, une vague mais lourde angoisse grandissait en moi. J'étais convaincu qu'un nouveau malheur, plus terrible que tout autre, allait me frapper. Je traversai en courant le petit sentier montant sur le tertre sablonneux... Les fenêtres et la porte de l'isbouchka étaient ouvertes.

— Seigneur! Qu'est-il arrivé? — murmurai-je en entrant, me sentant presque défaillir.

La chaumière était vide. Le désordre qui suit les brusques départs y régnait, sale et triste. Des balayures, des chiffons restaient sur le parquet; dans le coin je vis encore le lit...

L'âme douloureusement oppressée, je m'apprêtais déjà à quitter l'isba, lorsque j'aperçus un objet brillant suspendu avec intention sans doute sur le rebord de la fenêtre. C'était un collier de fausses perles rouges, connues à Poliéssié sous le nom de « coraux ». Et ce collier fut l'unique souvenir qui me resta de notre tendre et forte passion.

A. KOUPRINE

(Traduit du russe par MARC SEMENOFF.)

ÉTUDES ET PORTRAITS

LE PRÉSIDENT HARDING

Si la nature, suivant un axiome célèbre, ne fait pas de sauts, on n'en peut pas dire autant du suffrage universel. L'homme que la nation nord-américaine a mis à sa tête au mois de novembre 1920 et qui préside à ses destinées depuis le 4 mars de l'année 1921, se trouve, sur presque tous les points, en contradiction absolue avec son illustre prédécesseur, M. Woodrow Wilson. M. Harding pourrait dire, comme M. Briand, qu'il n'attache de prix qu'aux « réalisations » alors que M. Wilson s'appliqua, surtout pendant la dernière partie de sa présidence, la période parisienne, à poursuivre, sous prétexte de progrès politique, de décevantes chimères. Détournés de M. Wilson pour toutes les raisons que l'on sait et qu'une Américaine au sens politique affiné, Madame Anna Bowman Dodd, a parfaitement résumées dans cette formule : « M. Wilson nous avait mis devant l'Europe dans une situation fausse », les Américains ont porté au pouvoir un homme dont ils ne connaissaient pas grand'chose. M. Harding n'avait pas joué jusqu'alors un rôle de premier plan, mais toute l'Amérique savait, du moins, qu'il réprouvait énergiquement la politique de son prédécesseur et qu'il ferait par goût, par tempérament et par principe une politique radicalement anti-wilsonienne.

Les Américains n'ont pas été trompés dans leur attente. Appuyé sur la Nation et le Parlement, M. Harding, à peine arrivé au pouvoir, a fortement réagi contre la direction où M. Wilson avait orienté les États-Unis. C'est l'aspect, si l'on peut dire, négatif de son activité depuis qu'il s'est installé à la Maison Blanche; mais M. Harding ne s'est pas contenté de démolir, aux applaudissements de la majorité, l'œuvre du Président sortant de charge. Il s'est aussi attelé à une besogne positive, il a entrepris toute une série de réformes, de « réalisations » qui, pour n'être point inspirées par un idéalisme transcendant, n'en représentent pas moins, semble-t-il, une œuvre audacieuse et méritoire. Esprit méthodique et précis, M. Harding a commencé par vouer ses soins au ménage intérieur de l'Amérique, mais, sitôt après, le ménage international a eu son tour. La convocation de la Conférence de Washington, les paroles qu'y a prononcées le Président Harding, la tournure prise par les débats manifestèrent une ferme volonté au service de desseins clairement conçus. Ces desseins ne furent pas exempts d'une certaine grandeur. De sorte qu'on semble fondé à soutenir que c'est seulement sous la forme wilsonienne que l'idéalisme a disparu de la politique nord-américaine. M. Harding vise, encore une fois, du moins dans le Pacifique, des buts élevés par des moyens qui ne sont pas dépourvus d'élégance.

***

La biographie de M. Harding est intéressante en ce qu'elle est typique. M. Harding est le *self made man* par excellence. Sa carrière jusqu'au moment où il parvint à la plus haute magistrature de son pays est une image d'Épinal toute faite.

M. Harding est Écossais par son père, Hollandais par sa mère, Américain par tous les deux. Les Harding sont originaires de cette Écosse à qui l'Amérique doit quelques-uns de ses meilleurs fils. On connaît la réputation de travailleurs zélés, patients, intéressés mais honnêtes, qui s'attache aux Écossais, réputation et qualités qu'ils partagent avec les Auvergnats. L'histoire de la famille Harding n'est pas pour

infirmer la légende de leur race. Les premiers Harding débarqués sur le sol américain tentèrent fortune en Pensylvanie. Mais la fortune s'obstinant à ne pas leur sourire, ils émigrèrent dans l'Ohio. Le père du Président vécut longtemps aux portes d'une petite localité de cet état, à Blooming Grave. Il avait épousé une Américaine d'origine hollandaise, une demoiselle van Kirk dont il eut huit enfants. M. Harding père était médecin, mais il était aussi fermier. Le Président Harding a débuté dans la vie comme ouvrier de campagne, travaillant dur, souvent douze heures, parfois seize heures par jour. Que nous voilà loin des huit heures quotidiennes à quoi des réformateurs téméraires voudraient réduire la journée de travail des agriculteurs!

Malgré ses efforts combinés à ceux de ses nombreux enfants, M. Harding père n'arrivait pas à nouer, comme on dit, les deux bouts. Il quitta Blooming Grave et sa ferme pour aller exercer la médecine dans une petite localité du voisinage, à Marion. Warren Gamaliel Harding, le futur président, était né à Blooming Grave le 2 novembre 1865. Il était d'âge à fréquenter le collège de Marion, quand sa famille s'y transporta. C'est là qu'il fit ses premières études, premières études qui faillirent être aussi les dernières. A quatorze ans ses parents le mirent en demeure de gagner sa vie. Warren Gamaliel Harding n'hésita pas. Il demanda à poursuivre quelque temps encore son instruction, sauf à en faire lui-même les frais. Ses biographes nous le montrent s'ingéniant de son mieux, dès cette époque, à gagner de quoi subvenir à ses besoins matériels et spirituels; mais, à dix-neuf, ans le jeune Harding dut renoncer décidément au luxe de toute instruction supplémentaire pour se jeter dans la mêlée. Son père lui avait acheté pour une somme dérisoire un journal local tombé en déconfiture. Warren Gamaliel Harding était un peu typographe, un peu reporter, un peu courtier en publicité. Il mit au service du *Star* ses connaissances dans ces divers domaines et sa bonne volonté dans tous les autres. Et le succès vint, rapide et encourageant. Le rédacteur en chef et directeur administratif du *Star* n'était pas un écrivain de marque (cela ne l'eût pas servi auprès de sa clientèle), mais il avait le sens de ce que la grande majorité des lecteurs

aime à trouver dans un journal, il devinait les vœux de son public, il savait flatter ses aspirations tout en évitant, il faut le reconnaître, de satisfaire ce goût pour la « sensation » qui est l'écueil du journalisme nord-américain. Quelques années après qu'il eut pris en mains le *Star*, ce journal était devenu le principal, pour ne pas dire le seul de la localité. Il tirait à 10 000 exemplaires ce qui est énorme, si l'on tient compte du chiffre de la population de Marion qui ne dépassait pas 30 000 habitants.

M. Harding finit par ne plus présider que de haut aux destinées de son journal, mais, pour ne plus s'occuper du détail quotidien, il n'en suivait pas moins avec attention ce qui s'écrivait sous son patronage. Il avait rédigé à l'usage de ses collaborateurs des prescriptions auxquelles ils étaient tenus de se conformer rigoureusement. En voici quelques-unes. Elles aident à comprendre le caractère de l'homme qui les formula : « Rappelez-vous que toute question a deux faces. Enregistrez l'une et l'autre. » — « Traitez avec respect les questions religieuses. » — « Soyez correct, loyal, généreux. Rappelez-vous qu'il y a du bien partout, faites ressortir le bien et ne blessez jamais sans nécessité les sentiments de personne. » — « Pour peu que cela puisse être évité, ne jetez jamais l'opprobre sur une femme innocente ou sur un enfant innocent en divulguant les méfaits ou les malheurs d'un de leurs parents. »

Je veux bien croire que les considérations commerciales ne sont pas absolument étrangères à ces admirables commandements. Un journal qui vise au grand tirage ne doit blesser personne et ne formuler sur rien des opinions dangereusement particulières. Il n'en reste pas moins que le directeur-propriétaire du *Star* montrait, par de tels scrupules et par la rigoureuse observation de tels principes, des sentiments élevés, dignes de le faire estimer et aimer de ses concitoyens.

Star, comme chacun sait, veut dire *Étoile*. Cette étoile était une bonne étoile. M. Harding, quand il se maria, fit encore un bon mariage. Ce mariage n'était même pas dépourvu d'un certain côté romanesque qui fit beaucoup jaser les bonnes gens de Marion. Florence Kling, fille du riche banquier Amos Kling, aurait pu prétendre à n'importe quel parti. Elle choisit Warren Gamaliel Harding et l'épousa en 1891. Elle n'eut,

pas, d'ailleurs, à s'en repentir. Le Président des États-Unis passe pour un mari modèle et sa femme laisse dire qu'elle est la plus heureuse des femmes. Quand on lui annonça le résultat de la Convention de Chicago qui faisait de M. Harding le candidat aux honneurs suprêmes : « Cela ne me surprend pas, s'écria-t-elle, mon mari a toujours été pour moi le plus grand des grands hommes. » Elle ajouta d'après des témoins qui s'empressèrent de faire un sort à ses paroles : « Oh! je sais bien, c'est une manie fort démodée que d'admirer si fort son mari; mais, depuis vingt-cinq ans, je n'ai pas eu d'autre manie. » Et voilà un propos qui fait autant d'honneur à la femme qui le tint qu'à l'homme qui en fut l'objet.

***

La situation de M. Harding à la tête d'un grand journal le désignait tout naturellement aux suffrages de ses concitoyens. De 1899 à 1903, il siégea au Sénat de l'État d'Ohio. Il remplit ensuite pendant deux ans les fonctions de lieutenant-gouverneur de cet État. Il entra, enfin, comme représentant de ce même État d'Ohio au Sénat de Washington. M. Harding n'est pas un orateur brillant, bien qu'il ait une voix claire et forte. Ce n'est point par l'éclat ou le charme de sa parole qu'il s'est imposé à ses compatriotes. Il les a conquis par sa prudence réfléchie, par son humeur conciliante, par l'amabilité de son caractère, par ses talents d'administrateur, par la manière dont il réussit à s'imposer tout en gardant une attitude réservée. Discutant avec M. Wilson sur la Société des nations, M. Harding allégua un jour son esprit lent (*slow mind*) pour réclamer des lumières complémentaires, dont il ne se montra pas, d'ailleurs, satisfait. Chef doué des qualités qui font le chef, il nie par modestie ces qualités qu'on lui prête et s'en va répétant : « Je ne suis qu'un harmoniseur. » Sa modération, son empressement à se mettre à la remorque des autres plutôt qu'à s'emparer de leur place ne l'empêchent pas, à l'occasion, de prendre une décision énergique. Membre éminent de ce parti républicainn dont Roosevelt dirigea si longtemps les destins, il n'hésita pas à se retourner contre le

« colonel » lors du schisme de 1912. Les événements donnèrent tort à Roosevelt. Sa témérité assura la victoire du candidat démocrate. M. Harding, cependant, avait sauvé sa mise. Il continuait d'appartenir au gros de la fraction républicaine qui n'allait pas tarder à le distinguer et à le pousser.

Pourtant, quand la Convention républicaine se réunit à Chicago, pendant l'été de 1920, pour désigner le candidat chargé d'arracher la Présidence à M. Wilson, tous les suffrages n'allèrent pas d'emblée à M. Harding. Un grand nombre d'électeurs lui préférèrent M. Wood jusqu'au dixième tour de scrutin. Chicago haletait alors sous le poids d'une chaleur accablante. Depuis trente-deux ans on n'avait pas enregistré une température si torride. De guerre lasse ou de chaleur lasse, on s'accorda à voter en faveur de Harding pour en finir et pour aller respirer un air plus salubre. Le lendemain, cependant, il pleuvait et les partisans de M. Wood regrettaient leur geste. A quoi tiennent pourtant les destinées des peuples! M. Wood, d'après tout ce qu'on sait de lui, aurait suivi probablement une ligne politique assez différente de celle que devait adopter M. Harding. Par où je n'entends pas dire qu'elle aurait été meilleure.

Dès la lettre officielle par où il acceptait sa candidature et s'apprêtait à la lutte, M. Harding prenait position dans les affaires intérieures et dans les affaires internationales. L'impopularité de M. Wilson, due principalement à son projet de Société des nations, était alors à son comble. M. Harding connaissait son métier de candidat. Il battit ce fer incandescent, quitte à tenir un langage quelque peu contredit par les faits : « Les républicains du Sénat, disait-il dans cette lettre à la nation, n'ont pas voulu troquer l'indépendance et la haute position des États-Unis contre une place obscure (*sic*) parmi les gouvernements alliés du monde. » M. Harding corrigeait, à vrai dire, cette boutade de polémiste par une déclaration de principe : « Que le monde, s'écriait-il, ne s'y trompe pas! Notre intention n'est pas de nous tenir à l'écart. Nous n'entendons pas nous dérober en quoi ce soit aux responsabilités assumées par nous et aux devoirs incombant à la République américaine en ce qui concerne les intérêts de la civilisation. »

La campagne électorale se déroula suivant les rites traditionnels, avec les violences, les boniments et même les pitreries qui servent d'accompagnement nécessaire à cette grave opération civique. M. Harding avait pour seul concurrent sérieux M. Cox, candidat des démocrates. M. Cox était, comme M. Harding, originaire de l'Ohio. Les chefs du parti démocratique ne se faisaient pas d'illusions sur l'impopularité de M. Wilson, mais ils espéraient triompher au scrutin de novembre en le sacrifiant et en proposant à sa place un homme qui ne s'était point compromis encore dans ces débats sur la paix et la Société des nations où le Président sortant de sa charge avait laissé tout son prestige. Les deux partis républicain et démocratique disposaient l'un et l'autre d'un énorme budget électoral. Les démocrates, à vrai dire, jetaient moins allègrement l'argent par les fenêtres que leurs rivaux. Vers la fin de la campagne, ils tentèrent même de tirer argument de cette retenue. Ils accusèrent le parti républicain d'avoir dépensé en propagande électorale 3 500 000 dollars alors qu'ils n'en avaient dépensé eux-mêmes que 820 000. Mais cette révélation ne prit pas au dépourvu les dispensateurs de la manne républicaine : « Pourquoi, demandèrent-ils, les démocrates n'ont-ils dépensé que le quart de ce que nous avons dépensé nous-mêmes? Parce qu'ils ont trouvé plus simple de mobiliser comme agents électoraux les fonctionnaires de toute sorte et parce qu'ils ont alimenté leur campagne avec les deniers du Trésor public. » Ces accusations plutôt précises ne furent pas relevées. On devait oublier tout cela au lendemain du scrutin; mais la campagne, en attendant, se poursuivait avec un manque d'égards croissant. Cox et Harding, achevant leur tournée électorale, se rencontrèrent dans l'Ohio, leur patrie. Ils se suivaient à la piste, cherchant à s'arracher les électeurs un à un. M. Harding a compté qu'il avait prononcé, de juillet à novembre 1920, environ cent soixante-dix discours. Il faut, pour réussir dans ce métier présidentiel, un tempérament de fer.

Une « manœuvre de la dernière heure », qu'il faut rapporter parce qu'elle est caractéristique, se produisit à la veille du scrutin. La candidature de M. Harding gagnait chaque jour du terrain. Les complaisances de M. Gompers et de ses

troupes, les préférences du corps électoral féminin qui semblait, dans sa majorité, favorable au wilsonisme étaient largement compensées par l'enthousiasme grandissant avec lequel les « couches profondes » accueillaient le candidat républicain. Quelques-uns d'entre ses adversaires particulièrement acharnés pensèrent alors le perdre dans l'Ohio en publiant une généalogie fantaisiste des Harding destinée à prouver que le grand-père du candidat à la Présidence avait épousé — ô horreur! — une négresse. Réfutée aussitôt, avec preuves à l'appui, par les agents de M. Harding, la manœuvre échoua, mais elle dura assez pour provoquer des incidents d'une rare brutalité. Le père du candidat, le docteur Harding, avait pris fort au tragique le libelle distribué à profusion dans les rues de Marion. Rencontrant, la veille du scrutin, le juge Spencer, il courut à lui : « Est-il vrai que vous avez trempé dans cette machination perfide destinée à nous déshonorer, moi et mon fils? Si je vous savais coupable, je vous écraserais volontiers la face! » Le juge Spencer, un infirme sans défense, pâlit et nia; mais un passant, plus exalté encore que le père du candidat, sauta à la gorge du juge, le jeta par terre et se mit à le frapper, tandis que des femmes accourues au bruit et apprenant de quoi il s'agissait, hurlaient : « Frappez, frappez encore! » Vraiment, il était temps que la campagne électorale prît fin. Les passions politiques avaient atteint un degré d'acuité inouïe.

***

On sait que les électeurs nord-américains ne nomment pas directement leur Président, mais bien les électeurs du second degré chargés de le nommer. Les élections du premier degré se faisant, toutefois, avec mandat impératif, aucune surprise n'est possible. Dès le 5 novembre 1920, la nomination de M. Harding à une immense majorité était assurée. M. Cox, candidat des démocrates, affecta de déclarer qu'il pressentait depuis longtemps ce résultat. Quant à M. Wilson, toujours perclus et toujours invisible, il s'abstint de proclamer son avis.

Interrogé sur ses projets, petits et grands, M. Harding, conformément à l'usage, gémit sur les responsabilités qu'il

assumait et le labeur prochain qui ne laissait pas de l'effrayer. Deux mois après son élection, avant même d'être entré en charge (il ne s'installa à la Maison Blanche qu'au commencement de mars 1921), il disait à un journaliste : « Jamais de ma vie je n'ai tant travaillé et je sais pourtant ce que c'est que le travail. J'ai dirigé un journal et c'est un dur métier, je vous assure. J'ai besoin d'exercer mon corps pour entretenir mon cerveau. Si je reste enfermé quatre jours de suite, je ne puis plus penser clairement. Maintenant, j'ai beau me lever de grand matin, les journées sont trop courtes pour tout ce que j'ai à faire. »

L'heure la plus douce était, au dire de M. Harding, la première de la journée : « Madame Harding, poursuivait le Président, me rejoint d'ordinaire à l'heure du breakfast. J'aime à voir son gracieux visage me sourire à travers la table. Quelquefois elle me fait des gaufres qui sont les meilleures du monde, et si avec les gaufres, il y a du saucisson, je ne le méprise pas. » Le lecteur européen se demande peut-être s'il était bien nécessaire que le Président Harding peignît avec des touches si familières l'intensité de son bonheur conjugal et la simplicité de son ménage; mais M. Harding ne tenait pas ce langage sans raison ni même sans raison d'État. M. Harding luttait par ces mots contre la vie dispendieuse et le luxe exagéré. Il luttait à sa façon qui n'était pas si mauvaise. « Je ne connais rien aux élégances, disait-il, et rien aux affaires de la mode. Et pas plus que moi, Madame Harding, n'a le goût du luxe. S'il y a au monde une chose qui nous déplaît, c'est l'ostentation. Nous mènerons à la Maison Blanche une vie démocratique. »

Le Président Harding a tenu parole. Il mène une « vie démocratique », s'il faut entendre par là une vie frugale. Quel est, d'ailleurs, aujourd'hui le chef d'État, même couronné, qui ne mène pas une vie démocratique et frugale? L'heure n'est pas propice aux déploiements fastueux et aux pompes coûteuses.

Le Président Harding a trouvé, en arrivant au pouvoir, une situation difficile, cette situation difficile qui est aujourd'hui celle de tous les états et de tous les peuples, même victorieux. Parmi les problèmes d'ordre national auxquels

l'Exécutif a voué cette sollicitude active qu'il tient de son caractère et ce droit d'intervention qu'il tient de la Constitution nord-américaine, citons le problème des grèves, celui du chômage, celui du bolchevisme, celui des tarifs, celui de la marine marchande, enfin la question nègre. Républicain, M. Harding partage les préférences de son parti pour le système protectionniste. Il est pour ces « hauts tarifs » qui jouissent, d'ailleurs, dans le monde entier, de la faveur générale : « Le protectionnisme, a-t-il dit, est le meilleur moyen de développer les ressources des États-Unis. Toute concession faite à cet égard par le gouvernement démocratique doit être repoussée. L'ancien ordre de choses doit être rétabli et renforcé. »

Le parti républicain est un parti conservateur, c'est le parti des grands hommes d'affaires, le parti qui « demande que les intérêts soient rassurés ». M. Harding a commencé de faire et fera de plus en plus une politique en harmonie avec ce programme. Il aimait à répéter pendant sa campagne électorale que son but principal serait « le retour à un état de choses normal ». Ses adversaires ont tourné en ridicule cet article de son programme. Il n'est pas si absurde. Et si M. Harding fait vraiment ce qu'il faut pour le réaliser, il aura de ce seul chef bien mérité de la patrie.

Rien ne permet de mettre sa bonne volonté en doute. Au contraire. L'administration nord-américaine était devenue, de l'aveu même des Américains et depuis cent trente ans qu'on la compliquait à plaisir, un véritable chaos. Une remarque spirituelle faite par M. Hoover en prenant le portefeuille du commerce illustre cet état de choses. Les îles Pribilof dans l'Océan arctique font partie de son administration. M. Hoover constata que les ours blancs de ces régions tombaient par conséquent sous sa coupe, tandis que son collègue, M. Wallace, de l'Agriculture, devait prendre soin des ours bruns des parcs nationaux et que son collègue Fall, de l'Intérieur, devait veiller sur les ours gris de l'Alaska, l'Alaska relevant du Ministère de l'Intérieur. M. Hoover, et M. Harding avec lui, estiment qu'il y a lieu d'attribuer à un ministre unique le « contrôle » de tous les ours nord-américains. Les réformes de cette sorte sont, d'ailleurs, plus difficiles à réaliser qu'on ne pourrait croire. Pour s'être mis cou-

rageusement à l'œuvre, M. Harding a conquis le respect et même la sympathie de bien des gens qui n'avaient pas voté pour lui.

J'ai dit qu'il avait largement exploité à son bénéfice l'impopularité du Président Wilson, mais il avait commencé, pendant la guerre, par le soutenir loyalement, en bon patriote. On trouvait même dans le parti républicain qu'il prêtait à M. Wilson un appui trop peu mesuré. M. Harding citait pour se justifier une phrase de Hamilton : « Qu'il faut en temps de crise mettre tout le pouvoir aux mains d'un seul homme. » M. Harding n'abandonna M. Wilson que lorsque celui-ci abusa de l'autorité dictatoriale dont ses concitoyens l'avaient revêtu. On vit alors le directeur du *Star* se retourner brusquement contre l'homme en qui il avait eu confiance et qui avait trompé cette confiance : « En voilà assez, s'écria-t-il un jour, de cet idéalisme auquel obéit notre gouvernement. Il est impossible d'obtenir des résultats pratiques en suivant un chemin de rêve. » Appelé à succéder à M. Wilson parce qu'il avait promis d'employer des méthodes de gouvernement toutes différentes, M. Harding tient deux conseils de Cabinet par semaine et laisse dire qu'il regrette que la constitution n'admette pas la responsabilité des ministres devant le Congrès. On sait qu'ils sont nommés directement par l'Exécutif et seulement responsables devant lui. M. Harding, en toute chose, évite avec un soin jaloux de « jouer au surhomme » comme fit M. Wilson pour son malheur.

La politique étrangère de M. Harding, n'apparaît pas encore très clairement. Il a fait ratifier la paix conclue avec l'Allemagne, mais il a sagement résisté jusqu'à présent aux invites de certains politiciens qui voudraient voir les États-Unis nouer des relations plus que correctes, amicales avec l'Allemagne. Pour le moment une troupe américaine continue, avec les contingents alliés, à monter la garde le long du Rhin.

Bien qu'il ait fait partie de la commission sénatoriale des Affaires étrangères de Washington, M. Harding déclarait encore récemment qu'il est « médiocrement compétent » en cette matière. Il a voulu étudier les problèmes internationaux avant de s'engager à fond. MM. Hughes et Elihu Root, plus compétents que lui, semblent figurer parmi ses conseillers

ordinaires. Ils ne donneront au Président que de bons avis.

Quand au mois de novembre 1920, le candidat républicain l'emporta sur le démocrate, les journaux britanniques crurent devoir rappeler que les gouvernements républicains des États-Unis avaient toujours fait une politique « agressive ». On devait, disaient-ils, à des gouvernements formés d'hommes de ce parti la guerre de Cuba, la construction du canal de Panama comme instrument d'une politique commerciale hostile aux intérêts anglais, une politique d'infraction à la porte ouverte en Chine, la construction d'une grande flotte. Les journaux anglais constataient, à vrai dire, l'orientation générale de tous les esprits en Amérique vers la paix. D'autre part de grands problèmes de politique extérieure, la question des rapports avec le Japon, l'attitude à observer en face de l'alliance anglo-japonaise, le problème chinois, la question de la Société des nations allaient se poser au Président Harding et à ses ministres. Sauraient-ils résoudre tous ces problèmes dans un sens favorable à la paix universelle?

La bonne volonté du nouveau Président des États-Unis — et c'est la chose essentielle — ne saurait faire aucun doute. La Conférence de Washington a été inaugurée par un discours de M. Harding : « C'est ici, a-t-il dit, au milieu d'une émotion générale, l'appel du monde, las de la guerre, en faveur de la paix. » La suite des opérations a répondu à cet exorde. On a qualifié de « coup de théâtre » le programme naval formulé par le secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, M. Hughes. Il montrait en tout cas le sincère désir des États-Unis de réaliser la limitation des armements maritimes, sauf à s'engager les premiers dans cette voie, montrant ainsi le bon exemple. Sur les autres grandes questions dont s'est occupée la Conférence, le gouvernement de Washington a paru, de même, animé des dispositions les plus conciliantes. Il y a de quoi rassurer pleinement les journaux anglais : la politique étrangère du parti républicain a perdu, pour l'instant du moins, tout caractère « agressif ».

Il va bien sans dire que la conséquence naturelle de cette politique et son corollaire logique seraient l'adhésion des États-Unis à la Société des nations. Avec quel empressement les

états qui en font partie n'accueilleraient-ils pas l'Amérique du Nord. Avec quelle satisfaction ils lui feraient une place qui ne serait pas du tout cette « place obscure » dont parlait naguère M. Harding par tactique de parti, pensons-nous, plutôt que par conviction profonde! Une telle solution n'est malheureusement pas à prévoir pour l'instant. Le concept de Société des nations reste trop étroitement lié au souvenir de M. Wilson et à ces erreurs qui le firent bannir par son peuple. M. Harding le désirât-il qu'il ne pourrait, sans risquer un discrédit immédiat, proposer l'entrée des États-Unis dans la *League*. Il se peut aussi bien qu'il ne le désire pas, mais c'est déjà quelque chose qu'il ait renoncé à tout acte d'hostilité formelle contre l'organisme dont le siège est à Genève. A l'égard de la *League* M. Harding semble adopter désormais la politique qui consiste à « attendre et voir venir ». Les États-Unis demeurent en principe à l'écart des affaires européennes. Ils ont leurs soucis économiques, et leurs chômeurs. Ils sont préoccupés des élections qui auront lieu à l'automne et qui touchent en même temps que la Chambre des représentants plus d'un tiers du Sénat. Mais telle est la solidarité des intérêts dans le monde que, s'ils ne se mêlent pas des affaires d'Europe, ils ne peuvent les ignorer. Ils ont été officiellement absents de Gênes et de la Haye; cependant un Américain assiste en observateur à la Commission des réparations, un Américain figurait dans le Comité des banquiers, et c'est de l'Amérique que dépend le problème des dettes interalliées. L'Europe, observant la discrétion qui convient, ne sollicite point les États-Unis de sortir de leur programme. Mais comment, dans le monde nouveau créé par la guerre et par la victoire de tous les Alliés, les États-Unis ne seraient-ils pas appelés à jouer leur rôle?

IGNOTUS

LES BLAZE DE BURY

ET L'AUTRICHE

La famille Blaze est originaire d'Avignon. Le musicien Castil-Blaze, élève de Méhul, ami de Rossini et de Mistral, fut le premier critique musical des *Débats*; son fils Henri Blaze, beau-frère du fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, collaborait à vingt et un ans à ce recueil; quarante ans plus tard, il y publiait une étude sur Cléopâtre, et une critique de *l'Africaine*. Il s'occupa de la chronique musicale concurremment avec Scudo dès 1834, et garda cette chronique à la *Revue* jusqu'en 1873.

En 1839 le jeune Henri Blaze partit pour Weimar. Fort bien accueilli à la petite cour du duc, il parcourut les lieux hantés par le dieu Gœthe, visita sa maison, toucha ses papiers et, converti à la foi nouvelle, devint, depuis cette heure, un des fervents du culte. C'est alors qu'il donna une excellente traduction de *Faust*. La publication d'une correspondance inédite de Gœthe, qu'Henri Blaze dépouilla dans la patrie du maître, les séjours auprès du vieux chancelier de Müller, l'entraînèrent encore vers une série d'études sur la littérature d'outre-Rhin, études fort nouvelles à cette époque; car, disons-le à son honneur, Henri Blaze fut un des premiers à parler de Novalis en France et à étudier les Frédérique Brion,

les Bettina et les La Günderode. Sa traduction de *Faust* lui valut du duc de Saxe-Weimar le titre de baron; il joignit à cette date le nom de Bury — qui appartenait à sa mère — au sien.

Henri Blaze de Bury épousa en 1844 miss Rose Stuart, jeune, belle et entreprenante. Cette charmante créature éprouva fort jeune une vive passion pour la politique et ses détours. Observer le jeu des empires lui paraissait la chose la plus divertissante du monde. Elle se mêla quelquefois de diplomatie — d'ailleurs avec succès — et servit de plénipotentiaire à certains hommes politiques de son temps. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elle connût bien des secrets... qu'elle garda.

Les ancêtres d'Henri Blaze de Bury furent camerlingues des papes d'Avignon et leurs soldats. Blaze affirmait que l'un des siens, Fernand Blaze, gagna la bataille de Macerata et contribua ainsi au retour de Grégoire XI à Rome [1]. Blaze, à son insu peut-être, resta *papalin*, la politique cavourienne lui déplut; d'ailleurs, une alliance autrichienne lui eût, au milieu du siècle dernier, semblé préférable à toute autre. Il partageait ici l'opinion de Talleyrand écrivant à l'empereur Napoléon que « son véritable intérêt n'était point d'affaiblir l'Autriche, qu'en lui ôtant d'un côté il fallait lui rendre de l'autre, afin d'en faire une alliée... » [2].

Les amis de madame Blaze de Bury confirmaient ces idées : Edmond Zichy, dans sa correspondance prévoyait les conflits balkaniques, et le comte Aldenberg « la chute des Empires centraux ». Il fallait « aider l'Autriche, séparer son sort de celui de sa voisine ». Tel était le refrain des amis de la baronne Rose [3].

Un homme politique, Wydenbrugh, écrivait après Sadowa, aux Blaze de Bury : « L'Allemagne sera le plus puissant État du continent, non pas tant par les chiffres que par l'organisation militaire... Il en sera fait de la prépondérance de la France. Il y aura un État énormément militaire, de la disci-

1. Henri Blaze cite une lettre de Mistral à l'appui de cette affirmation au cours de ses *Souvenirs*.
2. Talleyrand, *Mémoires*.
3. Madame Blaze de Bury, née Stuart, était d'origine écossaise.

pline partout, mais adieu la liberté politique, adieu au génie vraiment allemand dans les lettres, les arts, la vie intime et la libre pensée [1]. »

Madame Blaze de Bury interrogeait ce Wydenbrugh sur Bismarck, et l'Autrichien répondait par ces mots saisissants :

Vous me demandez si Bismarck est un fou heureux, un joueur en veine, ou un homme d'État. Il est pour le moment un joueur en veine. Si les as continuent à lui venir jusqu'à la fin, l'histoire le nommera un homme d'État; si comme je le crois, les revers lui viennent, elle verra en lui un homme hasardeux et habile, il ne sera pas alors un fou heureux, mais un criminel heureux jusqu'à l'heure de son châtiment... Croyez-moi, ce qui maintenant est fondé par Bis... ne durera pas en face des complications internationales et du mouvement national. Ce n'est qu'un état transitoire; ce qui est fait par la ruse, la fraude, la violence, sera défait par une autre violence, ou bien il sera poussé à bout parce que, de la grande Prusse, se fera l'Allemagne unitaire [2].

Parmi les correspondants de madame Blaze de Bury en 1858-1860, on rencontre un certain diplomate autrichien, qui partage avec son jeune confrère la haine que celui-ci a vouée à l'impérialisme — et à « l'usurpateur » français. Ce personnage, comte d'Enzenberg, fournit à la baronne Rose, au cours de ses lettres, des renseignements politiques de premier ordre, dont celle-ci, rédactrice assidue du *Daily Mail*, tire un excellent parti, alors qu'à Londres, elle cumule les fonctions multiples d'écrivain, de diplomate, et... de banquier [3].

Ces notes sur François-Joseph, sa cour, la Prusse, le comte d'Enzenberg les donne avec abondance, et pour que la baronne les répande et plaide dans les feuilles anglaises la cause de son « malheureux pays ». L'Angleterre ne lui viendrait-elle pas en aide? La baronne utilisait les nouvelles au profit de ses journaux, elle les communiquait aussi à Forcade, chargé de la chronique politique à la *Revue des Deux Mondes* depuis 1856 [4]. Grâce à ses capacités, ses relations et ses corres-

1. Correspondance de madame Blaze de Bury, inédite.
2. Inédite, 1866.
3. Madame Blaze de Bury, avec un groupe de financiers et d'hommes politiques, avait fondé une banque à Vienne.
4. Madame Blaze de Bury était la belle-sœur de François Buloz, fondateur de la *Revue des Deux Mondes*.

pondants multiples, *Arthur Dudley*[1] fut un excellent journaliste politique. Il acquit rapidement une grande influence, son impétuosité seule le desservit : il oublie de cacheter ses lettres, il laisse trop longtemps ses correspondants sans réponse, mais, lorsqu'il s'agit de s'interposer pour une démarche délicate, il s'en tire mieux qu'aucun des hommes de carrière qui l'entourent. Je ne puis songer à reproduire ici toute sa correspondance de 1865 à 1870, elle est trop touffue et nécessiterait trop de commentaires et de détails concernant la politique des cours européennes à cette époque. J'en donnerai cependant quelques extraits, et la plupart tirés des lettres de cet Enzenberg. Ces dernières, adressées à la baronne Rose, sont souvent écrites en anglais, avec paragraphes allemands, agrémentés de textes latins, du moins il en est ainsi pour la correspondance politique, car au début, les lettres d'Enzenberg ne sont qu'amicales, elles ne prennent le caractère que j'ai indiqué qu'au moment où la situation de l'Autriche devient embarrassée [2].

Pourquoi, madame la baronne, n'êtes-vous pas ici pour m'aider à admirer et ce beau Tyrol, et ses habitants si simples et pieux encore, malgré vapeur, etc., et surtout ce magnifique château? Il fut bâti en 1500 par les frères Simon et Sigismond *de Dentzel*, enrichis par les mines d'argent de Schwartz, s'élève jusqu'à 500 pieds au-dessus de la vallée de l'Inn et commande une vue superbe; *parfaitement conservé* (jusque dans une partie de l'ameublement), échappé *alle crudelè vicende di guerra*, et est le type grandiose de la *Renaissance allemande*, s'il est permis de le dire de cette architecture massive de *notre* moyen âge, au moment où le goût pour l'élégance italienne commence à se faire valoir. Ainsi à côté de tourelles, de pièces immenses, vous avez déjà des portiques en marbre, — les cheminées et leurs riches manteaux sont encore inconnus, — l'immense poêle en terre cuite présent, mais la mythologie grecque fournit déjà les idées des bas-reliefs encore grossiers; la chapelle du château est toute gothique d'ensemble, mais les piliers de support marient leurs chapiteaux doriques... aux nervures ogivales de la voûte, ce ont

1. Pseudonyme de madame Blaze de Bury.

2. Madame Fernande Blaze de Bury, fille de la baronne Rose, connut cet Enzenberg; elle affirme qu'il était odieux et, pour un diplomate, très maladroit; de plus, laid, le visage couvert de marques de petite vérole, « comme une écumoire ». Enzenberg aimait beaucoup la petite fille, il lui trouvait, à l'encontre de sa sœur aînée, les *yeux polis* (singulier compliment?).

déjà des colonnes, cessant d'être des faisceaux de colonnettes. *Ce magnifique* château, adossé contre une paroi de rocher de 500 pieds de hauteur perpendiculaire, appelé très pertinemment *die Haus Wand*, à moitié caché par les mélèzes et les chênes antiques, passa à mon frère aîné François, avec tout le reste de la belle fortune des comtes de Tannenberg-Tratzberg par son mariage avec la dernière héritière, dernière du nom, Ottilie, comtesse de Tannenberg, et le voilà maintenant propriétaire de belles terres avec trois châteaux, de mines de cuivre, de beaux vignobles dans le Tyrol italien, etc., jusqu'à un revenu de 200 000 francs... Je suis donc très bien ici, après une brouille de dix ans amenée par la politique. Mais tel est le prestige qu'exerce Paris comme foyer d'instruction et d'esprit et comme mère féconde d'idées, que je ne voudrais guère, à moins d'avoir moi-même de la propriété, rester ici pour toujours. Quoique les mœurs patriarcales, la vie simple, les habitudes de labeur et d'industrie des habitants moins aisés, ont jusqu'ici laissé encore moins d'accès à cette fureur d'égalité dont je m'accommoderais, moi, n'était cette *envie* hideuse qui convoite moins la position sociale de celui qui est un peu plus riche, que ses *moyens* pour contenir sa position. C'est là ce qui se projette en ombre oblique sur le tableau de la France moderne. Avez-vous reçu les lignes que je vous ai adressées pour vous faire mon compliment de l'article *intéressant*... dont vous avez enrichi la *Revue des Deux Mondes*[1], qui n'est pas pauvre pourtant? Je puis (*nachträglich*) vous dire que Circourt en a été très contenté, il m'en a parlé à plusieurs reprises, et vous le connaissez assez pour savoir que cela ne lui arrive pas très souvent[2]...

Ce comte Enzenberg, avec lequel madame Blaze de Bury n'entra en relation politique que vers 1859, je pense qu'elle le connut en Angleterre. Leur commune affection pour Mistress Parnell, mère du grand patriote, les réunit. Enzenberg aima la fille aînée de Mistress Parnell, Emily, il est souvent question d'elle dans les lettres du comte : « Si Emily avait été ma femme, écrit-il, nous aurions passé l'hiver dans une ville d'Allemagne ou de France... Si vous écrivez à Mistress Parnell, je vous prierais de me rappeler à sa mémoire. Je dis avec la devise de Montalembert : *Espoir ne peur*. Mais je voudrais

1. Arthur Dudley, *Du sérieux et du romantique dans la vie anglaise et américaine*, 15 septembre 1858.

2. « Le petit cachet de cette lettre n'est pas beau, mais il vient de lord Byron et m'a été donné récemment par son ancien ami Captain Medwin que je viens de voir à Heidelberg, il a soixante-dix-neuf ans et se porte à merveille » (note d'Enzenberg).

au moins savoir, *if possible*, le fin mot du dénouement, j'en augurerais si tout est perdu fors l'honneur. Mais la tâche de sonder est délicate et difficile, et il faudrait que la *deep-sea line* me rapportât des spécimens du fond de cette mer noire. »

L'année suivante, le même correspondant écrit :

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt l'article sur Berlin de M. de Bury[1]. J'avoue que j'ai été un peu mortifié en le voyant démolir, ou tout comme, l'idéal que je m'étais fait de madame Varnhagen, la célèbre *Rahel*. Heureusement qu'elle n'a pas baissé jusqu'au niveau de la Rachel! J'en aurais été inconsolable, n'ayant que trop connu cette dernière... Mistress Parnell m'a écrit une lettre, longue et détaillée, d'Avondale (Rathdrum), 26 octobre 1858. Cette lettre détruit à peu près mon dernier espoir, je ne puis pas m'y tromper, il paraît que ma pauvre Émily souffre, peut-être autant que moi, sinon plus, car le sentiment *vrai* d'une femme dévouée (et surtout d'une Anglaise) est comme le *fucus* des îles Falkland, à peine voit-on une (*sic*) indice de cette algue dont la racine est à 600 pieds et plus au-dessous de la surface. Mais elle paraît se considérer comme un holocauste. Oh! que cette lettre m'a fait souffrir! Et pourtant quelle touche suave, noble, exquise, et de langage, de style français, et de *sentiment délicat*, dans cette communication de Mistress Parnell... Elle m'invite à lui répondre, à lui écrire si je crois qu'elle puisse m'aider encore... Je lis dans ce moment-ci avec une satisfaction tout à fait hors ligne le livre : *Parerga et Paralipomena*, d'Arthur Schopenhauer, penseur profond s'il en fut (Berlin, 1851, chez Haym. Prix : 10 francs broché). Je me permets de vous le recommander, madame la baronne; je crois qu'il convient de tout point à la tournée sérieuse de votre pensée, et l'on y trouve (ce que j'estime) une ample moisson de pensées originales, soit de fond soit de diction[2]. Seulement Schopenhauer tourne un peu trop au misanthrope, triste apanage de la pensée plus profonde : *What is it but the telescope of truth* (Byron *Dream*).

Enzenberg écrit d'Innsbruck et ajoute cette ligne à une longue lettre :

Ici on est préparé, et l'enthousiasme contre l'Italie est (*difficile intellectu*) aussi fort que jamais[3].

1. Blaze de Bury, *la Société de Berlin d'après les souvenirs de M. de Sternberg*, 15 décembre 1858, *Revue des Deux Mondes*.

2. Le comte Enzenberg veut dire évidemment de forme, j'ai rapporté fidèlement ses termes qui paraissent souvent étranges.

3. Inédite. Innsbruck, 9 janvier 1859.

LA GUERRE D'ITALIE

Cette allusion à la guerre et à l'enthousiasme qui règne en Autriche *contre* l'Italie, formule qu'il faut bien traduire par « haine pour l'Italie », n'est pas la seule. Et, « de fait, depuis deux ans, la rupture était consommée entre le royaume sarde et l'Autriche »[1]; au congrès de Paris, Cavour recherchait des alliances, il eût désiré celle de l'Angleterre avec celle de la France, mais l'Angleterre se tournait vers l'Autriche, et le vieux Metternich disait : « La diplomatie s'en va, il n'y a plus maintenant en Europe qu'un seul diplomate, et malheureusement il est contre nous : c'est M. de Cavour[2]. »

Le 1er janvier 1859, aux Tuileries, Napoléon III adressait à l'ambassadeur d'Autriche, M. de Hübner, des paroles menaçantes. A Turin, quelques jours après, la princesse Clotilde de Savoie épousait le prince Jérôme. D'autre part, l'Autriche venait maladroitement de révoquer l'année précédente la mission de l'archiduc Maximilien, vice-roi de Lombardie[3], dont elle redoutait le libéralisme, et revenait à la politique de Radetzky, oppressive et haïssable. L'effervescence italienne, habilement contenue et *dirigée* par Cavour, grandissait; mais le ministre, habile politique, ne voulait pas voir son pays s'épuiser en mouvements insurrectionnels inutiles, il voulait vaincre par les « moyens constitutionnels et légaux ». L'Italie attendait donc, durant les premiers jours de 1859, le signal que devait donner la France. L'Autriche inquiète mobilisait. Le moral de son peuple, le comte Enzenberg nous le révélera tout à l'heure; quant à celui de l'Italie, Albert Blanc en donne une idée saisissante au cours de quelques lettres adressées à madame Blaze de Bury. Le 27 mars 1859, il écrit :

1. A. Malet, *Dix-neuvième siècle*, p. 295.
2. Ch. de Mazade, *le Comte de Cavour*.
3. « L'archiduc Maximilien qui avait l'intention du bien et de la conciliation, vint se heurter contre la tradition d'une bureaucratie routinière et violente qui ne dissimulait nullement son mauvais vouloir à l'égard du nouveau gouverneur... » — « Maximilien était annulé par la bureaucratie et les généraux ». (La guerre et les intérêts européens, Ch. de Mazade, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1859.)

Plus de chants, plus de cris, plus de *moti in piazza*. On se prépare en silence, avec une résolution qui a quelque chose de formidable, quelle que soit la petitesse du pays. L'émigration afflue. Il y a dans le régiment de cavalerie de Piémont-Royal cinq simples soldats dont on connaît les noms, et dont chacun pourrait acheter tout le régiment et l'entretenir plusieurs années, et ainsi des autres troupes; quant à la canaille qui nous est arrivée aussi, et que l'Autriche a mis moins d'efforts à retenir, on l'enrôle immédiatement dans les corps de volontaires, et on la soumet à une discipline de fer. Les étudiants qui étaient venus s'étaient d'abord effrayés de la mine âpre et froide de la population, et disaient que nous ressemblions beaucoup aux Croates. Quand ils ont vu l'énergie et l'activité que cache cette salutaire froideur d'attitude, ils se sont écriés que rien ne nous résisterait. Vous pouvez sourire, madame, mais vous verrez ce qui va se passer en Lombardie. L'armée est animée d'un tel esprit, qu'elle se fera écraser s'il le faut, mais elle ne bronchera pas. Les premiers combats seront furieux. Dieu veuille que les autres puissent avoir lieu, et l'Italie sera délivrée. Que faites-vous de votre Empereur? Ici on le considère comme un condamné à mort, qui se serait engagé pour avoir la vie sauve à abattre *la clef* qui retient encore le navire neuf prêt à être lancé. L'opération est dangereuse, mais il la tentera, car, encore une fois, il est condamné à mort. Ce spectacle est très grand, madame, et magnifique à contempler. Nous sommes reportés à la Révolution européenne dont le premier Empire était un instrument; les restaurations sont annulées, et tout recommence. C'est pour cela que M. de Maistre, que je transcris avec une curiosité fiévreuse, est si plein d'actualité. Nous sommes redevenus ses contemporains. La révolution qui s'est faite à la fin du siècle dernier pour les individus, va se faire pour les nations qui sont des individualités, elles aussi; le droit international va être transformé, comme le droit privé l'a été. Seulement, Dieu permet que le représentant du vieux monde ne soit pas un Louis XVI innocent, respectable, et en tout cas, *un homme*. L'ennemi commun de cette résurrection des nations, qui pourra être interrompue encore, n'est pas une *nation*, et il n'existe justement que par une négation de ce droit qui va être constitué, car l'Autriche n'existe qu'aux dépens des Italiens, des Roumains, des Magyars et des Slaves. Voilà, madame, ce à quoi songent les esprits nuageux. Quant aux positifs, ils attendent le résultat du voyage de M. de Cavour, que j'ai vu avant son départ pour Paris [1] *(inédite)*...

1. Albert Blanc fut remarqué tout jeune par François Buloz qui l'adressa à Cavour. Voici ce que répondit alors Nigra au directeur de la *Revue* : « J'ai parlé à M. de Cavour de votre jeune écrivain M. Albert Blanc. M. de Cavour est très bien disposé pour lui. Il verrait avec plaisir qu'il aille à Paris travailler et étudier sous votre direction. Il vous autorise à le lui dire. Mais il ne veut pas l'engager à faire quoi que ce soit contre sa volonté et contre celle de sa

Je rapporterai à Paris, dans un peu plus d'un mois, un bon volume de lettres entières de M. de Maistre (1811 et 1812).

Cette publication, en 1859, des lettres de Joseph de Maistre, c'était une idée de Cavour, qui trouvait actuellement en l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* un allié, et, comme le dit Charles de Mazade, « le complice le plus inattendu »[1]. Il faisait donc publier ses lettres diplomatiques. Maistre écrivait en effet quarante-huit ans auparavant : « Le diamètre du Piémont n'est pas proportionné à la grandeur et à la noblesse de la maison de Savoie. — Tant qu'il me restera de la respiration, je répéterai que l'Autriche est l'ennemie naturelle et éternelle de Sa Majesté[2]. — Prenez garde à l'esprit italien, etc. ».

L'esprit autrichien, le voici, exprimé par un de ses diplomates les plus clairvoyants, Enzenberg :

Ici nous sommes dans de très mauvais draps : le gouvernement est détesté et *pour cause*, incapacité absolue de l'empereur, cécité et corruption de ses ministres; la centralisation est *impossible*. On est écrasé d'impôts, d'employés, de vexations aussi stupides que coûteuses et stériles. Les populations (et en première ligne celle du Tyrol) sont devenues difficiles; on est *las* de cette race qui autant et plus que les Bourbons n'a ni oublié, ni appris. Déjà le cours de l'argent comptant est soudainement remonté à 6 pour 100, il montera bien davantage et, ce qui est le pis, nous sommes à la veille de la banqueroute générale, car nous n'avons plus de quoi couvrir nos banque-notes. Toutes les ressources sont épuisées, tout est vendu et mis en gage. Dès lors la révolution sociale est inévitable, et nous aurons en Autriche un gâchis comme l'histoire n'en a pas vu de plus compliqué... Soyez sûr que nous aurons ici un *sens dessus-dessous même sans le fait des Tuileries*[3].

Le 7 avril suivant :

La situation n'est pas devenue meilleure pour nous, au contraire, en perdant du temps nous perdons de toute façon. Je n'espère rien de bon de ce congrès[4], *rien du tout*. Le mouvement électoral ne me

famille, c'est à lui, Albert Blanc, de penser à sa position, à son avenir, à l'engagement qu'il a pris avec le public pour sa publication, etc. » (31 octobre 1854). A. Blanc était Piémontais.

1. Ch. de Mazade, *le Comte de Cavour*, p. 193.

2. Sa majesté : le roi de Piémont, alors Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, qui abdiqua en 1802.

3. Inédite.

4. Le Congrès de Paris.

plaît pas non plus chez vous. C'est votre bâtard Jonathan qui veut forcer son entrée, et alors je dirais que j'ai vécu trop longtemps[1].

Cette lettre est du 7 avril. En France, les événements se précipitaient. Le 26 avril, Baroche déposait devant le Corps législatif deux projets en vue d'une mobilisation prochaine, la Chambre les discutait avec quelque âpreté. Baroche défendait ses projets, puis il affirmait : « La France n'a ni cherché ni voulu la guerre. Elle l'a faite parce qu'elle a été attaquée par l'agression de l'Autriche contre le Piémont. Elle ne pouvait pas laisser écraser l'alliée qui tient la clef des Alpes, notre frontière nécessaire. » Mais Jules Favre contestait les paroles du ministre; il était partagé entre son hostilité « pour une guerre quelconque, » et sa haine du « despotisme autrichien », — cependant il termine son discours par cette période : « Je dis qu'entre vous et nous, sur la politique intérieure, il n'y a aucun pacte possible. *Mais si vous voulez détruire le despotisme autrichien, mon cœur, mon sang, tout mon être est à vous,* etc[2]. » Période qui rappelle celles qui enflammaient la France pendant la fameuse campagne des banquets.

Le 3 mai, Napoléon III lança des Tuileries son manifeste au peuple : « Nous allons enfin sur cette terre classique, illustrée par tant de victoires, retrouver la trace de nos pères. Dieu fasse que nous soyons dignes d'eux[3] ».

L'empereur quitta Paris le 10 mai. Il prenait le commandement supérieur de l'armée avec Randon comme chef d'état-major. Mais celui-ci remplaça bientôt le maréchal Vaillant au ministère de la Guerre, et, voyant l'état de nos armées lors de son installation, put écrire : « L'armée manque de tout, excepté de courage. » Malgré les paroles du ministre, l'armée débuta par la victoire de Montebello, et la charge retentissante du 3e zouaves à Palestro, le 30 mai, le passage du Tessin, le 2 et le 3 juin, permirent à Mac-Mahon de remporter encore la victoire de Magenta[4].

1. 7 avril 1859. Inédite.
2. Émile Ollivier, *l'Empire libéral. Napoléon III et Cavour*, p. 165.
3. *Ibid.*
4. Les Autrichiens à Magenta eurent 1 365 morts et 4 348 blessés; les Français, 657 morts, 3 223 blessés. « Les Piémontais n'eurent ni morts ni blessés. » Simplement, ils ne combattirent point. Voir l'explication du roi à l'empereur sur cette abstention et la réponse de Napoléon III dans *l'Empire libéral*, déjà cité, p. 167.

François Buloz, bon directeur de revue, s'était assuré en Italie des correspondants militaires. Le 7 juin, l'un de ceux-ci, Marchese, promettait un compte rendu détaillé de la bataille de Palestro. C'est un de ses amis, « homme fort entendu de tout ce qui regarde la stratégie et les autres manifestations de l'art militaire », qui l'entreprendra. « Palestro a ouvert la marche triomphale que les alliés poursuivent avec tant de gloire. » Il parle aussi, ce Marchese, de Garibaldi, mais, il faut l'avouer, sans enthousiasme :

Je désire autant qu'un autre que Garibaldi se distingue, mais pour être juste, il faut dire que, jusqu'à ce jour, il n'a fait que se promener dans un terrain où les ennemis n'étaient pas évidemment en nombre pour lui tenir tête. Il serait, je pense, très étonné lui-même de se voir comparer aux Mac-Mahon, aux Canrobert ou même aux La Marmora et aux Cialdini, avant d'avoir eu l'occasion de montrer sa valeur... Le numéro du 5 de ce mois du *Cittadino* d'Asti, journal inspiré par le ministère, me tombe entre les mains. Voici ce que je lis dans son premier article : « Nous signalons la dernière livraison de la *Revue des Deux Mondes* comme un des symptômes qui prouvent qu'en France, même ceux qui ont été les plus rétifs se font champions chaleureux de la cause italienne. Ce périodique très estimé a soutenu le parti de la paix à tout prix. Orléaniste par le cœur, doctrinaire par les opinions, cherchant avant tout les abonnés, elle n'a jamais été ouvertement amie de l'Italie, ni hostile à l'Autriche. Maintenant, elle nous arrive avec une série d'articles, dans lesquels on exprime la plus vive sympathie pour notre indépendance. Dans cette *Revue*[1], il y a la description la plus complète que nous ayons lue jusqu'ici de la bataille de Montebello... »

Tout le monde sait ici que le *Cittadino* est rédigé par le secrétaire particulier d'un ministre[2].

Dans une lettre datée du 22 juin, Marchese revient sur ce sujet : Garibaldi, et il met assez curieusement en lumière les convictions des républicains quant à l'art de la guerre, leur mépris pour les troupes régulières : « Le peuple ne connaît pas les engagements qui se sont passés entre les guerillos et le roi Victor-Emmanuel; à ses yeux, Garibaldi est l'homme de la défense de Rome, il est le vengeur des droits du peuple, c'est le général qui a combattu contre le duc de Gênes envoyé à sa poursuite à Arona. Certes, ce n'est pas les républicains

1. Voir la *Chronique de la quinzaine* d'Eugène Forcade, 1er juin 1859.
2. Ce secrétaire particulier ne serait-il pas Albert Blanc?

qui entreprendront de déciller les yeux du peuple. Le triomphe de cet homme est un grand profit pour leur cause, en ce sens qu'il diminue la gloire du roi et le mérite des troupes régulières. C'est là le point sur lequel Mazzini insiste toujours : la cause de l'Italie n'a pas besoin de troupes régulières, l'insurrection des peuples et des chefs hardis suffisent, et au delà, pour lui assurer la victoire. Ils ont donc fait de Garibaldi une espèce de mythe, de demi-dieu de la fable, les masses ont donné dans le panneau tête baissée, les batailles de ce général ont été écrites partout dans des termes emphatiques, ses triomphes exagérés avec une enflure de style étonnante... » Et le correspondant de François Buloz cite, à l'appui de son jugement, celui d'un écrivain militaire, le colonel Pinelli, qui, parlant des guerres de Garibaldi en 1848-49, conclut : « Ainsi finit une guerre que Garibaldi conduisit avec une rare valeur, mais avec une impéritie (*imperizia*) non moins rare. » Marchese affirme que « jusqu'ici, Garibaldi n'a encore rien fait qui lui vaille les honneurs des autels et tout l'encens qu'on prodigue sous son pauvre nez! »

Quelle fut l'opinion intime de François Buloz sur cette guerre d'Italie qui inquiéta tant les partis? — Je la trouve dans une lettre du 16 juin 1859, adressée à Edgar Quinet :

La guerre que vous désiriez tant va bon train. Dieu veuille qu'elle donne l'indépendance et la liberté à l'Italie en nous rapportant quelque chose de celle-ci! Il faut reconnaître que, jusqu'ici, les Piémontais et les Italiens se conduisent parfaitement bien, et je désire ardemment qu'ils fassent le plus de besogne possible, afin que personne ne puisse leur contester le droit d'être libres et de se constituer comme ils l'entendront. Voyez-vous les choses comme moi? Et dites-moi un peu votre sentiment : vous êtes mieux placé que moi pour bien savoir ces affaires-là [1].

Je n'ai pas en ma possession la réponse d'Edgar Quinet. Mais d'après la réplique de François Buloz, il est aisé de voir que Quinet fut un ardent partisan de la guerre pour l'unité et la liberté italiennes. D'autant mieux que cette opinion lui permit de critiquer l'arrêt de la France après Solférino, faute(?) qu'il rejetait bien entendu sur le gouvernement défectueux de Napoléon III.

1. Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions françaises, Fn N° 20782, F. 144. Inédite.

Le jour de la bataille de Melegnano, Napoléon III et Victor-Emmanuel entraient à Milan, au milieu d'une ovation frénétique[1].

Du 8 au 24 juin, les armées ne combattirent point. L'empereur des Français avait reçu de mauvaises nouvelles : l'Allemagne mobilisait pour marcher éventuellement au secours de son alliée, l'Autriche. L'Angleterre surveillait de près les opérations, le ministère de lord Derby nous était hostile, et la reine considérait que les opérations, si elles s'étendaient au delà du Tessin, transformeraient la guerre en guerre de conquête.

Les armées reprirent contact le 24. Ce jour-là fut livrée, en avant du Mincio et au sud du lac de Garde, la bataille de Solférino. L'empereur François-Joseph commandait lui-même ses troupes, et ce fut tant pis pour ses troupes. Je possède sur cette journée de Solférino la relation d'un soldat français fort obscur; c'est une pauvre lettre que celle-ci, écrite à la diable, après une victoire durement achetée; elle ressemble à s'y méprendre aux lettres de nos filleuls ruraux, pendant la Grande Guerre, et donne d'ailleurs, sauf les exagérations du combattant que son récit entraîne, une idée assez complète de l'action.

Voici cette missive, signée du soldat Laurant (je respecte l'orthographe).

Camp de Valdo, le 30 juin 1859.

Cher parant

Je vous écri cette lettre pour m'informer de votre santé, tant à la mienne, je me porte toujours bien, mais je ne pensé pas si bien me porté, car le jour de la Saint-Jan nous avon livret une bataille qui a commencé à 3 heures du matin et elle a fini à 10 heures du soir[2], et nous avons été depuis le 23 au soir jusqu'au 24 au soir sans rien manger jusque la bataille soit fini. Nous avons perdu 15 000 français mort ou blessé, mais les Autrichin en on perdu le double de nous, 30 000 homme, 6 000 prisonnier, 30 pièce de canon et deux drapeaux[3]

1. Émile Ollivier, *l'Empire libéral. Napoléon et Cavour*, p. 205, déjà cité.

2. Le soldat Laurant exagère. A 5 heures, la déroute des Autrichiens était complète, à 5 heures et demie (après l'orage qui éclata avec violence) les Piémontais reprirent l'offensive, ce fut la dernière; Benedek leur tint tête.

3. Le soldat Laurant exagère encore : « Les alliés, dit Émile Ollivier, avaient 2 313 tués, 12 102 blessés et 2 776 disparus. Les Autrichiens, 2 886 tués, 10 634 blessés, 9 990 disparus. » (*L'Empire libéral*, déjà cité, p. 205.)

et les 3 monarque commandé leur armée, l'empereur des français et le roi de Piémon et l'empereur d'Autriche, disait que les français ne prendrai jamais ces positions car c'était bien fortifié, et il disait que ceté le tombeau des français, et il disai aussi qu'avant 4 jour il voulai être à Milan, et qu'il aurai donné la ville en pillage à ses soldat, parce que les habitant leur avai fermé les porte quand il avais été pour rentré dans la ville... Mais il ces trompé beaucoup dans son calcul, car il ne marche pas du bon côté, car pour le peu que sa marche comme ça, nous serons pas longtemps à entré dans sa puissance, car il n'avait pas tort de dire que avan 4 jours qu'il serait à Milan, car il avait tout les position possible... car il avait là toute la force de son armé, car il étion 250 000 homme et nous, nous étion qu'un corps d'armée, qui est tout au plus 25 000 hommes et il battait toujours en retraite, et il se retirai dans les villages... nous étion forcé de foncer dessus à la bayonnette pour les faire sortir des maisons, l'on et obligé de faire sauter les portes des maisons... il et au moin six hautrichin contre un Français...

Cher parant vous ferez des compliment à tous mes camarades, insi que tous la famille, je fini ma lettre en vous embrasant de tous cœur, je suis pour la vie votre cher fils. Laurant André, soldat au 73e de ligne. 1er bataillon 4e corps 2e division de l'armée d'Italie.

. . . . . .

Cher parant ces avec de l'encre hautrichin que j'ai fait ma lettre ces un hancrier que j'ai pris au hautrichin[1].

Cependant notre comte Enzenberg, de Vienne, est fort affecté du cours que prennent les événements, et il écrit au correspondant de la presse anglaise, madame Blaze de Bury, le 29 juin :

La situation s'est ici fatalement compliquée depuis le désastre du Mincio. On dit que l'empereur[2] est *malade* (et qu'il est arrivé incognito). Il est question d'envoyer immédiatement l'archiduc Albert à Berlin, chargé de poser au prince régent l'alternative, ou de tirer l'épée sans retard, ou bien de voir l'Autriche conclure la paix immédiatement. Le sentiment contre la Prusse est arrivé à son comble ici et en Allemagne, et ce qu'il y a de pis, c'est que je crains de la moutarde après dîner... Malheureuse Allemagne! avoir pu si facilement conjurer l'orage, refaire encore, après Magenta, la position, et en être empêchée par la stupidité et l'indécision...

J'ai trouvé à Linz la nouvelle du Mincio, j'en ai failli perdre connaissance. Un de mes frères a été dans la bataille, je ne sais encore s'il a survécu. Nos pertes sont très grandes[3], si grandes que pour

1. Inédite.
2. François-Joseph.
3. Voir ci-dessus le total des pertes autrichiennes.

la première fois on en a fait le secret. On dit qu'une fuite simulée de Niel a trompé le général autrichien Wimpfen... Je suis profondément attristé, car je ne vois pas positivement comment l'Autriche pourra se dispenser de conclure une paix très dure!

Schlick a fait son devoir, son aile a tenu bon, les plus grandes fautes ont été commises dans le centre, commandé par François-Joseph. Quand enfin comprendra-t-on qu'un empereur n'est pas à sa place à l'armée? L'armée n'est pas démoralisée, grâces à Dieu, pas le moins du monde, mais la crême de l'élan, le précieux parfum du « Selbstzuversicht » ont beaucoup, beaucoup perdu!... enfin, je trouve une triste consolation à me dire que puisque l'histoire de Napoléon Ier paraît en seconde édition pour nous, elle paraîtra aussi, s'il y a un Dieu de justice, pour l'auteur de ces affreux malheurs! Oh! madame, je vous assure, j'ai presque honte de parler encore ma langue!

Adieu, chère, très chère baronne!... Conservez-moi votre précieuse estime, je vous en supplie, et faites-moi bientôt l'honneur de m'écrire... L'article sur Philippe Huguet est *profond* et comme celui sur lord Elgin... Vous êtes une Staël vertueuse et sans vanité! et assez élevée pour qu'il soit permis de vous le dire. Pour l'amour du ciel, écrivez-moi qu'enfin l'Angleterre se réveille! Adieu encore. Je vous baise la main presque trop chaleureusement pour le seul respect[1]...

On voit qu'Enzenberg, souffrant des infortunes de son pays, devient communicatif et tendre. Il voudrait, cet Autrichien aux abois, que l'Angleterre vînt en aide à sa patrie et il courtise en madame Blaze de Bury le correspondant du *Daily Mail* : « Oh! trempez votre plume dans le fiel de l'amertume, lui écrit-il, en rapportant dans vos articles qu'il y a des hommes en Allemagne assez mal nés pour croire que l'Angleterre ait définitivement abdiqué ses grandes et nobles anciennes traditions[2]. » Fort heureusement pour nous, l'Angleterre ni la Prusse ne se mêlèrent en 1859 de nos affaires. La paix de Villafranca nous évita sans doute une coalition européenne, Bismarck l'avoua par la suite dans ses mémoires : « Le régent, en 1859, *fut sur le point de prendre part à la guerre d'Italie*; s'il l'avait fait, la guerre, d'austro-française qu'elle était, serait devenue franco-prussienne sur le Rhin[3]. »

Les Italiens ne pardonnèrent pas à Napoléon III de s'être décidé à cette paix de Villafranca, après avoir prononcé la

1. Inédite, 29 juin 1859.
2. Juillet 1859(?). Inédite.
3. *Mémoires de Bismarck*, t. I, p. 315.

fameuse promesse : *L'Italie libre jusqu'à l'Adriatique.* Nous verrons les reproches que lui adressa Albert Blanc, reproches qui ne sont que l'écho de ceux qu'il entendait proférer autour de lui. Cependant ces Italiens, si belliqueux, s'enrôlaient-ils? Guère; les Toscans et les Lombards avaient causé à ce sujet la plus grande des désillusions à l'empereur.

Lorsque le prince Napoléon, en mai, vint à Florence et voulut obtenir un contingent de 30 000 hommes, les Toscans parurent scandalisés d'une pareille exigence. Émile Ollivier cite dans son *Empire libéral* une lettre de Lambruschini à Ricasoli à ce propos qui en dit long sur le patriotisme des nationaux; la lettre est du 28 avril 1859 :

Cher Bettino, on dit que nos troupes devant être envoyées à la guerre, on fera une levée extraordinaire des hommes de dix-huit à vingt-cinq ans. Cette résolution inconsidérée ne pourrait être prise ou suggérée que par quelqu'un ne connaissant pas la Toscane, et voulant la traiter comme le Piémont; elle aurait pour résultat de faire désirer le retour du grand-duc, rendre très odieux le Piémont, abhorer la cause de l'Italie... J'espère que tu comprends comme moi le dommage et les périls de cette mesure inconsidérée, et que tu feras tout le possible pour qu'elle ne soit pas adoptée.

Elle ne le fut pas.

« Les périls de cette mesure inconsidérée... » On croit rêver; pourtant il est certain que l'on ne put en effet réunir à Ulloa que 4 000 ou 5 000 hommes. Autant les Piémontais s'étaient montrés ardents, autant les Toscans et les Lombards, on le voit, le furent peu. « Est-ce pour un pareil résultat, écrivait le prince à l'empereur, que la Toscane s'est soulevée au cri de : Vive la guerre! et a changé la forme de son gouvernement [1]? »

A l'annonce d'une suspension d'armes, Cavour était parti pour le quartier général de Monzenbano et, après plusieurs entretiens avec le roi, della Rocca et le prince Napoléon, donnait sa démission [2].

La lettre suivante d'Albert Blanc n'est pas datée, il dut l'écrire pendant la retraite que fit Cavour, fort abattu de sa récente déception, chez ses amis de la Rive, en Suisse.

1. *L'Empire libéral,* déjà cité, p. 177.
2. V. Ch. de Mazade, *le Comte de Cavour,* déjà cité.

Ce que nous voyons, ce jeu singulier qui se joue à quatre : Autriche, France, Rome et Piémont, repose sur cette donnée bien simple, c'est à qui mettra les autres dans leur tort. Le Piémont attend l'heure où Rome déclarera nettement que les réformes désirées sont impossibles; l'Autriche et l'empereur n'attendent que le moment où le Piémont donnerait prise sur lui par un coup de tête. Il faut donc que nous soyons aussi modestes dans nos prétentions territoriales, que fermes dans la défense des populations qui se sont données à nous. Sous cette comédie où le roi semble faiblir, il y a tout un drame qui se prépare, car il ne faut pas oublier que Garibaldi est sorti de chez le roi, à leur dernière entrevue, *le visage rayonnant*. Or, si vous craignez que le roi ne reste en route, vous ne pouvez avoir cette crainte pour Garibaldi... On fera à Turin autant de concessions que possible, afin d'être sans reproche le jour où on montera à cheval de nouveau. Et si ce jour-là, à force d'avoir fait des concessions à l'empereur, à force d'avoir été conciliant et réservé, on avait réussi à ôter à l'empereur tout le mérite de son intervention de ce printemps, si on avait pu le *mettre dans ses torts*, rendre éclatante la contradiction entre sa proclamation de Milan et sa politique actuelle, entre ce qu'il a promis et ce qu'il a tenu, croyez qu'on serait heureux d'avoir joué serré et qu'on se sentirait avec joie dégagé de toute responsabilité et de toute reconnaissance.

L'impression que donne cette très remarquable lettre d'Albert Blanc dut être celle de toute l'Italie. L'empereur des Français céda-t-il, comme l'ont dit ceux qui l'entouraient, en signant la paix de Villafranca, à une question d'humanité en même temps qu'à la crainte d'une campagne sur le Rhin? — Ses partisans, ses historiens l'ont affirmé. La presse de l'époque, déçue comme la population tout entière, ne s'expliquait guère son revirement. L'intervention de la Prusse? Forcade n'y croit guère : « Nous n'avons jamais pensé que l'effort de la Prusse dût aller au delà d'une intervention diplomatique... Nous n'aurions assurément point demandé la guerre pour arriver à l'affranchissement de Venise, mais la guerre ayant éclaté, nous regrettons profondément qu'elle se termine sans que Venise soit affranchie[1]. »

Telle est l'opinion du chroniqueur politique de la *Revue des Deux Mondes*. François Buloz, écrivant à Edgar Quinet, indigné de la retraite française, est plus pondéré que l'exilé :

Je suis tout à fait de votre avis, dit François Buloz, mais les Italiens devaient-ils, au fond, s'attendre à mieux? Nous avions prévu cela

1. *Revue des Deux-Mondes*, Chronique, E. Forcade, 15 juillet 1859.

en partie et nous les avions avertis. Ici j'avais nombre d'entre eux et des plus hauts. Ils n'ont su que m'accuser de tiédeur et même de pis quand je prétendais qu'ils n'avaient de cette façon ni l'indépendance, ni la liberté qu'ils espéraient conquérir. En cette grande ville on pense à peu près comme nous sur le dénouement, si dénouement il y a, mais on voit la fin de la guerre et de ses dangers avec joie, et on ne pardonnerait pas trop aux Italiens de nous jeter dans ces périls et de nous demander ce que nous n'avons pas nous-mêmes. On explique tout par l'alliance avec la papauté et par l'imminence d'une rupture, si on avait continué à servir la cause piémontaise et le gouvernement de Cavour qui était l'adversaire de Rome [1].

L'empereur repartit le 12 juillet, il fut acclamé encore à Milan, mais à Turin, « partout le portrait de l'empereur avait été enlevé et remplacé par celui d'Orsini [2]»... « L'animosité populaire fut telle, que Victor-Emmanuel, craignant pour la vie de l'empereur, le prit au milieu de la nuit dans sa voiture [3] ».

Villafranca, écrivait le 21 août suivant Albert Blanc, a profondément éloigné de l'empereur le cœur des Italiens. Le sentiment du devoir les engage à continuer de faire bonne mine à l'armée française, qui, du reste, n'en peut mais; il ne faudrait pas s'étonner pourtant si, dans une circonstance donnée, le Piémont protestait contre la continuation de l'occupation française; cela pourrait arriver, non seulement si la France appuyait par la force la restauration des ducs, mais encore si elle maintenait les conditions de la paix de Villafranca au point d'empêcher le Piémont, si des complications survenaient, d'assiéger Peschiera et Mantoue.

... Avez-vous remarqué que la princesse Clotilde n'a pas assisté au défilé du 15 août et que pas un drapeau italien ne se montrait ce jour-là aux fenêtres à Paris? Seulement, et voici le danger, le *statu quo* étant inacceptable, la conquête de la nationalité italienne étant plus que jamais d'urgence, la Savoie peut être la rançon des duchés de la Toscane, peut-être de la Vénétie, quoiqu'il soit peu probable que Venise soit délivrée de sitôt, car si l'Angleterre est notre amie naturelle, c'est une *amie de paix*, et la France est notre seule amie naturelle de *guerre*, là, encore une fois, est le danger. On n'a pas envie de rien céder à la France, mais si, comme il est trop certain, notre sort dépend de l'empereur, si nous sommes entre ses mains, nous nous rachèterons comme fait un homme qui a dû accepter le secours d'un brigand et qui, le brigand agresseur une fois

1. Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions, Fn, F. 445. Inédite.
2. Émile Ollivier, *l'Empire libéral*, déjà cité, p. 251.
3. *Le Dernier des Napoléon*, p. 147 (cité par H. Magen, *Histoire du second Empire*).

écarté, achète du brigand auxiliaire le droit de pouvoir continuer sa route, quitte à se trouver un peu plus loin en face du même agresseur qui s'est éloigné, mais qu'on n'a pas su désarmer. Cette comparaison un peu grossière est peut-être juste.

Nous paierons donc probablement à la France temporairement, si la guerre européenne qui est dans l'air vient à éclater, alors le Piémont ira droit à l'Autriche, avec qui il a un duel à mort; et sur ses derrières, la Savoie, province d'une importance secondaire, pourra être prise par la France. Mais rien n'est décidé sur ce point... La retraite de M. de Cavour indique une grande incertitude dans les relations extérieures du pays [1].

Dans sa correspondance avec madame Henri Blaze de Bury, Albert Blanc marque la nécessité d'une alliance future entre le nord de l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, lorsque celle-ci, bien entendu, sera devenue libre. Il paraît non seulement désirer cette alliance, mais y croire; d'ailleurs on a vu combien sa correspondante l'eût souhaitée : « J'ai très bien compris, écrit le jeune diplomate, toute l'affinité d'idées qui sert de base à l'intérêt que vous témoignez à mes travaux. Cette affinité se prononcera un jour très ouvertement entre les idées des deux peuples auxquels nous appartenons... » (on se souviendra que madame Henri Blaze de Bury était Écossaise). — Cette affinité ne s'est pas prononcée encore.

En Italie, en novembre, « le feu couve sous la cendre ». On n'y aime pas mieux l'empereur, qui n'a jamais eu la confiance de personne; il est actuellement, dans le pays de Cavour, « l'objet de la plus grande défiance, et de la malveillance la plus déclarée ».

Enzenberg, de son côté, a donné en juillet son opinion à madame Blaze de Bury :

Ce que je pense de la paix? Pouvez-vous me le demander? *Pour moi*, je regrette très sincèrement qu'elle ait été faite, non parce que je perds l'occasion, ou les occasions, de faire encore un peu de moisson pour les temps très proches de la *bise*, mais parce que je dis : cette paix équivaut à dire : Osez tout, mais réussissez; le monde s'en arrangera comme il pourra. Honneur, vérité, religion, *ja! ja! nein! nein!* à quoi bon? après moi le déluge.

. . . . . .

Donc :

Soyons canaille!

Voici donc mon aperçu sur la paix à vol d'oiseau. Du point de vue

1. Inédite.

autrichien spécifique, chaque jour me donne la conviction plus fortement que François-Joseph est très excusable de l'avoir conclue, et surtout qu'il a fort bien fait de la conclure, et surtout qu'il a fort bien fait de la conclure de gré à gré. Il fallait bien encore, après les mille coups d'épingle infligés à l'Autriche par l'Angleterre depuis le 1er de l'an, que la dépêche à Bloomfield avec son mot de *misgovernment in Italy* vînt couronner l'œuvre... On est très à court de données positives sur les avant, pendant et après la conclusion de cette paix... Voici ce que, sous toute réserve, je puis vous dire aujourd'hui : Le prince Alexandre de Hesse, général autrichien, et qui s'est fort bien conduit dans toute cette campagne, entré fort avant dans l'amitié de François-Joseph, a été choisi pour aller de François-Joseph à Napoléon avec les conditions préliminaires; on sait que l'offre de la paix est partie de Louis-Napoléon, et on nous dit que François-Joseph a eu assez de fermeté pour n'accepter la proposition de Napoléon qu'après *deux modifications*. Parmi les conditions spéciales de la paix, qu'on ignore complètement, il y en aurait une (ainsi m'a dit hier le ministre de la Suisse) aux termes de laquelle Victor-Emmanuel s'engagerait à payer à l'Autriche 250 *millions* de francs comme quote-part de la dette nationale autrichienne (?) échéant à la Lombardie. Louis-Napoléon aurait même dit à l'empereur : « Ne les ménagez pas, ils ont assez de quoi payer. » Victor-Emmanuel serait mené tambour battant; ainsi j'apprends que lors de l'armistice, Louis-Napoléon aurait envoyé un aide de camp à Victor-Emmanuel avec ces mots :

« Vingt minutes pour aller, vingt pour venir, vingt pour réfléchir et se décider. Au reste, je conclurai aussi sans le roi de Sardaigne. » Les monarques auraient commencé par se serrer la main, après quoi Louis-Napoléon dit : « Sire, nous commandons les plus braves armées du monde, permettez que je vous embrasse! » Enfin il aurait été non seulement très aimable, mais même flatteur, insinuant, presque obséquieux. (Il sait depuis longtemps que Grunne a habitué François-Joseph à la flatterie.) Pour ce qui est du prince Napoléon, il est arrivé à Vérone au moment où l'empereur était à table avec le duc de Modène; celui-ci s'est éloigné à l'instant; on a fait servir à nouveau, et le prince Napoléon aurait surpris tout le monde par son *franc-parler*. Ainsi, il aurait dit entre autres : « Rien ne serait plus facile qu'une Restauration; tout est prêt, tout nous déteste, nous n'avons qu'à nous en aller, et huit jours plus tard tout sera en règle. Ainsi va la France ».

S'il a dit cela, je comprends qu'on ait été étonné et embarrassé; que répondre? C'est de mauvais goût et de sel sale...

Maintenant à l'armée, on se dit : *Nous gardons Peschiera et Mantoue, nous saurons en temps et lieu nous en servir*! En Vénétie le mécontentement se chiffre par centaines, le contentement par milliers, l'indifférence par centaines de milliers, comme on me dit... Le sentiment contre la Prusse est très vif et en mouvement *ascensionnel*... quoi

qu'il en soit, il paraît certain que Louis-Napoléon aurait (et ceci n'est pas sans fondement) clairement fait voir à François-Joseph que le débarquement de Kossuth non loin de Fiume avec un nombre assez considérable de mécontents hongrois était imminent[1]. Massant ainsi ses moyens de persuasion, et ayant affaire à un prince moins habile à la parole et, depuis quelques jours aussi, physiquement déprimé, il a fini non seulement par ébranler la confiance de François-Joseph dans le succès de ses armes[2], mais (et ceci se chuchote tout bas) par dérider le front soucieux et sévère du descendant des Habsbourg. *Relata refero.* Dès lors tout serait allé comme sur des roulettes... et comme une preuve d'intelligence renouée, je considère — peut-être à tort — que Richard de Metternich doit remplacer Hübner. Tout cela me paraît un peu beaucoup trop d'empressement, mais enfin... d'un autre côté, il est certain que Hübner était personnellement désagréable à François-Joseph comme à peu près à tout le monde. On n'a jamais pu comprendre comment cet homme dont la mère, jolie jeune personne (non mariée), du nom de mademoiselle Haffenbrettl, a eu cet enfant on ne sait d'où (?), a pu aller si loin.

Pour en revenir à nos moutons, je vous dirai maintenant que Louis-Napoléon a eu sans le moindre doute des motifs *puissants* d'armisticier cette paix, votre position était plus difficile qu'on ne croyait. Quant à Louis-Napoléon, il est à supposer qu'il n'a pas été sans bonnes informations.

Et d'abord, avant tout, il importe de savoir que la conduite *très équivoque* de deux généraux, *Zedwitz* (comte) et baron de Läuingen, ayant surtout contribué à la perte de la bataille, a ébranlé le moral non seulement de l'empereur, mais aussi de leurs corps d'armée; d'un autre côté, le régiment du comte de Thun avait nettement refusé de donner, et s'est jeté en arrière en grand désordre, malgré deux décharges à mitraille de votre côté pour le forcer à s'arrêter. On attribue la cause du fait à la circonstance que le régiment n'a pas de nationalité proprement dite, et que ses officiers n'avaient pas *un* idiome par lequel ils pouvaient espérer d'impressionner le moral de la troupe; j'avoue, moi, que cette excuse me paraît faible, et que j'aime mieux croire une autre version d'après laquelle le colonel aurait complètement gâté son corps d'officiers par le moyen de la grande denrée de Grunne, la *Kammerdienerei.* Tant il y a que, dans l'armée, on est furieux et qu'on se demande pourquoi l'empereur ne punit pas les coupables.

2° L'administration, surtout en nourriture, était aussi mauvaise que possible, soit à cause de *malversation*, soit pour *red-tape.* Orges[3]

1. V. *Mémoires* de Kossuth.

2. Étant donné le nombre ininterrompu de ses défaites, ce résultat ne dut pas être difficile à obtenir.

3. Autre correspondant de madame Blaze de Bury.

m'écrit qu'il reçoit par douzaines des lettres dans lesquelles on le supplie de flageller et stigmatiser aux yeux de l'Europe et du monde un système de *rapines-bureau-crasseuse*. Je tiens d'une excellente autorité qu'un bataillon a été trois jours sans pain; au quatrième, il recevait avec les rations pour trois jours à venir, les rations pour les trois jours passés en faim, comme si on pouvait *sich zurück fressen*. Le service des *hôpitaux* et des ambulances marchant à merveille sur le papier, était *misérable* au commencement; les soldats ne recevaient qu'une soupe à l'eau et des haricots. Je vous demande un peu! et cela n'a changé que quand l'empereur est allé visiter lui-même tous les jours les hôpitaux de Vérone. Les pauvres soldats, fort indignés contre *die Verpflegungs-Beamten*, disaient hautement à l'empereur que, du temps de Radetzky et de Haymen surtout, cette branche du service se faisait très bien, et qu'on ne les volait pas, lui l'empereur, et eux les soldats. Eh bien! qu'est-il arrivé? Jusqu'ici on n'apprend pas que le moindre exemple ait été statué; les *voleurs* sont *partout* et comme ils savent se mettre sur un bon pied avec Grunne, faire la courbette obligée, et graisser la patte, tout promet de se passer très doucement. François-Joseph obsédé d'un côté de plaintes, se convainquant de l'autre de ce qu'elles étaient *fondées*, furieux et ne pouvant remédier de tout point au *trop tard*, à l'incurie de dix ans passée dans l'illusion pourrie par Grunne, ne pouvant pas, comme ici, se distraire en allant à la chasse, ne savait où donner de la tête. Il commence maintenant, dit-on, à comprendre; il commence à entrevoir que depuis dix ans, grâce aux conseils et à la flatterie de Grunne, il a réussi à dépenser des sommes folles pour gâter le noyau de son armée, il comprendrait, dit-on, qu'il n'a fait que s'amuser de son *hobby horse*. Les hommes les plus honorables de l'armée disent à qui veulent les entendre, que si François-Joseph ne change pas de système, s'il ne fait pas des exemples très sévères dans toutes les branches (excepté celle des médecins), s'il persiste à n'avoir que des comtes et des barons pour généraux, et s'il permet que l'influence de Grunne continue, il aura, en dix ans d'ici, un tas de *laquais* en uniforme, et rien de plus. Or, cher confédéré, je vous prie très sérieusement, si vous tenez à faire réellement du bien à notre malheureux pays et à tant de noblesse et de courage, qui, heureusement, vit encore dans notre armée, faites usage largement de ces détails; appuyez sur l'influence mortelle de Grunne sur le moral, et de l'Empereur, et de son armée, faites-le de toute la force de votre style... François-Joseph est définitivement engoué de Grunne. D'Italie il est revenu, dit-on, plus guilleret que jamais.

Pour conclure, une observation générale qui m'a été faite par plusieurs officiers d'état-major : la guerre n'a pas été glorieuse pour l'armée autrichienne, mais *très glorieuse* pour les éléments *allemands* de cette armée, et pour les Hongrois *purs*, surtout de la cavalerie... Le colonel Edelshein a fait à Solférino, avec quatre escadrons, une des charges les plus brillantes qui jamais se sont vues...

Oh! je vous recommande de prendre votre plume d'acier la plus acérée, en parlant des détails que je vous donne aujourd'hui.

Demain davantage[1].

Pendant que sa femme, infatigable, séjourne à Londres ou voyage de Vienne à Venise, Henri Blaze continue à Paris ses travaux. A la *Revue*, sa collaboration de critique musical est mensuelle, et à côté de ses études historiques, il a entrepris aussi une série de portraits de musiciens, qui comprend déjà Beethoven, Meyerbeer, Ch. M. de Weber, etc. George Sand qui avait vu jadis d'un fort mauvais œil la publication à la *Revue* de *Gœthe et le second Faust*, et qui avait reproché à François Buloz d'avoir fait passer l'article de métaphysique d'Henri Blaze avant celui qu'elle avait écrit sur Mickievicz[2], adressa à madame François Buloz une aimable lettre en 1862, concernant ce même Henri Blaze dont elle vient de découvrir un ouvrage vieux, certes, de plus de douze ans.

Voici cette lettre :

Chère Christine, je viens seulement tout à l'heure de lire le *Décameron* de votre frère. C'était perdu, caché, volé, enfoui, envolé. J'avais lu le titre et je n'avais pas pu remettre la main dessus. Depuis six mois! Enfin, dans un rangement de fond en comble, voilà qu'on le retrouve et que je le lis, c'est charmant. Dites-lui que c'est un petit bijou, et que si je m'en veux de l'avoir égaré si longtemps, c'est parce que je l'aurais lu deux fois au lieu d'une. Je ne sais pas où il est, votre frère, mais quand vous le verrez ou lui écrirez, dites-lui que je ne suis pas ingrate à son bon souvenir, et que je suis ravie de la fraîcheur de son œuvre. Il a fait une quantité d'excellents travaux, dont j'ai lu quelques-uns. Est-ce qu'il en a la collection, et serais-je indiscrète de lui demander tout ce qui a été réuni en volumes? *Intriguez* pour moi auprès de lui, et, cette fois, rien ne sera perdu, on reliera tout de suite et dès que les ouvrages entrent dans la bibliothèque, l'ordre se fait[3].

LA BARONNE ROSE ÉCRIVAIN POLITIQUE

En 1865, madame Blaze de Bury écrivit un remarquable article sur les rapports de l'Autriche et de la Hongrie, rap-

1. Inédite. 20 juillet 1859.
2. « Essai sur le drame fantastique : Gœthe, Byron et Mickievicz », George Sand, *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1839.
3. 13 mars 1862. Inédite.

ports à cette époque fort tendus, il était intitulé : *Deux visites royales en Hongrie*, et rapprochait les difficultés qu'avait éprouvées Marie-Thérèse avec les Hongrois en 1741, de celles qu'éprouvait en 1865 François-Joseph. Ce travail, très documenté, d'une information rigoureuse, écrit d'un style viril, semblait plutôt l'œuvre d'un homme que celle d'une jolie dame...

... J'applaudis des deux mains, lui écrivit son mari, je suis convaincu que c'est excellent, et que tu auras un grand, *très grand* succès, dans la *Revue*... Toute la période sur Marie-Thérèse est d'un intérêt dramatique et touchant. J'aime aussi le paragraphe sur Frédéric si seul, si original, si *piquant*, comme dirait un de ces bonshommes auxquels tu fais allusion, un de ces maîtres de la langue que je trouve, moi, tout simplement de vieux imbéciles : c'est ma manière de penser... Tu peux être convaincue que tu as écrit là une chose admirable à tous points de vue, et qui te fera grand honneur, sans compter la joie qu'elle me donne [1].

Voilà l'article présenté à François Buloz, qui le trouve excellent en effet et l'imprime, mais, par un préjugé invraisemblable, refuse positivement d'y laisser subsister le nom de madame Blaze de Bury. Et le mari de prier sa femme, toujours à Vienne : consent-elle à ne pas signer? — Madame Blaze de Bury est irritée (il y a de quoi, il faut en convenir); Henri Blaze ne sait que faire : « Buloz ne voulant absolument pas d'un nom de femme qui, à son dire, eût d'avance ôté toute influence européenne au travail, et trop livré à la discussion une responsabilité trop fictive. Il s'agissait d'un *oui* ou d'un *non*, si j'insistais, l'article déjà imprimé ne passait pas; que faire? »

Finalement, il se décide, la mort dans l'âme, à le laisser paraître signé *Blaze de Bury* et non *Henri Blaze de Bury* comme il fait toujours les siens; il est évidemment désolé, ce bon mari, et s'excuse : « Tout le monde connaît la personnalité qui se cache sous cette signature-là, il ne viendra donc à l'idée de personne que l'article puisse être de moi, et ce ne sont pas, certes, nos amis de Vienne qui me l'attribueront. » Ce qui est surprenant ici, c'est la volonté bien arrêtée de François Buloz, de ne « pas laisser intervenir »

1. Inédite. Timbre de la poste, 1er juillet 1865.

le féminin dans de pareilles discussions. « Cela ne s'est jamais vu, etc.[1]. »

« Empêche-la d'être mécontente, écrit Blaze de Bury à sa fille aînée, car ce serait vraiment de l'ingratitude, attendu que ce qu'elle a fait là est une fière chose, et que ni moi ni même de Mars ne pensions hier encore que cette *Revue* si fort dominée par l'italianisme consentît jamais à laisser passer l'article. » — Quelques jours après, Henri Blaze écrit de nouveau à sa femme : « J'aurais voulu que tu entendes Buloz, ma belle chérie bien aimée. En voilà un qui est content, et dont l'opinion te ferait plaisir : « C'est indépendant « et c'est très bien, disait-il, et je ne me serais jamais attendu «d'elle à tant d'esp rit politique... » Je n'ai à t'envoyer que des félicitations. Walewski l'a lu (l'article) et trouvé excellent. Ce n'est pas lui qui l'a dit, mais Klaczko[2].

« Buloz a tout un plan de politique austro-italienne, il déteste Bismarck... »

Blaze de Bury ne fit pas partie de l'Académie française. J'ai déjà noté qu'il retira sa candidature en 1870 devant celle d'Émile Ollivier; puis la guerre vint : Blaze ne se présenta plus. Peut-être aurait-on pu l'appeler quai Conti. Les lettrés comme lui sont rares, et les « polygraphes » (Sarcey le nommait ainsi) de cette qualité le sont aussi.

Le 2 mai 1870, la baronne Rose faisait appel à son beau-frère François Buloz : « *Je compte sur vous entièrement*, je crois que vous et moi sommes faits pour nous entendre toujours, car nous marchons droit devant nous et disons les choses comme elles sont. » Il s'agit d'une démarche auprès de Guizot : « Une lettre *explicite* et *énergique* »; il faut poser Blaze de Bury comme candidat de la *Revue*. Il faut que F. Buloz agisse sur MM. d'Haussonville et de Broglie, et voie M. Saint-Marc Girardin, peut-être M. Thiers. « On ne se groupe pas assez, mon cher ami, on ne se tient pas assez ensemble. Vous avez les meilleurs éléments à la *Revue*, mais où est la cohésion? L'unique force des *Débats*, c'est la solidarité de tous entre eux. On ne touche à aucun, sans

1. Juillet 1865. Inédite.
2. Klaczko, écrivain politique polonais.

que tous les autres vibrent. » Encore : « Nous devrions tâcher de serrer nos rangs, et à chaque occasion, de faire apparaître *l'Etre collectif* : *la Revue*. On n'affirme sa force que par le nombre d'individualités différentes qui la représentent et parlent en son nom. Vous trouverez que je suis le *seul* qui comprenne ce que devrait être l'action collective, la puissance politique *une*, et *formidable*, de la *Revue*... En ce moment actuel, M. Guizot n'a pas de candidat absolu. Si on le laissait faire, il pourrait fort bien prendre *Pontmartin*!!! » (Le nom de Pontmartin, jeté ici, ne l'est pas au hasard, il devait servir, je pense, à piquer François Buloz au vif). Le 7, François Buloz a déjà écrit à Guizot, qui « a reçu le message avec le respect voulu », et la baronne Rose est enchantée : « Elle est *sûre maintenant* de *notre fauteuil*, grâce à vous, et ne croyez pas que jamais je l'oublie. Maintenant tout est dit, et tout est facile ». La baronne Blaze de Bury croyait que « tout est facile », à l'Académie, et que tout était fait, après des démarches de ce genre : quelle naïveté que la sienne!

Henri Blaze, s'il souffrit de l'oubli où le laissa l'Académie après sa première tentative, n'en fit rien paraître. Ce n'est pas lui qui se fût plaint de l'abandon de ses confrères, ou de la... distraction de certains amis. Ses *Souvenirs* pourtant sont empreints parfois de quelque mélancolie, et lorsque l'on songe que les catastrophes de 1870 s'abattirent sur la France alors que l'âge de Blaze lui interdisait l'espoir de voir prochainement le relèvement de sa patrie, on comprend cette mélancolie. Et puis, n'avait-il pas toujours haï et combattu l'empire? n'avait-il pas prédit sur tous les tons « les vices du régime »? En vain. Les gens qui, moins pessimistes, ne devinèrent pas les désastres imminents, il les jugeait absurdes et légers... et madame Cornu, à qui il accordait tant de bon sens pourtant, lui causa une vive déception lorsqu'il la rencontra en 1870 chez madame Buloz, sortant des Tuileries, et annonçant avec « jubilation », que la guerre était résolue. Blaze de Bury se récria : « La guerre, dans les conditions où nous sommes, mais c'est l'armée allemande devant Paris dans six semaines ». Tout le monde se récria. « Comme vous aviez raison, et comme je me trom-

pais! » lui dit madame Cornu, lorsqu'il la revit après nos désastres[1].

La dernière chronique musicale de Blaze de Bury avant la guerre est du 1er août 1870. Le 1er juin 1872, son nom reparaît sur la table de la *Revue*, et c'est encore la liste d'une production diversement féconde. Critique musicale, critique littéraire sur *La Fontaine*, *Vigny*, *Arvers*, etc., puis des études d'histoire sur *Livie*, *Laure de Noves*, les *Borgia*, *Michel-Ange*, *Louis XIII et Richelieu*, *Bianca Capello*, etc. Pendant ce temps-là, il s'occupait de théâtre également, achevait un Pétrarque, et une pièce tirée de Gœthe : *la Marguerite de Faust*.

En 1865, il avait terminé avec Meyerbeer cette fameuse *Jeunesse de Gœthe*, qui ne vit jamais le jour. Les hésitations que Blaze de Bury éprouvait, concernant la mise en scène de cet opéra, sont, d'ailleurs, tout à son honneur. Après le grand succès de *l'Africaine*, la pièce des deux collaborateurs devenait « la bonne affaire ». Meyerbeer était mort, et Blaze de Bury, toujours très sollicité. Cependant il attendait, parlait de consulter sa femme, sa fille, finalement ne se décidait à rien. « A ne la considérer qu'au seul point de vue argent, l'ami Carvalho, directeur du Lyrique, me propose d'en faire, en 67, sa pièce d'Exposition universelle; comme affaire, c'est peut-être une différence de 50 000 francs et nous n'en sommes pas à dédaigner des avantages de cette sorte. »

Cependant la pièce ne vit jamais le jour, et pour terminer, elle fut transportée par les héritiers de Meyerbeer à Berlin, où le manuscrit se trouve encore, inédit.

MARIE-LOUISE PAILLERON

1. H. Blaze de Bury, *Mes souvenirs de la « Revue des Deux Mondes »*.

S. M. KHAÏ-DINH

EMPEREUR D'ANNAM

C'est à Hué, capitale de l'Empire du Sud Pacifié, qu'il convient de se rendre pour apercevoir dans sa splendeur asiatique le Souverain tout-puissant vers lequel nul ne pouvait, naguère, lever les yeux sous peine de mort. Il n'est pas de cité dans toute l'Indochine qui ait conservé un cachet plus particulariste et une physionomie plus méditative. Il se dégage de Hué un idéal de philosophie suprême. L'Empereur Thieu-Tri, en des poésies fameuses, a chanté ses vingt sites principaux et il a exprimé avec délicatesse le charme visible et invisible de ces lieux prédestinés. A travers le temps, Hué est restée la ville jalouse de sa beauté, de ses traditions, de son originalité, où le « Duc-hoang-dê », le Maître absolu, symbole des vertus divines et humaines, règne selon les principes de la dynastie des N'guyen.

Non loin de ce Fleuve des Parfums, qui promène paresseusement ses eaux entre les rangées de flamboyants et de lilas du Japon décorant ses rives, dans le recueillement des palais, des cours et des jardins dont l'ensemble forme une vaste forteresse, vit le Fils du Ciel chargé de veiller sur l'Annam. Il est ainsi doublement caché aux regards indiscrets, car, en dehors de l'issue qu'offre le fleuve, Hué est enfermée comme

dans un écrin par les hauteurs aux trois quarts circulaires de la chaîne annamitique. Encore ce fleuve des Parfums ne permet-il pas de communiquer avec la mer. A son embouchure une barre interdit la navigation et les lagunes dans lesquelles il se perd ne constituent pas des obstacles moins considérables.

Quand on parle de la « capitale », il ne faut donc pas prendre ce mot au sens strictement occidental, c'est-à-dire en imaginant une cité qui s'impose à toute une région par sa situation géographique, qui permet de rayonner aisément, qui facilite les mouvements commerciaux. Hué est, avant tout, un lieu de retraite magnifique qui vaut par la majesté de la nature environnante aux langueurs tout asiatiques, par l'ampleur de sa citadelle et le choix de ses monuments, par la paix de ses tombeaux, par son mystère même. C'est une capitale spirituelle et politique que ses fondateurs ont choisie pour des raisons d'ordre magique. S'ils se sont installés là, derrière l'écran des montagnes qui s'opposent à l'attaque des mauvais génies, c'est afin de mieux réfléchir à leurs devoirs et de cultiver dans le calme la science du gouvernement. Pour exercer sa mission, pour être réellement « le père et la mère de ses sujets », pour devenir le guide consciencieux des âmes et des choses, l'Empereur a besoin d'être en contact avec toutes les influences célestes et terrestres. A Hué, elles s'y trouvent harmonieusement réunies, et c'est en cela que consiste la supériorité de la « merveilleuse capitale », comme dit Thieu-Tri, sur toutes les autres villes de l'Annam.

Quand on chemine le long du canal Phû-Cam, à un kilomètre au sud de la « Cité interdite », on découvre à gauche, un peu avant d'arriver au pont d'An-Cuu, un grand portique de style indigène. Derrière cet écran d'une curieuse esthétique il y a un jardin dont l'exotisme est savamment discipliné et, au fond du jardin, une villa à étage. Ce mélange de coquetterie occidentale et d'art annamite ne laisse pas que de surprendre le visiteur. Il a devant lui la maison de plaisance de l'Empereur actuel, S. M. Khaï-Dinh. C'est là que, fort souvent, le monarque vient se reposer de ses soucis gouvernementaux. Il aime à se retirer en cette villa, non seulement pour fuir l'étiquette du palais et les fatigues administratives,

mais parce que le passé l'attire dans ce nid de verdure. Une partie de sa jeunesse s'y est écoulée. Mais la maison était alors plus modeste. Elle ne comprenait qu'un rez-de-chaussée et qu'un petit temple pour le culte des ancêtres. Ses serviteurs n'étaient pas nombreux. La vie qu'on y menait était simple et frugale. S. M. Khaï-Dinh sans doute n'osait guère penser, en se prosternant devant les tablettes de ses ascendants, qu'un jour viendrait où son nom serait transcrit sur le Livre d'Or et affiché dans tous les temples des anciens rois et dans le *Nam Giao*, le Temple du Ciel.

A la suite de quelles péripéties le jeune prince prit-il donc le pouvoir? C'est cette page de la plus récente histoire de l'Annam que je voudrais écrire aussi brièvement que possible.

L'empereur Dong-Khanh, qui était monté sur le trône en 1885 pour succéder à son frère Ham-Nghi, ne gouverna malheureusement que trois ans et demi. Grand ami de la France, alors que nous fondions les meilleures espérances sur sa collaboration, il fut emporté à l'âge de trente ans. Il laissait deux filles et un fils, Bûu-Dao, de son titre de prince Phung-Hoa (Celui-qui-se-transforme-en-phénix), âgé de trois ans et que l'on trouva trop jeune pour régner. A la place de Phung-Hoa, — qui, plus tard, devait devenir Khaï-Dinh, — les deux gouvernements, l'annamite et le français, choisirent un prince d'une autre branche, Bûu-Lan, qui prit le nom de Thânh-Thai (Bonheur-absolu-et-succès-en-tout).

Les deux veuves de Dong-Khanh — la première et la seconde reines — (celle-ci mère de Phung-Hoa) se retirèrent avec leur fils au tombeau de l'Empereur défunt dans les environs de Hué. Bien que menant une existence matériellement médiocre et des plus effacées, elles firent donner au jeune prince une solide éducation traditionnelle et les notions indispensables d'écriture, de lecture et de morale. Elles l'associaient à leur culte, suivant en cela les recommandations de Confucius : « Respecter ce qu'ont respecté les ancêtres; chérir ce qu'ils ont aimé; les servir morts comme s'ils étaient vivants, les honorer ensevelis dans la tombe comme s'ils étaient encore présents : n'est-ce pas là le comble de la piété filiale? » Elles lui inspiraient le sentiment de la dignité personnelle, car le *Livre des vers* dit : « Sois attentif sur toi-même jusque dans

ta maison. C'est ainsi que le Sage s'attire le respect, lors même qu'il ne se produit pas en public. »

Quand il eut atteint sa dix-huitième année, Phung-Hoa vint s'installer dans la petite ville de Phu-Cam dont nous parlions tout à l'heure. Il avait déjà acquis une bonne connaissance des classiques chinois et il continua à les travailler. Il se plaisait non moins à l'étude des questions rituelles et de l'histoire de son pays. Ceux qui l'approchaient ne pouvaient que louer la dignité de sa vie et reconnaître la noblesse de ses sentiments. « Ong-Hoang Ca », « Monsieur le prince aîné », — comme l'appelaient les indigènes, — montrait envers tous une parfaite courtoisie. Sa distinction physique, sa voix très douce, sa physionomie agréable lui attiraient la sympathie des gens d'alentour. Il n'oubliait pas cette autre parole de Confucius : « Celui qui aime ses semblables est vraiment homme. » Et, précisément, son attitude si humaine contrastait avec l'arrogance de certains membres de la branche régnante.

L'empereur Thanh-Thai était, au fond, très hostile à ce jeune prince qui, pourtant, ne lui portait pas ombrage. Il ne lui épargnait aucune brimade. Ainsi, l'accès du Palais était interdit à Phung-Hoa lors des grandes fêtes rituelles. On le mettait à l'écart de tous les honneurs. Une pension dérisoire lui était allouée. Mais Phung-Hoa supportait en sage toutes ces misères. Dans sa villa d'An-Cuu, qu'il décorait lui-même avec un goût exquis, il s'occupait de peinture et de musique. Artiste dans toute la profondeur du mot, d'une sensibilité raffinée, d'une adresse manuelle remarquable, il veillait à tout sur son petit domaine. Il excellait à varier le dessin de son jardin, à tailler les arbustes à la mode chinoise et japonaise, à cultiver les arbres fruitiers. Il savait aussi dresser les chevaux soit pour les courses, soit pour l'attelage. Par conséquent, en dehors de la lecture des livres canoniques et des exercices de piété, il n'était point embarrassé pour occuper ses loisirs. Peut-être négligea-t-il un peu la connaissance du français. Mais, s'il ne parlait pas correctement notre langue à ce moment-là, du moins était-il déjà capable de l'entendre et de suivre utilement une conversation.

Phung-Hoa ne faisait jamais aucune allusion au trône d'Annam. Tout en se souvenant qu'il était le Fils de l'Em-

pereur et en conservant — malgré les difficultés matérielles de l'existence — une impeccable élégance, il ne lui arrivait point d'épiloguer sur l'avenir. Comme tout prudent Annamite, il attendait avec patience le déroulement de son destin.

Or, en 1907, l'Empereur Thanh-Thai, usé et vieilli, abdiqua en faveur de son fils, Duy-Tan (l'ami des réformes), âgé de sept ans. Si Phung-Hoa ressentit quelque amertume de ce choix, il la cacha soigneusement et il ne se départit point de sa discrétion coutumière. Il ne voulait en rien forcer les événements. Ce sont les événements qui, à quelques années de là, le tirèrent de l'obscurité. En 1916, une vague conjuration se forma à Hué et le faible Duy-Tan y prêta l'oreille. Crut-il sincèrement qu'il pourrait échapper au protectorat français grâce à la guerre ou bien n'osa-t-il plus reculer après avoir été entraîné dans le complot? Toujours est-il que, dans la soirée du 3 mai, le jeune Empereur quittait son palais pour prendre la direction des insurgés. Il fut bientôt rattrapé par nos agents, le service de la sûreté n'ignorant rien de ses faits et gestes. Après une équipée qui dura trois jours, il était pris et ramené dans la capitale. Le 8 mai, M. le Gouverneur général Roume arrivait de Hanoï. Au cours d'une réunion qu'il présida, assisté de M. Charles, résident supérieur en Annam, et où siégeaient les membres du Grand Conseil Secret, la déposition de Duy-Tan, qui avait été placé aux arrêts dans la citadelle, fut décidée. C'est alors qu'à l'unanimité — tous les candidats appartenant à la branche Thanh-Thai ayant été écartés — on convint d'appeler le prince Phung-Hoa. Le 10 mai, M. Roume eut, à la Résidence supérieure, une première entrevue avec le futur Empereur qui vint en simple pousse-pousse. Le prince était tellement ému qu'il eut beaucoup de peine à s'exprimer et à remercier les deux gouvernements d'avoir pensé à lui qui n'avait jamais intrigué pour obtenir le pouvoir. La tête haute il allait bientôt franchir le seuil du Palais de ses Ancêtres qu'il avait quitté vingt-sept années auparavant. Phung-Hoa prit le chiffre de règne *Khaï-Dinh* — ce qui signifie « ère de progrès ». Le 18 mai 1916 — jour reconnu favorable par les astrologues — il fut intronisé selon les rites et la pompe officiels et, sous ce nom, inscrit sur le Livre d'Or qui n'est ouvert qu'au com-

mencement ou à la fin de chaque règne. L'activité de l'Empereur Khaï-Dinh ne tarda pas à se manifester. D'abord les relations avec la France furent cordialement rétablies et tout un ensemble de réformes envisagées d'accord avec le gouvernement protecteur. M. Albert Sarraut, et ensuite M. Maurice Long, trouvèrent en lui un esprit éclairé et prêt à collaborer franchement à l'amélioration des institutions de l'Empire. Tout récemment était créée, par exemple, une Chambre consultative indigène pour l'Annam.

Les goûts artistiques du nouveau monarque s'imposèrent également. Les appartements privés du Palais, le Palais des Reines-mères, les dépendances et les cours, jardins et temples, dont l'entretien laissait beaucoup à désirer depuis un certain temps, furent remis en état. On assista à une complète transformation et à une véritable renaissance de l'esthétique annamite. Le tombeau de Dong-Khanh fut particulièrement l'objet des attentions dévotieuses de Khaï-Dinh, qui n'a jamais manqué à la règle confucéenne. Le monarque a aussi fait choisir par ses géomanciens et ses astrologues l'emplacement de sa propre tombe et du tombeau des reines-mères — ce qui est en Annam une haute marque de sollicitude et d'amour. Sa générosité n'a pas été moins apparente à l'égard de Thanh-Thai, des princes et des princesses de cette famille qui ne lui avaient cependant point épargné les déboires. L'Empereur Khaï-Dinh n'a pas voulu se rappeler les offenses naguère commises envers le prince Phung-Hoa!

Un seul fils est né du souverain de l'Annam. Ce prince qui a neuf ans accompagne son père en France. Il y restera quelques années pour parfaire son instruction et son éducation. C'est M. Charles, ancien résident supérieur à Hué, qui est chargé de l'initier à la culture occidentale.

Pendant son séjour chez nous l'empereur Khaï-Dinh se rendra mieux compte de ce qu'est le pays protecteur. Si ses connaissances sont étendues, elles sont avant tout théoriques et philosophiques. Pour la première fois un « Duc-Hoang-dê » quitte ainsi ses États du Sud Pacifié afin de voir l'Occident. C'est un acte d'une haute portée morale et qui donnera à l'influence française une nouvelle force parmi les populations annamites. J'imagine, toutefois, que nos fêtes officielles,

si elles paraissent curieuses au monarque asiatique surtout à cause de leur nouveauté, seront loin d'avoir l'allure grandiose des fêtes de Hué. Il faut avoir assisté sous le ciel de l'Extrême-Orient à l'une de ces cérémonies où se déploie un fastueux cortège de soldats aux tuniques vives, où passent les éléphants et les chevaux richement caparaçonnés, où défilent des personnages de féerie sous les dais laqués et les parasols éclatants, des groupes de musiciens aux instruments archaïques; il faut avoir vu cette richesse de types, d'étoffes et de couleurs pour comprendre combien il est difficile d'éblouir, en Europe, un hôte venu de là-bas...

J'ai eu la bonne fortune de participer, l'autre année, aux réjouissances en l'honneur de l'anniversaire de l'empereur Khaï-Dinh — qui est né le 12 octobre 1887. — Laissez-moi vous conter comment les choses se passèrent. Cela vous donnera peut-être une idée de ce qu'est cette cour d'Annam si lointaine et si majestueuse. Selon l'usage, l'Empereur avait, dès le matin, envoyé au Résident supérieur une escorte de cavaliers armés de la lance portant oriflamme aux couleurs françaises. Montés sur des petits chevaux fringants, ces cavaliers étaient revêtus d'une tunique rouge et de culottes blanches, tandis que leurs mollets étaient enserrés dans des bandes également couleur de vermillon. Nous voilà partis en landau pour le Palais impérial avec cette escorte caracolant devant nous... Nous pénétrons dans la citadelle, puis, la première porte du Palais est franchie. Un mandarin est planté là pour recevoir le Représentant de la nation protectrice. Tout le monde se range derrière lui et l'on se dirige vers la salle du Trône. Les gardes de l'intérieur, habillés comme nos cavaliers de la première escorte, précèdent le cortège français. Mais leur troupe est renforcée de flûtistes qui ponctuent notre marche. La salle du Trône, dite « Salle de la Grande Paix » (Thai Hoa Dien), rouge et or, est au fond de la cour dallée où sont rangés à droite et à gauche, selon les rites, tous les mandarins d'Annam. Nous passons entre cette double haie de personnages en costume d'apparat, qui se tiennent, pour ainsi dire, au garde-à-vous, et nous gravissons posément les degrés qui mènent à cette salle fameuse. L'Empereur Khaï-Dinh est là, en retrait, sur son

trône aux dragons d'or entre les colonnes de bois laqué dans une demi-clarté. Seul, impassible, immobile comme une statue, il attend. Il est enveloppé de la simarre de soie jaune où les broderies représentent encore le dragon et où les pierreries abondent. Ses pieds sont chaussés de bottes mandarinales chinoises. Dans ses mains jointes il tient un « maintien » d'ivoire, le « Hot » qui décèle sa puissance et son rang. Sur sa tête repose une sorte de chapeau-tiare assez compliqué qu'il a lui-même composé, où tremblent des diamants et des pierres précieuses.

La figure du monarque, ivoirine, se détache de cet ensemble comme une figure de cire d'une exquise aristocratie dans laquelle les deux yeux semblent seuls vivants et, par moments, luisent plus ardemment. Il est de règle qu'en pareille occurrence l'Empereur conserve une attitude absolument dégagée des liens de ce monde. Il importe que ses regards dépassent la foule des mortels et se perdent dans la contemplation de l'infini. Étant en communication avec le Ciel il ne saurait adresser une œillade personnelle à qui que ce soit sans manquer gravement à l'étiquette. Parfois, même, il baisse les paupières et donne l'illusion qu'il est complètement figé dans son rêve sans plus d'attaches avec la réalité extérieure.

A part les hauts fonctionnaires français, les Princes du Sang, le ministre des rites et le ministre de la Guerre, personne n'a pénétré dans la salle du Trône. Tout d'abord, le Résident supérieur présente les vœux du Gouvernement français à Sa Majesté et prononce une courte allocution de circonstance, aussitôt traduite par un interprète. Impassible, toujours, l'Empereur écoute. Le compliment terminé, il se lève et y répond en quelques phrases sur un ton chantant et selon une cadence précise. Ensuite, il se rassied et reprend sa pose hiératique. C'est que les grands *laïs*, les grands saluts rituels, vont commencer... Nous, les Français, nous nous reculons jusqu'au mur, sur la gauche, pour ne pas intercepter une partie des prières qui vont monter vers le souverain, ce qui serait contraire aux rites!

Je regarde les mandarins assemblés — les neuf classes de mandarins — qui sont la parure intellectuelle et la force morale du pays d'Annam. A droite, face à l'Empereur,

sont rangés les mandarins civils, au premier rang desquels on distingue, portant la tunique jaune, la troisième et la quatrième colonne de l'Empire (le ministre de la Justice et le ministre de l'Intérieur). Derrière eux se tiennent les sous-secrétaires d'État, les dignitaires ayant rang de Tong Doc et, à leur suite, les fonctionnaires de moindre importance. A gauche, voici les mandarins militaires et à leur tête, ayant droit encore à la tunique jaune, les deux plus hauts dignitaires, qui ont rang de maréchaux d'armées. Les généraux sont alignés selon leur grade et leurs états de service. Tout cela est réglé d'après le plus sévère protocole.

Le costume et les insignes de chacun indiquent le degré de noblesse et la valeur de la fonction. La coiffure, sorte de mitre d'or d'origine chinoise, est rituelle. C'est de la Chine qu'ont, du reste, été importés ces broderies, ces dessins symboliques, ces soies merveilleuses dont les tons, malgré leur vivacité, ne sont jamais choquants. Les neuf classes de mandarins ainsi groupées forment des gammes inouïes de bleu, d'or, de vert, de jaune. C'est un papillonnement de couleurs, mais qui ne heurtent point la vue. Dans la lumière d'Extrême-Orient les reflets changeants de ces costumes étranges captivent les regards sans les éblouir. De chaque côté des mandarins sont groupés les hérauts de la cour, habillés de tuniques jonquille, qui prononcent les commandements rituels. Leurs cris ressemblent à de longs et mélancoliques appels. On dirait presque d'une lamentation s'élevant dans un silence impressionnant : « Agenouillez-vous! Prosternez-vous! Adorez! Levez-vous! » ordonnent-ils. Et l'on n'entend plus que les bruissements des soies. D'un même geste, sous les feux brûlants du soleil, les deux cents mandarins piquent du nez contre terre. Ils restent ainsi la face touchant le sol pendant le temps fixé par l'usage dans l'attitude de l'adoration absolue. « L'esplanade, a remarqué un artiste, M. Gras, semble jonchée des pétales effeuillés de fleurs merveilleuses. »

Quelle que soit leur qualité, quels que soient leur âge et la blancheur de leurs cheveux, les mandarins demeurent anéantis devant l'Empereur, attendant que les hérauts leur annoncent qu'ils peuvent se relever. Le ministre de la Guerre et le ministre des rites désignés cette année pour assurer le service

— on le change à chaque cérémonie — surveillent et vérifient la discipline des « laïs » du haut des degrés les plus élevés. Le Prince héritier, paré d'une tunique rouge cerise, ne s'agenouille pas en même temps que les mandarins. Il attend que ceux-ci aient rendu leur hommage et, à son tour, il vient se poster en face de son père pour se prosterner rituellement.

Pour compléter le décor il y a les mandarins en retraite de toutes les classes, en tunique bleue et en pantalon cramoisi, qui ont le devoir d'assister aux *laïs*. A moins d'être tout à fait impotents, ils n'y manquent pas. Pour la cérémonie on a aussi amené les chevaux d'honneur — blancs, c'est la couleur obligatoire — sous les housses de soie, et les éléphants au splendide caparaçon. On a sorti les étendards, les parasols, les armes sacrées. Tout ce qui symbolise l'antique civilisation d'Annam réapparaît en ce jour solennel. En plein vingtième siècle le spectacle de ces scènes archaïques est vraiment prodigieux. Un coup de canon annonce que la série des « laïs » est terminée, quand, par dix fois, les neuf classes de mandarins ont heurté la terre du front. L'Empereur se lève. La cérémonie prend alors un tout autre caractère. S. M. Khaï-Dinh passe dans le salon situé derrière la salle du Trône et aux accents de *la Marseillaise*, que joue la fanfare de la cour, il offre le champagne au Représentant de la France et aux grands fonctionnaires français et indigènes. Cet intermède jure avec le programme précédent. Il semble paradoxal de revenir ainsi subitement aux mœurs occidentales dans ce palais où tous les personnages sont chargés d'ornements dessinés selon la mode séculaire! Tout à coup éclate une pétarade formidable. Afin d'éloigner les mauvais esprits les serviteurs de la cour font partir les pétards à qui mieux mieux. On croirait des feux combinés de mitrailleuses et de grenades tant le bruit devient assourdissant. A la bonne heure! Nous voilà derechef dans la coutume annamite. Et si les mauvais esprits ne s'éloignent pas à toute vitesse devant cette attaque brusquée, c'est qu'ils sont surnaturellement aguerris.

Le soir, du haut de la Porte du Sud, qui est la porte principale du Palais (le Ngo-Mon), l'Empereur assiste à une représentation théâtrale en plein air. C'est une pièce d'origine bouddhique avec des épisodes drolatiques, des apparitions

d'animaux bizarres, des scènes entre personnages aux masques effrayants. La foule s'en délecte et S. M. Khaï-Dinh regarde son peuple d'un œil débonnaire.

La nuit tombe rapidement. Mille et mille lampions s'allument. Tout le Palais, toutes les portes, tous les murs sont décorés de petites flammes tremblotantes. La belle nuit asiatique enveloppe les jardins et le chœur immense des insectes commence sa chanson qui accompagne les couplets des vieux acteurs annamites. Il est impossible de ne pas goûter le charme pénétrant de cette fête que tout concourt à rendre belle : la nature, le mystère des lieux, la voix du passé. Les heures s'écoulent dans l'enchantement. Depuis longtemps la pièce chinoise est terminée et les lumignons — faute d'huile — se sont éteints un à un, mais les cigales continuent leur musique et toute la jungle ailée les soutient. Elles prolongent la fête et disent en leur langage la joie de vivre du pays d'Annam.

S. M. Khaï-Dinh admirera beaucoup l'Occident et il goûtera, certes, des plaisirs qui lui étaient jusqu'ici inconnus. Mais je suis bien certain que, malgré toutes les attentions dont il sera l'objet en France, souvent son âme s'envolera vers la rivière parfumée, vers Hué, vers le Palais, et qu'au milieu de nos fêtes les plus parisiennes, il n'oubliera pas non plus la villa d'An-Cûu et le pagodon des Ancêtres où s'éveillèrent les rêves de sa jeunesse — rêves de beaucoup dépassés aujourd'hui!

FRANÇOIS DE TESSAN

POUR UNE SAINE MONNAIE

Dans la *Revue* du 1er mai, nous avions annoncé la réunion d'une « Semaine de la Monnaie ». Celle-ci a eu lieu du 6 au 10 juin. Ses huit séances ont été très utilement remplies et on peut dire qu'elle a tenu plus qu'elle ne promettait.

Dès qu'il commença d'en être question, on s'était, en effet, demandé ce qui pourrait bien sortir des discussions qui allaient s'y engager. On avait même, il faut bien le dire, quelque appréhension, à cet égard, dans les milieux partisans du retour à la saine monnaie. L'expérience a prouvé, une fois de plus, qu'on peut faire largement confiance au bon sens du public français. S'il y a encore quelques groupements à qui la crise présente n'a rien appris, qui continuent à ne voir d'autre remède à leurs difficultés que dans la reprise d'une politique d'assignats, la « Semaine de la Monnaie » aura du moins permis de se rendre compte qu'une grosse majorité d'industriels et de commerçants est capable de comprendre les intérêts généraux et permanents du pays.

D'excellents rapports ont été rédigés par les membres du Comité d'organisation[1] et d'étude et par les personnalités

1. La « Semaine de la Monnaie » a été organisée par le Comité Central de la « Semaine du Commerce extérieur » et l'Assemblée des Présidents des Chambres de Commerce; l'Association de l'industrie et de l'agriculture françaises; l'Association nationale d'expansion économique; le Comité français de la Chambre de Commerce Internationale; la Confédération Générale de la production française; la Confédération de l'intelligence de la production française; le Comité National des Conseillers extérieurs; le Comité Républicain du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture; la Fédération des Associations régionales; l'Union du Commerce et de l'Industrie pour la défense sociale.

du monde des affaires qu'il s'était adjointes. Ces rapports ont trait aux questions les plus variées, envisagées toujours dans leurs relations avec le problème monétaire : effets de l'inflation et de l'instabilité des monnaies sur la vie économique, sur la fiscalité, sur les grands services publics, sur l'état social, sur l'épargne et le capital, sur les salaires, sur la moralité commerciale; possibilité et difficulté de la déflation, ses effets sur les banques, sur les affaires en général, sur la situation des rentiers et des propriétaires; dévalorisation légale du franc; situation des changes, palliatifs commerciaux ou techniques qui pourraient lui être appliqués (organismes d'exportation, comptoirs, assurances-crédit, marché à terme des changes, comptabilité en francs-or, caisses de conversion, etc.); enfin, politique financière et monétaire.

Il y a là un ensemble de travaux sérieusement étudiés et qui constituent une documentation des plus précieuses. Nous ne dirons pas que toutes les idées émises méritent également d'être retenues, mais les industriels, les commerçants, les économistes, les parlementaires, pourront consulter ces rapports avec profit.

Les conclusions soumises au Congrès par le Comité d'organisation et d'étude, ont fait l'objet de discussions approfondies. Nous ne saurions analyser, ici, toutes les idées qui se sont fait jour dans ces débats. Une tendance générale s'en dégage; elle est exprimée par les vœux suivants :

Le premier vise plus particulièrement l'inflation :

La « Semaine de la Monnaie », après discussion des différents rapports où sont analysés les effets et les conséquences, pour le pays, de la dépréciation de la monnaie, dont la cause essentielle est l'inflation fiduciaire;

Considérant que ces effets et conséquences ont été, d'une manière générale, désastreux;

Qu'il y a le plus grand intérêt à en éviter le développement et à en prévenir le retour;

Condamne, de façon catégorique, toute émission de billets pour les besoins de l'État;

Prend acte de la décision des associations adhérentes d'unir leurs efforts pour s'opposer à tout nouveau recours à l'inflation fiduciaire en vue de couvrir les dépenses publiques.

Sur la politique monétaire et la question de la dévalua-

tion légale du franc, qui a été abordée et discutée à plusieurs reprises parce que visée dans plusieurs rapports, le Congrès s'est montré tout aussi catégorique :

La « Semaine de la Monnaie », considérant qu'une réforme monétaire fondée sur une dévaluation légale du franc ne saurait être envisagée, en raison notamment de l'incertitude que fait peser sur l'avenir la liquidation de certains problèmes financiers découlant de la guerre (règlement des dettes interalliées, réparations, etc.);

Considérant que les étapes du crédit de la France seront les étapes de son assainissement monétaire;

Émet le vœu :

Que le Gouvernement et le Parlement, se conformant aux engagements résultant de la loi du 31 décembre 1920, poursuivent l'assainissement progressif de la circulation fiduciaire et restituent ainsi à la Banque de France, de nouvelles capacités de crédit, au profit du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

Ces deux vœux ont été complétés par le vœu général suivant :

La « Semaine de la Monnaie », considérant que la stabilité monétaire nécessaire à la santé économique du pays ne pourra être obtenue que par le retour à la convertibilité en or, lequel dépend essentiellement de la réalisation de l'équilibre budgétaire et d'un solde favorable de la balance des paiements;

Considérant que la cause des émissions anormales étant, en définitive, l'excès des dépenses de l'État, qui produit le déficit budgétaire, tous efforts doivent être faits en vue de réaliser l'équilibre du budget;

Considérant que l'équilibre budgétaire n'est possible que si l'État proportionne ses dépenses à ses recettes et non ses recettes à ses dépenses;

Considérant que l'augmentation des recettes normales de l'État ne peut provenir que de la prospérité générale du pays;

Considérant, d'autre part, que l'Allemagne possède la capacité économique nécessaire pour réparer les dommages que son agression a causés;

Émet le vœu :

1° Que l'État ne conserve que ses attributions essentielles et abandonne, le plus tôt possible, progressivement, et suivant des formes à déterminer, les gestions industrielles aux mains des particuliers;

2° Que l'État comprime ses dépenses dans tous les services qui doivent lui demeurer;

3° Que soit évitée toute intervention ou législative ou gouverne-

mentale qui aurait pour résultat de diminuer le rendement de la production française;

4° Que soit maintenue la séparation entre le budget ordinaire de la France et le budget des dépenses recouvrables;

5° Que l'Allemagne soit contrainte, par tous les moyens qui apparaîtront effectifs, de fournir, sous quelque forme que ce soit, au budget français des réparations, les ressources nécessaires à ce budget.

Ce sont là les trois résolutions maîtresses. D'autres vœux ont été adoptés : sur la liberté des conventions et le droit de propriété, sur les salaires, sur la création d'un marché à terme des changes, sur la nécessité d'un ajustement équitable du salaire des travailleurs intellectuels, etc. Nous n'insisterons pas autrement sur ces vœux, qui ont surtout pour objet d'appeler l'attention sur certaines difficultés spéciales résultant de l'instabilité monétaire et d'indiquer dans quel sens il serait peut-être possible de trouver une solution à ces difficultés.

Dans son rapport général, d'une très belle tenue, M. François-Marsal a résumé les raisons qui ont conduit la « Semaine de la Monnaie » aux conclusions qui viennent d'être rappelées. Il a également indiqué l'orientation qui s'en dégage pour la politique financière et monétaire de l'avenir. Son magistral discours a été publié, in extenso, dans la *Journée Industrielle* du 11-12 juin. Nous ne saurions trop en recommander la lecture; on y trouvera une synthèse méthodique de tous les arguments développés au cours de la discussion et qui ont déterminé les votes à peu près unanimes du Congrès.

La question de l'inflation a été traitée, ici, dans plusieurs articles. On a dit ses inconvénients, ses répercussions désastreuses si on les apprécie du point de vue de l'intérêt général, les injustices qu'elle crée et qui ne vont pas sans de gros dangers pour la paix sociale.

La « Semaine de la Monnaie » est arrivée aux mêmes conclusions.

Sans doute, l'inflation n'est pas seule responsable des maux dont nous souffrons. Il faut lui faire sa part sans l'exagérer. On a pu reprocher à certains rapporteurs d'avoir eu, parfois, tendance à dépasser la mesure. Il n'en reste pas moins que pas une seule voix ne s'est élevée, dans le Congrès,

pour prendre la défense du papier-monnaie : *Les émissions anormales de billets pour le compte de l'État ont été condamnées à l'unanimité.*

Ce résultat ne nous a pas surpris. Il paraît avoir ému quelques inflationnistes impénitents qui persistent à nous donner en exemple la politique monétaire de l'Allemagne. Laissons à leurs sophismes ces incurables qui prétendent multiplier les richesses en multipliant les billets de banque, à l'instar de ce photographe maniaque d'un roman de Dickens, qui croyait multiplier la population parce qu'il multipliait les portraits.

La dévaluation, c'est-à-dire la consécration légale de la perte subie par notre monnaie, comparativement à son ancienne parité-or, n'a pas eu plus de succès. La discussion autour de cette question a été beaucoup plus vive; toutefois, il est apparu très vite que la très grosse majorité de l'Assemblée était nettement opposée à toute défaillance monétaire : la France ne mérite pas qu'on lui inflige un « étalon au rabais », une sorte de concordat qui porterait atteinte à son crédit.

La dévaluation, d'autre part, consoliderait les injustices causées par le trouble que la dépréciation monétaire a porté dans l'exécution des contrats. Elle ferait le jeu des débiteurs contre les créanciers, alors que, déjà, dans la période d'inflation, les débiteurs ont été les bénéficiaires et les créanciers les victimes.

On objecte bien l'intérêt de l'État, débiteur vis-à-vis des souscripteurs à ses emprunts de guerre et d'après-guerre, d'un montant d'arrérages qui écrasent son budget. Ses charges paraissent devoir être d'autant plus lourdes que le paiement en sera fait avec des francs ayant une plus grande valeur. Mais, à bien réfléchir, est-on certain que l'État lui-même ait un intérêt réel à la dévaluation?

Les détenteurs de capitaux qui, au lieu de les prêter à l'État, les ont employés en richesses réelles et tangibles : terres, maisons, bijoux, ou même en valeurs étrangères, verraient définitivement consolider leur fortune et leurs bénéfices, alors que, par ailleurs, les millions d'épargnants qui, aux moments les plus critiques de la guerre, ont fait sans se

lasser confiance à la patrie, perdraient une partie des sommes qu'ils lui ont prêtées? Ce serait un dangereux scandale.

Le peuple français a la mémoire tenace. Il a fallu de nombreuses années pour effacer le souvenir des assignats. Celui d'une nouvelle faillite monétaire ne serait pas moins durable. Pendant longtemps, il compromettrait ou rendrait singulièrement onéreux le placement des emprunts que l'État doit continuer à émettre pour consolider la dette flottante et subvenir aux dépenses des réparations.

D'ailleurs, à l'heure actuelle, une dévaluation du franc serait impossible. Elle ne nous donnerait pas la stabilité des prix et des changes, elle ne nous permettrait pas de rétablir un régime effectif d'étalon or. La démonstration en a été faite, et ce n'est pas la partie la moins attachante du rapport de M. François-Marsal que celle où il reprend les arguments développés à ce sujet, au cours de la discussion.

Nous aurons à reprendre cette question de la dévaluation dans un article spécial, car nous n'avons pas l'illusion de croire que le vote émis par la « Semaine de la Monnaie » suffira pour l'écarter à tout jamais. Non, c'est une question que nous retrouverons sur notre chemin. La dévaluation a et aura encore longtemps des protagonistes. La plupart sont d'anciens partisans de l'inflation qui n'ont désarmé qu'en apparence et qui s'efforcent de nous rejeter dans l'aventure du papier-monnaie par des voies détournées.

Il est bon que l'opinion publique soit éclairée sur ces manœuvres et sur la question; c'est encore la meilleure façon de faire avorter les tentatives dévaluationnistes. Pour l'instant, nous soulignerons seulement le *non volumus* catégorique de la « Semaine de la Monnaie » : *Une réforme monétaire fondée sur une dévaluation légale du franc ne saurait être envisagée.*

Après s'être prononcée contre la dévaluation, la « Semaine » a demandé, en outre, que *soit poursuivi l'assainissement progressif de la circulation fiduciaire* et que, se conformant aux engagements résultant de la loi du 31 décembre 1920, le Gouvernement et le Parlement continuent de résorber les émissions anormales déterminées par les nécessités de la guerre et de l'après-guerre.

A priori, il peut paraître extraordinaire que le Congrès ait cru devoir mentionner, dans son vœu, une loi toujours existante et dont, par suite, l'application va de soi. C'est qu'il lui est apparu qu'il n'était pas inutile de dire avec précision son sentiment, en présence de certaines manifestations qui, au même moment, se produisaient dans un autre milieu.

A la Commission des Finances de la Chambre, on suggérait, en effet, ce même jour, au ministre des Finances, de chercher une atténuation aux difficultés budgétaires, pour l'exercice 1923, dans la suspension du plan d'amortissement de la dette de l'État envers la Banque, tel qu'il résulte de la loi du 31 décembre 1920.

Il s'agit là d'une question extrêmement importante et nous croyons qu'il est intéressant de fournir au pays tous éléments pour lui permettre de se faire une opinion.

***

Comment se présente cette question des remboursements de l'État à la Banque de France, d'abord au point de vue du principe?

On sait que les nécessités impérieuses de la Défense Nationale ont obligé l'État, dès les premiers mois de la guerre, à recourir aux avances de la Banque de France, pour se procurer des moyens de trésorerie. Les conventions, passées en 1911 avec l'Institut d'émission, assuraient un premier concours pour les dépenses de mobilisation. Mais les ressources fournies par la Banque, au lendemain même de la déclaration de guerre, furent très vite épuisées et, au mois de septembre 1914, le ministre des Finances demanda une nouvelle avance de 3 milliards au taux réduit de 1 p. 100.

Dès cette opération, la question des conditions du remboursement s'est posée. M. Ribot, alors ministre des Finances, écrivit au Gouverneur de la Banque une lettre, dont voici l'extrait essentiel pour la question qui nous occupe :

Vous m'avez entretenu, Monsieur le Gouverneur, de la préoccupation qu'avaient les Régents, d'assurer, après la conclusion de la paix, le remboursement, aussi prompt que possible,

de ces avances par l'État. Je suis tout à fait d'accord avec eux. Rien ne serait plus funeste que de céder à la tentation de différer ces remboursements pour se dispenser de faire les emprunts nécessaires et profiter du taux réduit de la dette de l'État envers la Banque. Le crédit de la Banque souffrirait gravement d'une politique aussi imprévoyante. Ce qui fait la force du crédit de la Banque et ce qui lui permet de fournir, en temps de guerre, à l'État, les ressources dont il a besoin, c'est qu'en temps ordinaire, la circulation des billets est entièrement garantie par l'encaisse métallique et par des effets de commerce.

Le crédit de la Banque et celui de l'État ne doivent pas être confondus et lorsqu'une crise, comme celle d'aujourd'hui, oblige l'État à recourir à la Banque, il ne peut le faire sans danger qu'à la condition de rentrer, le plus tôt possible, dans l'ordre habituel.

Vous pouvez donner au Conseil de Régence l'assurance que le remboursement de la Dette de l'État sera fait dans le plus court délai possible, soit au moyen des ressources ordinaires du budget, soit en prélevant les sommes nécessaires sur les premiers emprunts ou sur les autres ressources ordinaires dont nous pourrons disposer.

L'engagement a d'ailleurs été repris dans les articles mêmes de la Convention du 21 septembre 1914, sanctionnée par une loi du 26 décembre suivant. Il était complété par l'organisation d'un *compte spécial d'amortissement* qui devait commencer à fonctionner un an après la cessation des hostilités.

A partir de cette date, le renouvellement des Bons du Trésor, déposés en garantie des avances faites par la Banque à l'État, devait s'effectuer au taux de 3 p. 100, soit 2 p. 100 de plus que l'intérêt réduit appliqué aux dites avances. Ces 2 p. 100 supplémentaires devaient être affectés à un compte spécial de réserve, destiné, après couverture de certains risques exceptionnels, à amorcer les remboursements de l'État.

Chacune des conventions ultérieures, par lesquelles l'État a obtenu de nouvelles avances, a visé les dispositions de la convention de septembre 1914, et la loi du 20 décembre 1918, portant prorogation du privilège de la Banque de France,

a enrichi la réserve d'amortissement de dotations beaucoup plus importantes que celles qui avaient été prévues tout d'abord. Il est inutile d'entrer dans des détails à cet égard.

Arrivons à la Convention du 29 décembre 1920, sanctionnée par la loi du 31 décembre, et qui a précisé les délais du remboursement.

Aux termes de cette convention, l'État s'est engagé à effectuer, avant le 1er janvier 1922, le remboursement nécessaire pour ramener à 25 milliards de francs le montant des sommes prélevées sur son compte d'avances. Le maximum des prélèvements autorisés était alors de 27 milliards. L'amortissement de sa dette doit se poursuivre à raison de 2 milliards de francs au moins chaque année. En conséquence, le montant des avances autorisées sera, chaque 31 décembre, réduit d'une somme de 2 milliards.

L'engagement est formel. Mais, envers qui a-t-il été pris? Est-ce seulement envers la Banque?

M. Henry Chéron a examiné cette question dans son rapport général sur le budget de 1922. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ce passage :

Sans doute, c'est avec l'Institut d'émission qu'ont été signées les conventions qui viennent d'être rappelées, mais par-dessus l'Institut d'émission, c'est envers tous les porteurs de billets que l'engagement a été contracté. Les avances que la Banque de France a faites à l'État sont, au fond, des emprunts indirects de l'État à la circulation.

Les nécessités impérieuses de la Défense nationale, l'impossibilité où l'on était d'obtenir par l'impôt des ressources suffisantes, ont obligé de recourir aux émissions de billets. A chaque émission nouvelle, le pouvoir d'achat des billets détenus par les particuliers s'est trouvé réduit. Et c'est afin d'éviter que ces réductions successives de la valeur des billets de banque n'eussent comme résultat d'amoindrir la confiance des porteurs, que l'État a rappelé, à chaque convention, son engagement de rétablir la pleine valeur de ces billets, dès qu'auraient disparu les circonstances exceptionnelles qui avaient justifié leur émission.

Nous sommes donc, en réalité, en face d'une promesse de remboursement d'une nature toute particulière, contractée envers

une catégorie de citoyens à qui les nécessités de la guerre ont fait imposer une sorte d'emprunt forcé. Cette promesse, l'État français doit tout faire pour la tenir comme les autres : le respect des engagements est pour lui, comme pour les particuliers, le fondement même de son crédit.

Le raisonnement est irréfutable et on ne saurait mieux dire. La Banque a été un intermédiaire pour l'emprunt, et c'est moins envers elle qu'envers la collectivité des porteurs de billets, que les engagements de remboursement ont été pris.

L'exécution de ces engagements est-elle possible?

La première échéance a été couverte sans difficulté. Avant le 31 décembre 1921, le Trésor avait ramené, graduellement, son compte à la Banque, par ses seuls moyens, au-dessous des 25 milliards prévus par la Convention de 1920. Le montant de ses prélèvements s'élevait à 24 600 millions. La première étape du remboursement était donc réalisée, sans que le Trésor ait eu à faire appel à la réserve d'amortissement.

Cette réserve, qui s'élevait alors à 1 280 millions, n'en a pas moins été appliquée à l'atténuation de la dette de l'État, dont le compte s'est trouvé ramené à 23 300 millions. La Trésorerie a ainsi recouvré un volant supplémentaire dans les limites de l'écart entre ce dernier chiffre et le maximum des prélèvements, fixé désormais à 25 milliards.

Si, au cours de l'exercice 1922, le Trésor restitue à la Banque ce que les nécessités de ses paiements quotidiens auront pu l'obliger à lui demander, les 1 280 millions de la réserve d'amortissement devront se trouver reconstitués au 31 décembre prochain. C'est là un minimum. Si les 1 280 millions ne se retrouvaient pas dans le compte du Trésor à cette date, c'est qu'en réalité, la dette de l'État envers la Banque se serait aggravée au lieu de se réduire.

Comme, à la fin de la présente année, le compte d'amortissement aura reçu de nouvelles dotations, dont le montant ne semble pas devoir être inférieur à 750 millions, l'application de ces 750 millions à l'atténuation de la dette de l'État, venant s'ajouter aux 1 280 millions de la réserve, dont l'*usage* a été remis au Trésor au début de 1922, suffira pour assurer le remboursement de 2 milliards prévu et pour ramener

au-dessous de 23 milliards le solde des avances prélevées.

Donc, aucune question ne se pose pour l'échéance de 1922, à moins — encore une fois — que le Trésor n'ait recours au papier-monnaie pour couvrir, dans le présent exercice, une partie de ses dépenses.

Si l'on admet, — hypothèse extrême et tout à fait improbable — que la Trésorerie ne pourra pas dégager, en 1922, la moindre disponibilité lui permettant de réduire ses prélèvements à la réserve d'amortissement pour assurer l'échéance du 31 décembre prochain, la question se posera alors de savoir comment sera constitué le volant nécessaire à la Trésorerie en 1923.

Mais cette question n'a rien de commun avec celle de l'exécution de la loi du 31 décembre 1920 : *il s'agit de savoir si la Trésorerie doit demander le volant qui lui est nécessaire, à l'épargne ou au papier-monnaie.* C'est un problème tout différent et qui soulève des objections d'un autre ordre. Ses termes sont, en réalité, les suivants : *Doit-on ou ne doit-on pas aggraver l'inflation pour assurer des ressources temporaires à la Trésorerie?*

Si on se décidait pour l'affirmative, — et c'est au fond le biais par lequel les partisans des émissions anormales comptent nous y ramener, — il est à craindre qu'une fois lancé à nouveau dans une politique d'inflation, on ne parvienne pas à s'arrêter aussi facilement qu'on le voudrait. N'oublions pas que l'année 1923 nous porte à la veille de la période électorale et que ce n'est généralement pas à la fin des législatures qu'il convient de supprimer les barrières qui s'opposent aux velléités de gaspillage des Parlements.

Supposons réglée dans le sens de la sagesse monétaire cette question de la constitution du volant de la Trésorerie. Reste la question du remboursement des 2 milliards fin 1923.

Le Trésor sera obligé d'emprunter au marché des capitaux les sommes nécessaires pour parfaire le remboursement de 2 milliards que l'État s'est engagé à effectuer au 31 décembre de l'année prochaine. Quelle serait l'importance de ces emprunts? En 1923, le compte d'amortissement recevra encore des dotations variant entre 700 et 750 millions. Pour parfaire les 2 milliards que le Trésor doit rembourser, il devra

donc emprunter entre 1 200 et 1 300 millions. La situation sera sensiblement la même en 1924.

Cet emprunt constitue-t-il réellement une opération onéreuse?

Actuellement, par suite de l'abaissement du taux d'intérêt sur les Bons de la Défense Nationale, le Trésor peut se procurer ce surplus de 12 à 1 300 millions à un taux moyen de 4 p. 100. Or, aux termes de la convention de 1914, que nous avons rappelé plus haut, l'intérêt qu'il paye sur ses avances à la Banque de France, et dont la plus grosse partie va à la réserve d'amortissement, est de 3 p. 100. L'écart entre les deux est, par conséquent, de 1 p. 100; soit 12 à 13 millions pour l'année.

Peut-on dire vraiment qu'il y a un intérêt financier à alléger le Trésor de cette charge supplémentaire? Ce serait singulièrement méconnaître les avantages qui résultent de l'assainissement progressif de notre situation monétaire : avantages pour le crédit public, avantages aussi pour le budget.

Dans son discours de clôture de la « Semaine de la Monnaie », M. Raphaël George-Lévy l'a observé très justement : « La saine monnaie, a-t-il dit, tuera la vie chère et le retour à la vie bon marché permettra de réaliser sur les dépenses budgétaires des économies très supérieures aux sacrifices qu'aura nécessités la libération du papier-monnaie. »

Il est vrai que certains attendent de cette défaillance une économie plus substantielle. Ce ne serait pas un allégement de 12 à 13 millions qu'on pourrait envisager, disent-ils, si les remboursements à la Banque étaient suspendus, mais une somme beaucoup plus forte. La vérité est que ces derniers ne songent pas seulement à dispenser l'État des emprunts que rendraient nécessaires les insuffisances du compte d'amortissement pour assurer l'annuité de 2 milliards. Ils vont beaucoup plus loin : *ils prévoient la suppression du compte d'amortissement lui-même et de ses dotations légales.*

Quand on s'engage dans la voie des défaillances, on ne sait jamais jusqu'où on sera entraîné. Nous ignorons ce que M. Ribot, qui fut l'inventeur du compte d'amortissement dès 1914, penserait de sa suppression trois ans après la guerre, au moment même où commencent de se faire sentir ses bons effets.

Le mécanisme en est ingénieux. Il oblige l'État et il l'aide en même temps à rentrer, graduellement, dans l'ordre monétaire. En cours d'exercice, il n'impose aucune charge directe à la Trésorerie. Dans les comptes du Trésor, en effet, à chaque renouvellement des bons, la dette de l'État envers la Banque est augmentée du montant des agios perçus, mais, au même moment, sa créance sur la Banque est accrue du montant des sommes reçues par la réserve d'amortissement. L'intérêt immédiat de l'opération, c'est que la marge disponible des avances est réduite d'autant. C'est un avertissement donné au Trésor d'avoir à modérer ses prélèvements.

On voit bien l'intérêt que les auteurs de cette surenchère pourraient avoir à supprimer ce frein automatique. Mais cet intérêt n'est pas précisément l'intérêt général.

Aussi doit-on espérer que ni le Gouvernement ni le Parlement ne s'arrêteront à cette suggestion. Ce serait l'ajournement *sine die* de toute amélioration de notre état monétaire, la négation de la volonté formellement exprimée, cependant, à maintes reprises, par le pays, de revenir à un régime de saine émission et de saine monnaie.

Nous nous garderons d'insister sur les conséquences que risquerait d'entraîner, pour le crédit public, en France et au dehors, pareille réaction contre la politique de redressement financier poursuivie depuis deux ans.

Ce n'est pas à vrai dire non plus, et quoiqu'on ait essayé de faire accroire le contraire, une préoccupation d'équilibre budgétaire qui a fait poser la question du maintien ou de la suspension des remboursements à la Banque de France, puisque, aussi bien, le budget ne reprend aucun crédit pour y faire face. Le projet de 1923 présente même cette particularité sur les précédents que la part de l'intérêt réduit de 1 p. 100, destinée à être versée au compte d'amortissement, n'y figure plus. Quant aux 2 p. 100 d'intérêts supplémentaires prévus en 1914, ils n'y ont jamais figuré.

On objectera peut-être que les emprunts de la Trésorerie réagissent finalement sur le budget, celui-ci étant obligé de prévoir des crédits pour le service de la dette flottante. Soit. Mais, dans quelle proportion cette réaction se produirait-elle en l'espèce? Dans la proportion des emprunts que l'État

serait obligé de faire pour compléter, jusqu'à concurrence de 2 milliards, les insuffisances de la réserve d'amortissement. Or, nous avons vu, plus haut, que pour 1923 et 1924, il s'agissait d'une surcharge insignifiante et qui, d'ailleurs, n'ira pas sans d'avantageuses compensations.

On conviendra qu'il n'y a pas là de quoi justifier une mesure aussi grave que celle de la suspension d'un engagement formel de l'État.

La seule objection qu'on puisse faire à l'occasion de ces emprunts supplémentaires, est qu'ils risquent d'être une gêne pour les affaires. Observons d'abord combien ils sont minimes, comparés aux énormes besoins que l'État a par ailleurs et qui l'obligent à maintenir largement ouverts ses guichets d'émission. Quoi qu'il en soit, il n'y a que l'expérience qui permettra de dire si cette objection est fondée ou non; personne ne saurait l'affirmer *a priori*.

Lorsque M. Doumer prit le ministère des Finances, la Trésorerie éprouvait de très sérieuses difficultés pour subvenir aux règlements qu'on lui demandait de faire. Les partisans de la faillite monétaire essayèrent déjà de l'amener à suspendre ses remboursements à la Banque et même à faire un peu plus d'inflation. Oh! pas beaucoup, 7 à 8 milliards seulement de papier-monnaie nouveau... pour commencer. M. Doumer n'a pas voulu entendre et l'événement lui a donné raison.

Par le jeu normal des souscriptions aux bons du Trésor, dont le montant inemployé est versé à la Banque, avec les autres ressources dont dispose l'État, ce dernier a vu sa dette envers l'Institut d'émission descendre au-dessous du chiffre de 25 millions que, par la convention de décembre 1920, il s'était engagé à atteindre à la fin de 1921. Au bilan du 15 juin, et en dépit de l'abaissement du taux des bons, heureusement réalisé par M. de Lasteyrie, le compte du Trésor à la Banque était de 23 milliards, niveau prévu comme devant être atteint au 31 décembre 1922.

Que seront les souscriptions en 1923? Il est bien difficile de le prévoir. Elles dépendront d'une foule d'éléments, parmi lesquels la confiance qu'on aura dans l'exécution scrupuleuse, par l'État, de ses engagements — de tous ses engage-

ments — n'occupera certainement pas la dernière place. « L'État doit être honnête homme », disait Thiers, et il avait raison. C'est encore le meilleur moyen pour qu'il soit riche.

Si les souscriptions sont abondantes, si elles excèdent, dans de notables proportions, les besoins de la Trésorerie, il appartiendra au ministre des Finances d'apprécier si l'heure n'est pas venue de procéder à un nouvel ajustement du taux de l'intérêt. Mais, pour ce faire, il faut que l'excès des ressources soit assuré, sinon l'approvisionnement risquerait de se trouver compromis.

Dans tous les cas, étant donné l'afflux constant des capitaux aux guichets du Trésor, malgré les possibilités d'emploi qu'offre le marché des rentes restauré dans sa liberté complète, malgré l'attrait d'autres placements et les avantages que peuvent procurer d'autres utilisations, rien ne permet de dire qu'en 1923, la Trésorerie ne sera pas en mesure d'exécuter les promesses de l'État. Une défaillance, décidée dès à présent, apparaîtrait systématique et ceux qui la décideraient prendraient une lourde responsabilité.

Nous terminerons ces quelques observations par un extrait de la partie du rapport général de M. François-Marsal, à la « Semaine de la Monnaie », relative à cette question :

« Certes, nos difficultés sont grandes, mais nous n'avons pas le droit de nous dérober devant elles. La prudence, comme le devoir vis-à-vis de nous-mêmes, consiste à continuer les efforts entrepris pour revenir à un régime monétaire normal, en exécutant les engagements que, par l'intermédiaire de la Banque de France, l'État a pris envers les porteurs de billets. »

JULES DÉCAMPS

PARMI LES LIVRES

« Les roues ruisselantes qui tournent, jour et nuit, au fil du fleuve pour en élever l'eau bienfaisante, remplissaient le ciel de leur gémissement, et un jeune savant me lisait dans un manuscrit arabe une histoire d'amour et de religion. » Ainsi commence le livre de M. Barrès : *Un jardin sur l'Oronte*, et l'Orient bleuit dans cette phrase enchantée.

Oronte Syrien, fil doré sur la robe du désert; Barada de Damas, torrent si prompt à fuir sous les peupliers blancs; Euphrate gris qui serpentez entre les murs de vos berges de plâtre; nuits silencieuses où les étoiles pendent en grappes; orangers de Tripoli, dont le parfum baigne le château de Melissinde; mer violette et bleue que surmonte un mirage : quel mortel prestige vous enveloppe, ô pays charmé? Ici le rude Latin se crut fils de Bacchus. Ici le destin du monde s'est joué dix fois. Ici les conquérants ont gravé leur nom dans la gorge du Chien. Ici l'empereur allemand s'est noyé dans le fleuve. Mais de tant d'aventures, la plus surprenante est celle de nos pères, qui, partis de France sous la croix, devinrent princes en Orient.

Que cette grande histoire eût fait rêver M. Barrès, on le savait, et qu'il avait exploré les châteaux francs de Syrie, un peu avant la guerre, dans un temps où ce voyage était plein de fatigues et de dangers. On attendait de lui une suite au *Voyage de Sparte*, une méditation et une étude; et voici qu'il nous donne un conte, le plus frémissant qu'il ait écrit :

le plus beau peut-être de ses romans, si la force pathétique et la ressemblance humaine l'emportent sur les compositions concertées. Jamais ce grand écrivain n'a fait étinceler dans la coupe des mots des philtres plus puissants. Écoutez ce chant dans un jardin :

Sans lassitude, la Sarrasine, multipliant ses thèmes dans la nuit, égrena sur la roseraie le rosaire de ses nocturnes. A la fois chaste et brûlante, elle montait de la langueur au délire, pour redescendre au soupir, et parfois endolorie comme un papillon dans les mailles d'un filet, d'autres fois guerrière et prête à tuer, elle faisait jaillir du ciel et de la terre tout ce qu'ils peuvent contenir de pathétique voluptueux.

Celle qui chante ainsi est la fille des rois, Oriante, aujourd'hui favorite de l'émir de Qalaat. Et cet émir, par vanité, a la faiblesse de la faire entendre à un jeune chevalier franc, sire Guillaume, venu vers lui en ambassadeur des chrétiens de Tripoli, et qu'il a pris en amitié. Sire Guillaume se prend à aimer celle dont il ne connaît que la voix. Et l'émir, par une imprudence nouvelle, la lui fait voir à visage découvert.

M. Barrès, plus prudent que l'émir, s'est bien gardé de nous montrer un visage qu'il a voulu si beau. Il a décrit le voile brodé de glycines, la tunique d'azur et de cramoisi, le gilet d'or boutonné de grosses perles; mais il n'a point tracé les traits. Cette figure de lumière ne nous est connue que par le trouble où elle nous jette, par le cortège des joies, des tristesses, des harmonies et des pensées. M. Barrès a trouvé, pour peindre cette escorte, des phrases incomparables, dont le sens est un chant. « Elle répandait autour d'elle une joie étincelante, suivie aussitôt du mélancolique sentiment que nulle minute ne peut être fixée. Et par ce chemin de tristesse, on pénétrait jusqu'aux mondes qu'elle portait dans son cœur. »

Et encore : « Son visage et tout son être exprimaient la même mélodie que son chant, sans doute la musique d'une âme faite d'amour et de grâce, et dont la flamme immortelle jaillissait de ses grands yeux. » Et encore : « Ce fut comme si l'on étalait à nu devant le jeune homme les secrets de son propre cœur. La figure de cette élue, ainsi que l'avait fait

son chant, le révéla à lui-même et le conduisit aux sources de sa vie. »

Guillaume ne pense plus qu'à Oriante, et comme l'émir, par une troisième imprudence, a envoyé auprès de lui une jeune femme nommée Isabelle, une correspondance ne tarde pas à s'échanger entre ceux qui sont destinés l'un à l'autre. Ainsi recommence l'éternelle histoire, l'enchantement du chevalier chrétien par la belle Sarrasine.

Peut-être en est-il ainsi dans tous les romans d'amour; mais dans celui-ci du moins, il est visible que M. Barrès s'est plu à peindre les transports, les douleurs et les félicités de sire Guillaume, sans connaître autrement le détail de son caractère, tandis qu'il a démontré tous les mouvements du caractère d'Oriante, sans presque rien nous dire de ses sentiments. Voulu ou non, ce contraste compose pathétiquement le tableau. Nous connaissons Oriante; mais l'âme de sire Guillaume est comme un métal dans la fournaise, qui change à tout moment de couleur, et dont l'aspect même est quelque chose de brûlant et d'incertain.

Ce qui paraît d'abord dans Oriante, c'est l'ardeur d'une âme démesurée, prête à rompre son enveloppe. Quand elle chante dans la nuit : « Elle va mourir » pense Guillaume; et il lui souvient des rossignols qui expirent dans leur cantilène. Le premier jour qu'il la voit, priée de chanter encore, elle baisse les yeux, comme si elle assemblait ses forces et faisait le plein dans son cœur. « On eût dit un aiglon qui va risquer son premier vol. » Elle semble dire : je ne puis pas, vous voyez bien que je vais mourir. Et ses poignets, ses petites mains aux ongles roses avaient autant d'expression que son visage pour révéler la timidité de son âme. » Cette fièvre, ce lyrisme, ce souffle sans cesse errant aux confins de la mort, comment tout cela n'eût-il pas enchanté le poète de Tolède et de Venise?

Mais Guillaume ne tarde pas à reconnaître, chez cet être frémissant, une énergie singulière. « Elle est contente de ton admiration, lui dit Isabelle, comme elle le serait de trouver un chant, une écharpe, un sourire que d'autres ne posséderaient pas. » Et comme Guillaume craint qu'elle ne soit un peu mobile : « Rassure-toi, dit la messagère, il y a chez elle

un point fixe. — Lequel donc? — La volonté de nous dominer tous. »

Un troisième aspect paraît dans un temps de péril, quand Qalaat étant assiégée, Guillaume aide l'émir à sauver la ville. La Sarrasine fait paraître du conseil et de la résolution. « Cette charmante figure, qui semblait dire que seuls l'amour et la fantaisie enthousiaste valent la peine de vivre, avait suivi l'exposé des avis avec le plus lucide bon sens; elle l'avait aidé à faire triompher une idée simple et dure. Il admirait maintenant en elle quelque chose de plus beau que ses couleurs, ses parfums et ses chants. »

Et enfin ce dernier portrait, où Oriante achève de vivre :

Toute flexible, mobile et enthousiaste, Oriante semblait de ces esprits qui jamais ne disent non. A tous les conseils, à tous les ordres, à toutes les prières, avant même que les paroles en fussent entièrement formulées, elle s'élançait pour répondre oui, cent fois oui, mais sous cette faiblesse et cette docilité apparentes, quelle force intraitable! quelle énergie de fourmi et d'abeille! L'énergie d'une âme dominatrice qui n'admet pas que rien entrave son impérieuse vocation secrète. Les sourires, les acquiescements, les soumissions et les enchantements qu'Oriante prodigue n'empêchent pas qu'elle percerait le roc, monterait dans la lune et livrerait à la malemort ceux qu'elle aime, plutôt que d'abandonner sa ligne d'ascension. Elle a reconnu son maître incapable, et dans son esprit, elle l'a dépassé; pis encore, elle l'a déposé.

Ce sont là les traits originels. Passé la centième page, il ne faut plus jamais chercher les caractères d'un roman. L'auteur a engagé ses personnages dans des aventures, et il est lui-même contraint, tantôt de les pousser, tantôt de les retenir, tantôt de leur ajouter une vertu, tantôt de les aiguillonner d'un appétit nouveau, le tout pour réussir sa comédie. Il n'y a à compter, si l'on veut voir les êtres au vrai, que ce que M. Barrès nous a dit d'abord. Et l'on s'aperçoit que la Syrie n'est pour rien dans l'aventure; que le charme du chevalier se renouvelle sans cesse, de Brocéliande au Rhin; que la belle Sarrasine, frémissante et rusée, lyrique et personnelle, pathétique et comédienne, passionnée et orgueilleuse, dompte d'autres cœurs que sur l'Oronte. C'est une histoire de tous les temps, et la Syrie du XIIe siècle me paraît infiniment moins propre à la réaliser que le Paris du XIXe.

Mais la Syrie offrait des enchantements que M. Barrès a offerts à son tour à l'enchanteresse.

Une fois les personnages créés, le romancier qui a sur eux le droit de vie et de mort, les mène à leur destin. M. Barrès y conduit Guillaume par un chemin de honte et de douleurs. L'émir ayant été tué dans une sortie, Guillaume prend sa place; et tant qu'il est puissant, il est aimé. Mais comme la place va être prise, Oriante le trahit. Il s'enfuit seul à Damas. Elle a épousé le vainqueur. Il revient cependant, déguisé d'humbles vêtements. Elle le reconnaît, elle le retrouve en cachette, elle le ramène à la cour de son nouvel époux. Mais Guillaume, que l'inquiétude torture, se trahit et il est aussitôt meurtri de coups. Il expire consolé par Oriante et par Isabelle. Quelle sentence cependant dans les tendres et amères paroles qu'il prononce au moment de mourir! « Je voudrais entendre jusqu'à la fin votre voix; non pas vos pensées qui sont mélangées, mais votre voix toute pleine du ciel où je désire aller... Ce n'est pas vous que j'aime, et même en vous je hais bien des choses, mais vous m'avez donné sur terre l'idée du ciel, et j'aime cet ange invisible, pareil à vous, mais parfait, qui se tient auprès de votre humanité imparfaite. »

***

Le Bouclier d'Alexandre est une de ces histoires dont on peut faire une légende épique, une fable philosophique, un roman d'aventures, un conte de nourrice. Comme Mme Tinayre l'a contée d'un style pur, comme les personnages participent à la dignité de l'antique, comme les dieux y sont mêlés, son livre est un peu tout cela, mais avec noblesse. Cette noblesse ne lui ôte point son agrément. Au surplus l'auteur a si bien le sens du réel qu'elle oublie parfois les conventions du déguisement romain. Elle suppose à Tarente, au temps d'Hadrien, un dîner où il y a des dames, lesquelles interrogent un jeune marin sur ses voyages. Elle a tracé le joli portrait d'un officier de marine en retraite :

Sa fortune était médiocre, sa chère frugale, sa famille réduite à deux affranchis, naguère matelots dans ses équipages; son langage et ses vêtements gardaient quelque chose de l'austérité militaire,

et l'ennui de la vieillesse inactive le dévorait. Simple de cœur, il n'osait participer aux discussions philosophiques, et, presque seul entre les commensaux de Nicias, il croyait aux dieux de l'empire qu'il servait avec toute la gravité d'un vieux Romain.

Je reconnais aisément cet excellent homme; il porte de grands favoris, comme c'était l'usage dans l'ancienne marine, et il a beau s'appeler Caius Livius, on le rencontre à Rochefort plutôt qu'à Tarente. Mais qu'importe? Et, au pli de l'uniforme près, un vieux navarque ne devait-il pas ressembler à un lieutenant de vaisseau qui a quitté le service? La médiocre fortune, l'amour de la carrière, la propreté du logis bien rangé sont communs aux marins de tous les temps.

Ce Caius Livius a donné le goût des aventures au fils d'une de ses amis, un enfant ardent, olivâtre et crépu, qui se nomme Chrysanthe. Avec une aisance extrême, et d'une main négligemment adroite, Mme Tinayre a noué son récit. Le père de Chrysanthe est un orfèvre grec, du nom de Nicias. Sa mère est une Syracusaine, dont les parents ont péri dans un naufrage; elle s'épouvante du goût que montre son fils pour la vie des gens de mer. A ce moment le bon Caius Livius, dont le rôle aurait pu devenir difficile, descend chez les morts d'un pas opportun. L'enfant s'échappe et navigue pendant quatre années. Il revient à dix-huit ans, beau, simple et un peu butor. Tout ceci est mêlé de descriptions et de portraits fort agréables. En vingt lignes Tarente apparaît sur ses deux promontoires allongés l'un vers l'autre, entre la mer et le golfe tranquille.

Or l'empereur Hadrien, qui régnait en ce temps-là, était grand amateur d'antiquités. L'orfèvre Nicias lui servait d'expert, et même de courtier. Car Nicias avait un frère, Hermotime, banquier à Thessalonique, mais aussi collectionneur et qui ramassait les bibelots de la Scythie et de l'Asie. Hadrien s'avisa de vouloir acquérir les armes qu'Alexandre avait coutume de porter et qui lui avaient sauvé la vie au Granique. Le héros les avait prises sur le rivage de Troie, au temple de Pallas où elles étaient suspendues depuis le temps du roi Priam. A la mort d'Alexandre ces armes avaient été dispersées. Le casque était maintenant dans le temple de Jupiter Ammon. Le bouclier était perdu.

Une tradition voulait qu'Alexandre eût donné ce bouclier à Thalestris, reine des Amazones, qui avait passé treize nuits auprès de lui. Thalestris avait juré de laisser le bouclier à la fille qui ne manquerait pas de naître de ce voyage, et aux filles de cette fille. Si Nicias, armant un bateau, envoyait son fils Chrysanthe à Thessalonique; si Chrysanthe, ayant retrouvé là son oncle Hermotime, se mettait en route avec lui pour retrouver chez les Amazones l'armure d'Alexandre; et si, au retour de cette expédition, il pouvait offrir à l'empereur un bouclier authentique, ou du moins vraisemblable, le profit et l'honneur seraient grands.

L'idée plut à Nicias. Il fit construire un bateau qu'il nomma *Alcyone* et qu'il confia à Chrysanthe. Le jeune homme partit joyeusement pour l'aventure. Après avoir fait escale au Pirée, il entra dans la baie profonde « que cernent, sur un côté, les montagnes de la Chalcidique, tandis que la rive opposée, plate et marécageuse, rejoint le delta de l'Axius. Les eaux du fleuve troublaient, de leur épais limon, le bleu sombre des eaux marines. Un relent de vase alourdissait l'air humide et chaud. Dominant le golfe, la mère de la Macédoine, la gardienne des temples, Thessalonique, consacrée aux dieux Cabires, couvrait une haute colline de ses maisons peintes et de ses jardins...

L'oncle de Chrysanthe, Hermotime, était un vieillard sage et voluptueux, habile au commerce, et qui, dans sa maison curieusement ornée, vivait entre deux jeunes esclaves. Il reçut bien son neveu, mais il refusa de gaspiller sur les routes le peu de jours qu'il lui était donné de savourer; toutefois il lui donna pour guide un affranchi de race Scythe, nommé Toxarès. Ce Toxarès, autrefois captif des Parthes, a vu dans les montagnes d'Arménie, au bord de l'Araxe, la vallée, cernée de rochers rouges, où les Amazones se réfugièrent, quand elles furent chassées des plaines de Scythie. Elles emportèrent avec elles le bouclier d'Alexandre, et la statue de leur déesse, la Vénus Taurique, monstre informe et avide de sang. C'était la loi de cette divinité barbare que l'Amazone, à l'aurore, devait tuer celui qu'elle avait aimé dans la nuit, ou en être tuée. Aussi les Scythes à qui elles s'unissaient au printemps, prenaient-ils soin de s'enfuir avant l'aube.

Dans la vallée rouge, la race des Amazones s'éteignit. Mais la déesse peupla ce désert de lions, qui gardèrent sa statue et le bouclier. C'est à eux que Chrysanthe devait ravir le trophée. Jusqu'ici le roman à été une aimable peinture de la Méditerranée, soudain rendue à son état ancien. C'est la rêverie qu'ont pu faire, avec moins de grâce, ceux qui, pendant la guerre, ont été portés, par les flots hasardeux, de Tarente à Salonique. Maintenant commence un autre récit, celui des aventures de Chrysanthe entre Salonique et la vallée des Lions; et nous sommes transportés, par un art magique, dans une autre Grèce, beaucoup plus ancienne, celle des dieux farouches et des héros aventureux, et comme dans un cycle de l'immense épopée dont l'*Odyssée* est un fragment.

Chrysanthe, avec une solide escorte de soldats macédoniens, gagne Trébizonde par mer. Puis par des montagnes et des plateaux abandonnés, il pénètre dans les défilés de l'Araxe. Soudain le paysage paraît s'ouvrir.

L'Araxe, avant de retomber dans un autre défilé plus profond, rencontrait un bassin, planté de maigres tamaris et cerné à grande distance par d'énormes falaises rouges. Entre le fleuve et les falaises se dressaient, par groupes inégaux, des aiguilles, des colonnes, des pyramides monolithes, toutes fendillées et rouillées. Et ce pays de la pierre, rougeoyant dans le ciel du soir comme le fer dans le feu, semblait sortir, ardent et fumant, d'un formidable incendie.

La vallée des Lions est une crevasse de ces rochers. Chrysanthe s'y engage seul un soir, et perd sa route. Tout à coup un cavalier immobile barre l'issue du défilé. Ce cavalier est un très bel adolescent, vêtu à la mode scythe. Il mène Chrysanthe chez celui qu'il nomme son père; et Chrysanthe a la surprise, et nous aussi, de voir que ce père est un très vieux Centaure, couché dans une salle profonde, et qui le reçoit en gémissant. Car une prophétie annonce qu'un homme viendra de la mer pour accomplir le rite ancien. Chrysanthe est évidemment cet homme : et cette prophétie mystérieuse fait sourire le bel adolescent, qui se nomme Perseis, tandis qu'elle arrache des plaintes au centaure. Entre Chrysanthe et Perseis, il se noue aussitôt une amitié tendre et singulière. On sert au Tarentin des fruits et du fromage et on le laisse seul, pour qu'il repose sur un lit de fourrures.

Au lieu de dormir, il se glisse sans bruit à travers les rochers, et reconnaît, sculptés des deux côtés d'une porte ouverte dans la montagne même, les lions à face humaine, gardiens du bouclier. Mais soudain la porte s'éclaire; la roche évidée est un temple où Chrysanthe voit avec horreur la grande idole barbouillée de rouge, la Vénus taurique : « Une gaine, un torse hérissé de cent mamelles pointues, des bras non dégagés, des mains ouvertes, une tête aux yeux écarquillés, à la bouche fendue par un rire cannibale et, sur le front coiffé d'une mitre, deux immenses cornes de taureau, dessinant l'arc renversé de la lune. » Contre le soubassement, le bouclier d'Alexandre est appuyé. Et une jeune fille nue, agenouillée, presque prosternée, prie au bas de l'autel.

Cette fois, le Grec a compris de quel rite il s'agit. Il a vu la dernière Amazone, et il doit être son époux suivant l'usage ancien, c'est-à-dire qu'à l'aurore elle le tuera, s'il ne la tue point. Et il attend, sur le lit de fourrures, ayant caché son couteau contre la muraille. Mais Mme Marcelle Tinayre a adouci pour le rendre plus pathétique et plus misérable, le dénouement de cette aventure. Dernière de sa race, la jeune Amazone en ignore les farouches coutumes. Elle vient auprès de l'étranger, nue et sans armes. Elle le laisse s'endormir sans penser à le sacrifier. Elle le réveille d'une larme; la fierté de ses aïeules se résout en tendresse. Mais Chrysanthe, sorti en sursaut du sommeil, voit l'aube blanchir; il connaît la loi, il ne doute point qu'il va être frappé s'il ne frappe d'abord. D'un coup de couteau sous le sein, il renverse l'Amazone; et stupéfait, désespéré, il reconnaît Perseis.

Telle est sa douleur qu'il quitte ce lieu détesté sans vouloir emporter le bouclier. Et c'est de quoi Pallas, jusque-là sa protectrice, le punit en le condamnant à errer sans répit. Assurément le sage Ulysse eût agi avec plus de prudence; la douleur ne l'eût point empêché de ramasser le butin, et la déesse lui eût conservé sa bienveillance. Mais la fille de Zeus eût été plus scandalisée encore de lire à la dernière page du roman : « Ainsi Chrysanthe disparut du monde, où ni la fortune, ni l'amour des femmes, n'auraient pu le consoler

de ce qu'il avait possédé et perdu. A tout prendre, son destin fut beau. La jalousie des dieux n'empêcha point qu'il n'eût touché, de ses mains mortelles, la forme vivante de son rêve... »

Quant au bouclier, son oncle Hermotime en fit fabriquer un, des plus archaïques, que Nicias certifia authentique et que l'empereur rangea avec honneur dans ses collections.

***

L'Homme traqué est, dans une âme obscure, l'histoire de sentiments confus et sans paroles, entre l'assassinat et l'arrestation. Ce ne sont que des lueurs, des impulsions, et ces images incertaines que reflète la conscience trouble. On ne peut, naturellement, garantir que la peinture soit fidèle. Il se peut que M. Carco nous ait donné, sous le nom du garçon boulanger Lampieur, une pure fantaisie, et nous n'avons aucun moyen de contrôler ce qu'il nous raconte. Du moins la suite des sentiments fait un système lié, avec les retours et les incohérences qui sont les remous de la vie. Nous ne pouvons exiger rien de plus. Le livre est écrit avec une force simple et dans un style sans ornements. Il y avait, dans *Jésus-la-Caille*, plus de pittoresque et une écriture plus raffinée. Il y avait une façon de faire ruisseler la pluie sur les vitres d'un bar, qui donnait froid. On serait tenté de regretter cette virtuosité, si on ne pensait que M. Carco cherche un art plus nu, qui sera sans doute supérieur. Tout de même il aurait pu soigner ses verbes : « exercer une dépression profonde » n'est pas digne de lui. Mais ce sont là des vétilles. Le vrai de l'ouvrage, c'est la suite des sentiments à peine dégagés au fond d'une conscience maladroite. On les voit se former et devenir des monstres. On reconnaît alors que le pouvoir d'analyser, que donne la réflexion, est d'une merveilleuse ressource pour brider les sentiments. Les simples, qui n'ont pas cet art, sont sans défense contre leurs propres idées, contraignantes comme des cauchemars. C'est leur servitude que M. Carco a peinte, avec une fidélité pathétique.

Pourquoi Lampieur, ouvrier boulanger, d'ailleurs brave homme, sans vices, régulier au travail, a-t-il tué cette concierge, au moment où il savait qu'elle avait chez elle l'argent

d'un terme? M. Carco nous propose une ingénieuse analyse. Lampieur, isolé dans la vie, est en proie à un désarroi, qui s'accompagne de détresse, de mépris de soi, d'une sorte d'oisiveté désespérée. Il lui faut sortir de cette détresse, et la nature s'efforce de s'en tirer; à cette première période, où Lampieur s'est considéré comme un pantin entre des pantins, elle en fait succéder une autre, où Lampieur se tient au contraire pour différent des autres. Son inquiétude n'a pas cessé, mais elle se complique d'orgueil; et cet orgueil lui-même comprend vite la nécessité d'être secret. Mais cette seconde phase ne dure pas. L'inquiétude ronge l'orgueil même, qui pour reprendre l'avantage a besoin de s'assurer par quelque coup d'audace. Et la première idée du crime est apparue dans cette exaltation.

Or Lampieur passe des nuits à pétrir le pain dans un fournil du quartier des Halles. Des pauvres filles de trottoir, pour avoir du pain chaud, jettent parfois par le soupirail des sous, et laissent pendre une ficelle, qu'elles tirent avec le pain. Après le crime, Lampieur reconnaît que l'une d'elles, est venue. Une de ces prostituées sait donc qu'il était absent de son fournil au moment de l'assassinat, et doit soupçonner qu'il est l'assassin. Une de ces prostituées, mais laquelle? Cette seule inquiétude tourmente Lampieur. Quant au meurtre même, il n'y pense jamais.

C'est une pauvre fille, nommée Léontine, « un de ces êtres chétifs comme on en rencontre dans les villes et qui, flétris avant même que d'avoir eu des couleurs, accusent seize ou trente ans à vingt, et ne vieillissent plus. » Toute jeune, petite, empressée, silencieuse, elle ne ressemble point aux autres. Le crime qu'elle devine la fascine. Elle suit le boulanger de regards douloureux et agrandis. Elle vient rôder la nuit devant le fournil. Lampieur entend son pas qui lui est insupportable. A la fin, torturé par l'anxiété, il monte et il la trouve sous la pluie, appuyée au mur, et immobile. La pensée qu'ils ne disent pas est dans toutes leurs paroles; et alors commence entre eux une étrange complicité, qui est le sujet même du livre. Les sentiments confus qui les poussent et qui les tourmentent sont d'autant plus mouvants qu'ils ne sont point retenus et comme canalisés par les mots.

Eux-mêmes n'en prennent qu'à demi conscience. Aussi sont-ils sans défense. Ils veulent se quitter, et ils ne le font point. Léontine, après la première répugnance, ressent pour Lampieur une obscure tendresse. Elle a subi la première le charme du crime qui l'a ramenée à l'assassin; elle craint ce même maléfice pour l'assassin lui-même, qui serait perdu. « Il semblait à la malheureuse que sa présence, toute proche, protégeait Lampieur. Du moins, elle s'efforçait d'y croire. Cela la rassurait et la réconfortait. Dans ses rêves, l'impression qu'elle aidait Lampieur à déjouer les plus sournoises combinaisons, qu'elle le sauvait, qu'elle le tirait chaque fois hors d'une manière de guet-apens, lui donnait du courage. » Chose singulière. Par ce dévouement, sa propre vie s'organise et s'ennoblit, tandis qu'elle ne peut rien pour Lampieur, qui se trouve précisément dans le même état de détresse, de dégoût et de fureur où il était avant le crime, soit que les mêmes causes aient persisté, soit que l'assassinat lui-même ait achevé de le déprimer. Le meurtre est un surmenage. Lampieur n'est pas seulement inquiet comme il était d'abord. Il est comme ressaisi par son crime, et c'est maintenant le souvenir qui le tourmente. Tantôt accablé, tantôt frénétique, il s'acharne à injurier Léontine; à des scènes violentes, succède la stupeur. Un jour elle s'en va. Il rôde, il se grise, et revenu devant la maison où il a tué, il se fait prendre.

Cet empoisonnement du criminel par son crime, cette désorganisation intérieure, cette lutte contre des fantômes qui finissent par le perdre, forment un drame, que M. Carco a entouré d'un décor exact. Et l'ensemble fait un livre d'autant plus émouvant que le personnage est plus humble, plus brutal, plus étonné de ce qui lui arrive. Il est le frère inférieur des plus célèbres criminels du roman. Et de l'histoire de ce boulanger inquiet et stupide, M. Carco a fait une étude aussi serrée que *Thérèse Raquin* et *André Cornelis*.

HENRY BIDOU

LA MUSIQUE

Fin de saison : OPÉRA-COMIQUE, OPÉRA, THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PETITE SCÈNE.

Un drame lyrique à l'Opéra-Comique, et deux opéras-comiques de l'ancien répertoire sauvés par la Petite Scène, qui est une intelligente et vaillante société d'amateurs; à l'Opéra, les Ballets russes, une apparition du Ballet cambodgien, une reprise de *Lohengrin*, et une série de représentations du *Martyre de saint Sébastien* associant, pour la première fois depuis la création de l'ouvrage en 1911, au drame de Gabriele d'Annunzio la musique de Claude Debussy, pendant que le théâtre des Champs-Élysées ouvrait ses portes à une compagnie d'artistes italiens jouant en leur langue les drames de Wagner. Ainsi se termine une saison dont l'intérêt et l'éclat rappellent les années qui précédaient la guerre. Peut-être le public, malgré son apparente élégance, est-il plus mélangé que jadis. Peut-être la diversité même des manifestations trahit-elle quelque incertitude du goût. Mais ce sont là des symptômes qui doivent nous donner confiance en l'avenir, loin de nous inquiéter. Ce qui serait triste et funeste, ce serait de nous retrouver exactement tel, en 1922, que nous étions en 1914. Il faut que l'élite appelée à juger de la musique et des spectacles répare ses pertes et se rajeunisse, comme ont fait de tout temps les aristocraties, par des promotions judicieuses. Il faut qu'un goût nouveau s'élabore, au prix d'expériences dont le succès n'est pas d'avance assuré. Il

arrive que la critique gronde et que le public proteste. C'est un risque à courir. Mais les sentiers battus n'offrent qu'une sécurité trompeuse. Le premier émoi passé, l'indignation tombée, les protestations peuvent se changer en ovations. Nous venons d'en avoir la preuve avec le *Sacre du printemps*, accompagné, à ses premières exécutions, en 1913, d'un concert de huées qui de la première à la dernière note, se mêlait à l'orchestre, aujourd'hui salué d'applaudissements unanimes et si peu discuté qu'on le donne en exemple à M. Stravinski lui-même, quand on veut déplorer les coupables audaces de ses dernières productions, *Mavra* ou *le Renard*. En 1913 on ne voulait pas l'entendre; en 1922 on en réclame une seconde édition. Un jugement sévère est sujet à revision. L'indifférence polie est une condamnation sans appel.

M. Henri Busser avait donné, l'année dernière, au théâtre de Nice, un drame lyrique intitulé *Colomba*, d'après la nouvelle de Mérimée. Sa partition des *Noces corinthiennes*, que l'Opéra-Comique vient de représenter, met en musique le poème de M. Anatole France. Par deux fois M. Busser vient ainsi d'honorer son nom en l'associant à celui d'un maître de la littérature et non d'un de ces versificateurs qui d'ordinaire fournissent aux musiciens les paroles, ou comme on dit « le livret » de l'œuvre future. C'est là une des ambitions les plus nobles, sinon toujours les plus heureuses, de la musique contemporaine. Claude Debussy donna l'exemple en allant choisir, en 1892, une comédie de Maeterlinck qui venait de paraître, et certes son génie le conduisait. Cette année même, le théâtre des Champs-Élysées a eu la curiosité de mettre à la scène, en des décors d'une simplicité affectée, *Pelléas et Mélisande*, sans la musique de Debussy; nous n'avons eu que des marionnettes aux gestes courts, au parler puéril, et en effet M. Maeterlinck destinait d'abord cet ouvrage à un théâtre de marionnettes. La musique a grandi ces poupées aux proportions humaines, leur a donné une âme; le véritable auteur de *Pelléas et Mélisande*, c'est Claude Debussy. Il n'en faut pas moins savoir gré à M. Maeterlinck pour avoir procuré à l'inspiration du musicien, avec les points d'appui indispensables, la liberté de se développer parmi tant d'expressions incertaines, de pensées incomplètes et de phrases en suspens.

Les *Noces corinthiennes* sont bien éloignées de ces défauts. La tâche du musicien n'en était que plus malaisée. M. Anatole France, disciple du Parnasse, use en poésie d'un style tout aussi clair, mais moins souple et plus direct que celui de sa prose, dont il n'a ni les détours, ni les feintes, ni les réticences, ni l'aimable empressement d'images subversives. Le cours en est majestueux. Chaque nom s'y présente accompagné de son épithète descriptive, et Daphné, qui va se donner la mort dans les bras d'Hippias, lui demande l'aiguière « au long col aminci », où elle feint d'avoir mêlé « le vin sombre à l'eau pure ».

On sait que Kallista, la mère de Daphné, chrétienne et atteinte d'une maladie grave, a fait vœu de chasteté par procuration en promettant, si elle guérit, de consacrer sa fille au Seigneur :

> Christ! je prendrai pour toi l'épouse en ma maison.
> Que je vive, et ma fille à l'autel amenée...
> S'offrira toute à toi, sans qu'un fils de la femme
> Ait pour elle chanté l'impur épithalame.

Daphné, chrétienne aussi, est fiancée au marin Hippias. Elle l'aime, et quand à son retour il est accueilli par le père de Daphné comme un hôte, elle ne résistera pas longtemps à son appel. Mais elle a rompu le vœu fait pour elle : d'où la résolution fatale, déjà accomplie quand le bon évêque Théognis vient la délier de son engagement et bénir son mariage.

> Voici notre nuit de noces commencée,
> Je suis bien pâle, dis, pour une fiancée?

Ces vers sont de Victor Hugo. Daphné aurait honte de cette familiarité romantique. Jusqu'à la fin elle garde sa sérénité sculpturale et son décent sourire.

> Menez-moi, mes amis, sur la colline rose,
> Voir les blonds tamaris que la fontaine arrose.
> La nuit revient, m'enveloppe et m'emplit.
> Approche, cher époux, porte-moi sur le lit
> Où je reposerai dans ma robe de fête.
> Hippias! c'est à toi de me voiler la tête.

Ainsi cette jeune chrétienne meurt en païenne accomplie, sans un mot de repentir pour le suicide si durement réprouvé

par l'Église. Mais il convient de ne pas trop presser sur la vraisemblance un drame idéologique où l'auteur s'est bien moins soucié de tracer des caractères que d'opposer des doctrines. Au moment le plus pathétique, Hippias et Daphné argumentent ensemble, le premier défendant les droits de la nature, la seconde le devoir d'obéir à l'obligation d'un vœu. Daphné enfin vaincue par un baiser garde cependant la tête libre pour décrire son trouble et résumer en quelques mots frappants la situation.

Hélas! hélas! ô trouble, ô démence, ô vertige
Les poisons les plus doux, la racine et la tige
Dont coule une enivrante et mortelle liqueur
Bien moins qu'un tel baiser feraient fondre mon cœur.
— Il est de ton époux, ce baiser qui t'effraie
— Redoute-moi, je suis une chose sacrée.
Je suis la part de Dieu.
Pour la dernière fois, va-t-en! Je t'aime! Adieu!

La musique a peu de prise sur un discours aussi lucide, et le danger était ici de l'attacher directement aux mots. M. Henri Busser n'a osé l'éviter, par respect pour un texte célèbre et par obéissance à la règle du drame lyrique, qui est de suivre en toute circonstance le contour et l'accent de la phrase prononcée. Depuis la réforme de Wagner, l'ancienne et si commode distinction entre le récitatif et l'air est abolie : il faut user d'un style mitoyen, qui s'accommode tant bien que mal des paroles pour y faire tenir en équilibre, quand c'est possible, des fragments ou des semblants de mélodie, qu'il est sévèrement interdit de souder ensemble ou de remplacer par des airs véritables, sous peine d'italianisme : c'est la plus redoutable flétrissure qui puisse atteindre un musicien moderne.

Les *Noces corinthiennes* étant écrites en vers, le musicien s'est cru, par un respectable scrupule, obligé d'en scander d'un bout à l'autre de l'ouvrage le rythme égal, sans nous faire grâce d'une césure. Il est résulté de ce parti pris une sorte de psalmodie, presque toute en croches et en noires, à peine interrompue de temps à autre par une interjection autorisant une note prolongée ou une pause, et qui fait songer à l'arioso des vieux maîtres religieux; mais l'arioso n'était

employé par eux que passagèrement et d'ordinaire pour introduire un air. Ici l'air ne survient jamais. Toutes les mélodies achevées se trouvent à l'orchestre. Il en est de charmantes, comme celles qui accompagnent au deuxième acte, le dialogue des deux amants. La partition entière montre un goût délicat et une habileté rare. C'est pourquoi l'on regrette que de dons aussi précieux il ne soit pas tiré meilleur parti, et qu'un musicien capable de trouver d'aussi jolies idées n'en fasse pas profiter les voix, aussi bien que l'orchestre. Les seuls endroits qui donnent une entière satisfaction sont les épisodes où la consigne était levée, le drame momentanément interrompu : le chœur inarticulé qui suscite le rêve d'Hippias au deuxième acte, et le chœur à l'unisson des chrétiens, au troisième, qui est fort émouvant en sa simplicité.

M. Busser a été trop modeste. Il devait permettre aux chanteurs de chanter, quand bien même il eût fallu pour cela infliger quelque douce violence aux paroles. Ou bien, s'il ne pouvait se résoudre à déplacer une virgule ou un point d'interrogation, il devait s'arranger pour ne pas ralentir encore le cours déjà un peu solennel de ces alexandrins, soit par une observation plus subtile des intervalles naturels du langage et du ton de la conversation, soit même en faisant alterner sans vergogne la parole et le chant, comme dans les opéras-comiques de jadis et dans certaines compositions modernes telles que le *Martyre de saint Sébastien*, ou bien encore le *Prométhée* de M. Gabriel Fauré. La musique, par l'un ou l'autre de ces deux procédés, reprenait ses droits et pouvait prêter, à ces figures de bas-reliefs, le souffle et la mollesse de la vie ou tout au moins les envelopper de lumière mouvante et les colorer par reflet.

Le drame lyrique, une fois de plus, nous est montré par cet exemple comme un genre stérile dont aucune œuvre viable ne peut être tirée désormais. Je sais bien qu'on opposera à cette condamnation le succès croissant de Wagner. Il est vrai. La reprise de *Lohengrin*, à l'Opéra, sous la direction de M. Chevillard et avec trois artistes également admirables, pour des qualités différentes et presque opposées, mademoiselle Fanny Heldy, M. Franz, M. Delmas, a fait

des salles combles autant que précédemment celles de la *Valkyrie*, de *Siegfried*, de *l'Or du Rhin*. Mais un autre ouvrage, repris aussi au cours de cette saison, attire un public plus nombreux encore : c'est *Hérodiade*, de Massenet, dont les airs célèbres sont redemandés à toutes les représentations.

La vérité est que Wagner est aujourd'hui un auteur classique. Je veux dire que sa renommée a dépassé les cercles des connaisseurs, et que les familles bourgeoises vont entendre les drames de Wagner à l'Opéra, comme les tragédies de Racine à la Comédie-Française. Longtemps soutenu par une cohorte d'initiés qui ne souffraient aucune atteinte à la tradition sacrée, il est aujourd'hui tombé dans le domaine public et chacun commence de l'interpréter à sa façon. Les chanteurs italiens qui viennent de jouer, au théâtre des Champs-Élysées, *Parsifal*, *Tristan et Yseult*, *Lohengrin* et les *Maîtres chanteurs*, ont fait preuve d'une force de voix toujours avantageuse et d'une vivacité de gestes qui a paru à sa place surtout en ce dernier ouvrage. Mais toutes leurs représentations furent intéressantes, et le moment me paraît venu de renouveler la mise en scène des drames de Wagner, qui fut, en même temps qu'un musicien de génie, un homme de théâtre au sens le plus vulgaire de ce mot, tout occupé d'artifices de machinerie qui naturellement, par suite des progrès accomplis depuis cinquante ans et surtout depuis l'introduction de la lumière électrique au théâtre, paraissent grossiers et puérils. Il me semble donc qu'on fait fausse route en annonçant des mises en scènes « conformes à la tradition de Bayreuth ». Je demande un *Siegfried* sans monstre de carton, un *Or du Rhin* sans chanteuses suspendues, un *Lohengrin* sans cygne.

Ce n'est pas dans les salles où se presse une foule anonyme que l'avenir de l'art se décide, et tout auteur qui apporte des pensées ou des expressions neuves ne doit compter, pour le soutenir et même pour le discuter, que sur une élite. Pas plus que Wagner, Gounod ou Massenet, si populaires aujourd'hui, n'ont échappé à cette loi. *Pelléas et Mélisande* n'aurait pas dépassé la troisième représentation, sans la phalange fidèle qui revenait chaque soir. Après le désarroi de la guerre et des deux années qui ont suivi, ces groupes, ces partis, dont l'enthousiasme a de tout temps excité la verve des chroni-

queurs, et a de tout temps servi les plus nobles causes, commencent à se reformer. A l'Opéra, ils profitent des abonnements de quinzaine, récemment institués, et compensent heureusement l'influence nécessairement conservatrice des anciens abonnés. Au théâtre des Champs-Élysées, au Trianon lyrique, à la Petite Scène, on retrouve, dès qu'une œuvre ou son interprétation sortent de l'ordinaire, les mêmes figures de connaissance. Ils échangent leurs impressions, le lendemain, dans les couloirs de l'Opéra-Comique ou au foyer de l'Opéra. En Italie, on les appellerait *dilettanti*, en Espagne, *aficionados*. La langue française n'a que le mot d'amateur, qui fait tort à la sincérité de leurs convictions, à leur sérieux, à l'instruction que leur a donnée une expérience prolongée.

Ils ne sont pas toujours du même avis. Bien au contraire, leurs discussions sont souvent fort vives, car la musique, qui touche directement à la sensibilité, donne lieu à des réactions d'autant plus violentes qu'il est plus malaisé de les expliquer, de les justifier. Il leur arrive, pour le même motif, de changer de sentiment sans transition. Ces divergences et ces variations sont encore un thème de plaisanteries faciles. Elles sont la condition même du progrès dans les arts, et c'est à la faveur de ces débats contradictoires, de ces impulsions désordonnées, de ces engouements, de ces boutades, de ces sautes d'humeur et de ces sursauts de passion, qu'une œuvre nouvelle, comme un esquif lancé sur une mer orageuse, peut trouver son aplomb, et si elle ne coule pas à fond dès le premier assaut, si elle résiste à la fureur déchaînée autour d'elle, si elle sait prendre le vent, on ne se trompera jamais en lui promettant une traversée heureuse jusqu'aux eaux calmes de la postérité.

Mais ces divisions nécessaires de l'opinion laissent cependant apparaître quelque direction d'ensemble. J'ai dit, en un précédent article, l'intérêt de plus en plus vif que prenait cette aristocratie du public aux spectacles de danse; c'est ainsi que l'Opéra vient de reprendre avec succès la tradition, interrompue depuis cinquante ans, des représentations où la danse tient la plus grande place ou même compose à elle seule tout le programme. Parmi les œuvres chantées, la prédilection de ce même public s'attache aux œuvres gaies,

ainsi qu'on l'a pu voir par l'excellent accueil qu'il a fait à *l'Heure espagnole* de M. Maurice Ravel, et à *la Mégère apprivoisée*, de M. Silver, ou plutôt aux trois premiers actes de cet ouvrage dont le quatrième tournait assez malencontreusement à l'élégie.

M. de Diaghilev, qui cette année a de nouveau été l'hôte de l'Opéra, n'était donc nullement mal inspiré de nous offrir comme nouveautés d'une part un ballet à grand spectacle, de l'autre deux ouvrages comiques. *La Belle au bois dormant*, dont il n'a donné au cours de cette saison qu'un tableau, mais choisi de manière à en résumer les pas les plus remarquables et les plus somptueux ensembles, s'accompagne d'une musique que plus d'un connaisseur a sévèrement jugée, car elle est de Tchaikovsky, et cet auteur que les Russes vénèrent a toujours été accablé de mépris par la critique française. Sur ce point je me sépare entièrement de presque tous mes confrères. J'estime que Tchaikovsky vaut bien Delibes, dont il n'a pas la constante élégance, mais qu'il dépasse certainement pour la fraîcheur et le coloris. Et puis il est vraiment bien agréable de voir danser sur une musique de danse, dont chaque morceau est approprié avec autant de grâce que d'esprit à l'épisode qui doit le traduire sur la scène. Certains de ces épisodes, ceux du *Chat Botté*, de *l'Oiseau Bleu*, de *Shéhérazade*, de *Barbe Bleue*, des *Ivan*, ou encore la variation de mademoiselle Trefilova avec ses trente-deux tours en « fouetté », étaient d'une création parfaite. Le public ne s'y est pas trompé, et les a longuement acclamés.

Les deux ouvrages de M. Stravinsky ont été moins bien accueillis. Le premier, conçu comme une parade foraine et intitulé *le Renard*, a souffert d'une chorégraphie mal liée à la musique et peu plaisante, le second, opéra-comique tiré par M. Kohkno, sous le titre de *Mavra*, d'une nouvelle humoristique de Pouchkine, était chanté en russe, donc bien difficile à suivre, malgré les précautions explicatives du programme, pour ceux d'entre nous qui n'entendaient pas cette langue et même pour les autres, l'articulation des quatre chanteurs étant fort défectueuse. Mais la musique de l'un et l'autre est entièrement digne de l'auteur de *Petrouchka*, du *Rossignol* et du *Sacre du printemps*. Il n'a voulu recommencer aucun de

ces trois ouvrages, et, persuadé sans doute qu'il avait tiré de l'orchestre symphonique tous les effets de puissance dont il est susceptible, il s'est constitué, pour *le Renard* comme pour *Mavra*, un orchestre nouveau qu'il a mis à l'épreuve. L'orchestre du *Renard* ne comprend que dix-huit instruments, qui jouent tous en solistes, sans aucun redoublement de parties; celui de *Mavra* renversant les proportions admises jusqu'ici, n'a qu'un violon contre l'ensemble nourri des instruments à vent. Le résultat, dans les deux cas, est remarquable et grâce au talent prodigieux de l'auteur n'a jamais rien qui blesse ou trouble l'oreille. J'ai personnellement éprouvé plus de plaisir au *Renard* qu'à *Mavra*. Mais cette différence ne tient qu'au chant de ce dernier ouvrage, non à l'orchestre.

M. Stravinsky est audacieux : c'est un sage.

LOUIS LALOY

TABLEAUX DE PARIS

Prince des amateurs. — Le Maître est parti, l'astre et le despote, le créateur des choses, l'animateur, qui se figurait avoir aménagé pour l'éternité ses collections, les objets choisis, trouvés, dépistés, poursuivis, acquis, aimés,... le parleur, l'enthousiaste vibrateur, qui encensait les tableaux avec ses bras levés, vous enfonçait ses accents dans les oreilles, comme un bourdon, vous étreignait le cerveau, vous brisait les os, vous laissait, après trois heures de visite, moulu, flasque, vidé, ayant gâté les bénéfices de l'entretien par trop d'acharnement à persuader, trop d'insistance à éblouir, à ne rien tolérer d'improductif dans les jardins de ses sensations.

Son orgueil était si épouvantablement resplendissant, qu'il lui suffisait d'avoir distingué un objet, quelle que fût sa provenance, d'avoir placé sur une étagère une japonaiserie de bazar que décorait un hortensia bleu ou une chauve-souris, pour que les termes d'admiration perdissent toute valeur, à l'instant et que les superlatifs seuls devinssent utilisables... De même, lorsqu'il avait écrit un essai, produit un poème, il était incapable de se reprendre, de corriger une épithète inexacte ou banale, de défricher un texte trop touffu. Il admirait si passionnément ce qui émanait de sa personne qu'il ne concevait pas que, seulement alors, le véritable travail pouvait commencer.

Les chambres sont encore garnies de leurs meubles, les objets sont en place et, cependant, il nous semble errer dans

la maison d'un autre habitant. Sans doute, la mort, toujours, absorbe d'un grand trait avide, jusqu'à la lie, ces frémissantes et impalpables molécules qui se multiplient autour des vivants et forment leur atmosphère. Je voudrais me persuader que M. de Montesquiou va paraître, qu'il n'est pas rentré, que je l'attends. Vaine tentation. Je sais qu'il ne reviendra plus, que, demain, ce qui orne encore ces murs, que ces meubles, ces tableaux, ces objets seront dispersés par le commissaire-priseur, que la maison elle-même, le *Palais Rose*, redeviendra une *villa* du Vésinet, d'une architecture pauvrement inspirée de Trianon, sur laquelle s'étalera une banderolle de calicot portant les mots : *A vendre.*

Déjà, après la mort de Gabriel de Yturri, avec lequel il ne partage plus aujourd'hui que le vide du tombeau, au cimetière des Gonards, devant Versailles, nous avions vu Robert de Montesquiou quitter le *Pavillon des Muses.* Les jeunes gens de lettres, les peintres de vingt-cinq ans, ne peuvent se douter de l'espèce très particulière d'émerveillement que c'était, pour ceux de la génération qui les a précédés, qui avaient vingt ans, de pénétrer un jour de gala dans cette demeure du boulevard Maillot, où toutes nos admirations littéraires étaient en honneur, où les hommes dont le talent nous imposait le plus, figuraient en effigies de chez Pierre Petit ou Carjat, sur les rayons de la bibliothèque, où leur nom lancé par le maître de la maison volait avec des éclats et des éclairs dans l'atmosphère des hautes pièces, si singulièrement disposées, où tout semblait avoir une pensée, être une dilection, une superstition, un souvenir, le témoignage d'un culte respectueux. L'assemblée n'était ni moins élégante, ni moins figurative que l'agencement et la décoration de la maison. Les femmes portaient de grands noms, certaines étaient proches parentes du poète, qui présentait à sa cousine d'Eyragues, à sa cousine Greffulhe et qui criait leur prénom en s'approchant d'elles, comme il criait tout, l'apostrophe et le secret, l'hyperbole et la gentillesse, les mots jaillis du cœur et ceux spontanément sortis de l'esprit. En redingote grise qui l'amincissait, ganté de Suède, la boutonnière fleurie, les cheveux savamment relevés et ondulés, Robert de Montesquiou se précipitait sur les arrivants et,

à les étourdir, leur criait sa joie. Mais il n'encensait les élues, semblait-il, qu'avec la fumée des victimes qu'il brûlait sur l'autel de la rancune et de la médisance. Il avait des haines subites, qui passaient comme des tornades, dévastant les jardins d'une amitié paisible. Il voyait d'un œil impitoyable les petits ridicules et, de même qu'il avait de charmantes délicatesses et ne trouvait jamais assez de parfum aux fleurs qu'il tressait en guirlandes dans l'admiration, jamais il ne jugeait la méchanceté assez empoisonnée, assez fiorituree, assez éblouissante de perfidie, ni gemmée de rosserie... Les portraits rimés qu'il avait surnommés d'abord les *Quarante bergères*, en opposition avec les quarante fauteuils de l'Académie, en témoigneront, puisqu'elles doivent paraître, ainsi que me l'affirme en visitant pour la dernière fois le Palais Rose, le fidèle, le très dévoué légataire universel du comte, M. Henry Pinard.

Avec les *Prières de Tous*, ces *Deux cent cinquante sonnets* formeront sans doute les principales épaves de ce génie trop prodigue et disparate, car les *Quarante bergères* n'avaient pas suffi à rassasier, pendant vingt ans qu'il y travailla, cette verve et cette humeur. Leur auteur se figurait, en traçant de savantes caricatures, d'une vérité d'ailleurs surprenante dans l'audace, faire œuvre de moraliste, devenir une sorte de Saint-Simon et de La Bruyère jumelés. Mais combien de ceux qu'il visait cruellement sont morts déjà! Leurs ombres doivent errer maintenant de compagnie avec celle de l'homme qui aura marqué leur passage dans ce bas monde avec une ironie si caustique, cet orgueil parfois dément, quelquefois même comique, — sans que, ni lui, ni elles, ne se reconnaissent plus...

Et moi-même, dans mon arrogance et ma fausse assurance de vivant, qui se croit éternel à son tour, parce qu'il ignore le jour marqué de sa fin, je ne reconnais plus qu'à peine ces lieux, où habitera prochainement, sans doute, quelque famille bourgeoise, enrichie dans l'alimentation ou le fer et fière de *snober* les villas du Pecq avec leurs airs banlieusards, en revendiquant l'honneur de succéder au défunt propriétaire. Et nous, qui avons connu sa tranchante brutalité d'arrière-petit neveu de mousquetaire, sa mégalomanie de

caste, sa fierté d'être poète et de produire des écrits lourds de fausses richesses, splendides de vérité et d'égarement, de ridicule et de sagesse, nous imaginons la fureur dont il ne cessera d'agiter les ténèbres où il s'enfonce, s'il lui est donné d'apercevoir qui osera lui succéder et s'alanguir sous ses quinconces.

Les meubles que l'on vendra demain, à la criée, paraissent avoir perdu toute valeur, les choses ne s'accordent plus entre elles; pourtant, ce sont les mêmes, aux mêmes places : les portraits de madame Ida Rubinstein et ceux de la comtesse de Castiglione et les hortensias d'Helleu et le pastel de Jacques Blanche, sous lequel le perfide bannisseur avait fait écrire sur un cartouche, comme dans les musées : *Inconnu*... Et les vestiges du second Empire, l'impératrice Eugénie en prière, satue en plâtre demi-nature,... et le portrait de Willy, par Boldini et les petites chaises et les vases roses...

Et j'entends la voix tonnante qui disait, peu d'années avant la mort : « Certains se font des amitiés nouvelles, moi j'élague, je tranche!... » et qui corsait la phrase d'un mouvement du bras droit, comme pour rejeter sur l'épaule gauche le manteau du roi Lear...

Des amis sont déjà venus choisir des souvenirs, ils ont acheté ce qui avait le plus d'intérêt; puis, M. Pinard entend garder ce qui évoquera directement la mémoire de cet homme si original, qui dépassa Barbey, Villiers, Lorrain, mais qui, tout de même, restera, malgré sa production, son talent, un amateur : le prince des amateurs, le plus surprenant de tous, en vérité et auquel — par sa faute évidemment — ses contemporains n'ont pas fait la place qu'il méritait... Mais il y avait dans ce grand seigneur arrogant et misanthrope, un amour de la réception, de la maison organisée, un goût de luxe qui trompait avec des objets de second ordre son sentiment du faste, continuait Goncourt, avec des netzkés de *la Pagode*, mais qui aurait eu, s'il avait pu dissiper une immense fortune, comme Louis de Bavière, des salles de porcelaine et de marbre et donné, comme jadis le comte Boni de Castellane, des bals de plein air d'un demi-million. Il s'en tirait par des fêtes exquises, où les fleurs avaient été choisies avec soin et sur lesquelles étaient fixés des papillons à l'extré-

mité d'un fil de laiton. Il avait gardé son portrait, en Zanetto, du *Passant*, par Clairin et vendu celui de Whistler, à un musée américain... Il avait un côté mondain et *professional beauty*, avec des mesquineries provinciales amusantes; car, après avoir été insolent, piaffant, exubérant, il devenait *gentleman farmer*, de Tarbes... Son travail littéraire s'est ressenti de ce manque d'équilibre dans la vie et les soucis. Il ne sut point se débarrasser de la gangue aristocratique, contre laquelle, d'ailleurs, il vitupérait avec grandeur et férocité, et dont nul n'a mieux souligné les travers, parce que nul n'en souffrait davantage... et voilà que, de ses collections, il ne restera plus rien demain, comme de ses fêtes passés, dont le souvenir s'est effacé déjà... Lorsque la pensée saute à ses œuvres, elles prennent l'aspect d'une tapisserie dont chaque point marque un soupir refréné, un désir étouffé, un rêve écrasé dans la frêle coquille de l'œuf; parfaites quelquefois, savantes, sévères, clairvoyantes, originales même, mais toujours travail du matin ou du soir, de l'amateur qui cueillait des roses dans son jardin avec des gants et qui, peut-être, n'aimait tant recevoir des artistes que pour éblouir sa cousine Brantes, sa cousine d'Eyragues, sa cousine Greffulhe..., sa cousine Rohan que, depuis...

... Mais, nous retraversons la salle de bains aux murs garnis d'estampes japonaises ornées de poissons, la chambre, avec ses portraits de madame Ida Rubinstein, par La Gandara et Bakst, les petits salons,... tous ces salons, destinés aux réceptions que cet ermite rêvait de donner, mais parmi lesquels on chercherait vainement un cabinet de travail!

***

Le nègre du tram. — Le dimanche de juin, pendant lequel les Parisiens veulent aller où que ce soit, mais le plus loin possible, c'est-à-dire jamais à plus de cinquante kilomètres... L'exode général, le branle unanime, comme à l'approche d'un fléau. Il n'y a guère que les concierges ou les vrais aristocrates pour demeurer dans leur loge ou leur salon par un tel dimanche, sans en être offusqués, encore les premiers sont-ils tentés d'apercevoir le ciel, du pas de la

porte, tandis qu'aux seconds l'azur étoilé des voûtes catholiques, contemplé pendant l'office sacré, suffira.

Dimanches de juin, vrais dimanches de Paris, à nuls autres pareils, où la maison s'est vidée dans la rue, la rue dans les tramways et les trains... Où les autos emportent, par fragments, dès l'aube, des poignées de petits humains qui vont avaler de la poussière, se faire secouer, boire un vin douteux, manger dans des guinguettes, — où tout est arrivé de Paris, la veille, — de la tête, qui n'est déjà plus qu'à peine « de veau » et du poulet, qui ressemblera toujours terriblement à du lapin, lorsqu'il sera sauté.

Le parfum sensuel, troublant, des fleurs d'arbres, qui prend parfois des réminiscences équivoques, attire à son insu ce peuple, à l'ordinaire si épris de ses murs. Sève généreuse de juin, qui s'exhale des grappes odorantes d'acacias, des petites gerbes dont la senteur est comme poisseuse, aux branches des vernis du Japon, des châtaigniers et des troènes, passe par-dessus les remparts, les citadelles, le cercle fumeux des usines, les édifices cylindriques dont les cellules abritent les abeilles de la machine à écrire, par-dessus les théâtres à l'atmosphère lourde et musquée, par-dessus les banques, les prisons, les cafés... pour retomber dans les courettes obscures, les ruelles étroites comme les larges avenues, pénétrer par les fenêtres, toutes les ouvertures et apprendre dans les nuits moites, les matins déjà brûlants, les fins d'après-midi qui engendrent les désirs troubles, apprendre, réapprendre à l'homme, qui finit par perdre la notion et l'usage véritable des sens, — les exigences impérieuses de la nature...

Une journée d'herbe et de feuilles, où le parisien rentre ivre de tant de senteurs, les pupilles imprégnées de tant de vert, qu'il ne retrouvera plus tout à fait sa personnalité pendant les heures qui vont suivre...

Dans le tramway qui fait le trajet de Versailles au Louvre, avec moins de temps que n'en mettaient les rois de France, sur l'une des plates-formes bondées où s'écrasent, avant de regagner leurs étroits logis, pour un dîner tardif et froid, ces gens qui mesuraient leurs poumons à l'infini. Emprisonné entre les poitrines tièdes des femmes en corsage de batiste

et les épaules des hommes courbaturés qui ont chaud, un soldat colonial, un noir, du noir le plus intense, a l'air de se rendre au supplice avec des airs pâmés. Il porte l'uniforme français, il est pressé de tous côtés par ces blancs endimanchés, ces femmes fortement parfumées, aux aisselles moites, et il se repaît de sa fortune avec gourmandise. Il a l'air de broyer sa salive entre ses mâchoires contractées; ses yeux convexes, à la sclérotique bleuâtre et veinée, roulent avec concupiscence entre ses paupières largement ouvertes, comme s'il craignait de rien perdre par aucun sens... Ses voisins — la guerre a passé par là — ne semblent point faire de différences ou de comparaisons entre l'Africain et eux...

Le tram s'éloigne, sous les feuillages des platanes qui laissent tomber la poussière déjà séchée de leurs fleurs, emportant sa chaude cargaison humaine. Que d'échanges il a fallu, pourtant, de départs, de traversées, de caravelles, de navires, de transatlantiques, de croiseurs, que de poudre, de fumée, de conquérants, d'obscurs petits morts français dans des marécages brûlants et des sables immenses, que de missionnaires, de croix sur du blanc, que de rouge sur du noir, pour que ce noir soit béatement emporté là, dans ce tramway du dimanche, dominant de sa tête qu'il balance avec délectation, ces blancs paisibles dont il a l'air d'être le voluptueux argousin.

***

Météores. — Une de ces beautés féminines, qui sont, dès leur première apparition, célèbres, dont la photographie propage la renommée sous tant de formes imprévues, qu'elles finissent par fixer dans notre souvenir le visage, les formes, les grâces de ces femmes, à certaines années qui ont été celles de leur début ou de leur apothéose. Beauté du corps, harmonie divine et sensuelle, splendeur du regard, perfections rassemblées des traits et cette assurance que donne la consécration d'être belle par-dessus presque toutes les femmes de son temps; — ne pouvoir pénétrer dans une salle de spectacle, un restaurant, ne paraître sur un hippo-

drome sans attirer magnétiquement tous les regards et devoir fendre en deux la foule, comme la proue d'un navire fend l'écume et la vague : Lina Cavalieri connut toutes ces formes de l'hommage. Mais, ne voulant point se satisfaire d'être la *Cavalieri* pour sa beauté, elle voulut que ce fût encore pour une voix fameuse — et elle l'eut. Quelles autres femmes que les souveraines, peuvent porter autour du cou de telles perles, alourdir leur annulaire d'un diamant si épais, si carré, si large, qu'il ne peut même susciter l'envie?...

Dans le salon, les dames font cercle, silencieusement... Les hommes détaillent, et rêvent, l'oreille ouverte à des voix chaudes et confuses...

Mais, derrière la haie lumineuse, au delà du halo créé par la renommée, la courtoisie, la soumission béate ou la vénalité de certains journaux, derrière cette furieuse excitation des villes qui s'autosuggestionnent, derrière la majesté de théâtre, l'idole de sleeping-car, la radieuse victime d'une beauté universelle, il peut y avoir une femme qui a des soucis, des attachements, des inquiétudes de femme, qui aime une maison quiète, mesurée aux désirs d'une épouse, d'une mère, une femme en un mot, que le chant d'un pinson ou d'un rouge-gorge émeut et qui peut défaillir en pénétrant dans un salon aux meubles couverts de housses à fleurs et dont les fenêtres ouvertes s'enivrent de la senteur orangée que versent à flot les corolles divisées et découpées du chèvrefeuille.

Ces chanteuses sont pareilles à des comètes, elles n'ont plus l'air d'appartenir à un pays, ni même à une race, elles ne sont plus *Madame* ou *Mademoiselle*, mais *la*, comme on dit des constellations... Pareilles aux déesses, elles émergent de l'Océan précédées d'un retentissement, d'une légende créée par leur beauté, leur voix... Le monde moderne se plaît à engendrer ainsi ces souverainetés de la scène et de l'écran, ces *royalties* errantes du transatlantique, des *Metropolitan*, des opéras grandioses d'outre-mer. La Malibran, la Patti, Melba, Calvé, avaient montré jusqu'où peuvent atteindre ces renommées presque aussi fugitives qu'éblouissantes, dont les générations suivantes ne pourront connaître que l'énumération de quelques rôles, d'ailleurs tenus égale-

ment par d'autres cantatrices... Mais, leurs noms évoqueront toujours l'atmosphère d'une avant-scène de théâtre, parfumée par la présence de plusieurs femmes qui ont mis leurs diamants, leur fard, leur dernière robe et qui savent dans la foule, parmi les admirateurs, le désir et l'envie mêlés. Elles n'apparaissent qu'environnées de tous les attributs du luxe, de l'élégance, du plaisir. Elles servent aux passe-temps les plus coûteux, les plus fugitifs, les plus somptueusement inutiles du monde. Nulle fleur rare ne semble trop précieuse pour leur être comparée... Ce qui fait leur charme ne peut jamais s'exprimer complètement à ceux qui ne les ont point connues et c'est toute l'immatérialité de cette puissance qui en assure le rayonnement prolongé...

Un artiste, un ténor à la voix élevée et chaude, Werther et Roméo, un de ces « timbres » qui dominent, qui possèdent une salle de plusieurs milliers de spectateurs, avec cette aisance tyrannique, qui fait passer des courants magnétiques d'un bout à l'autre des loges, — celui qui allait succéder à Caruso, s'en allait chaque année avec l'automne, lancer au delà de l'Océan ces notes, dont je me rappelle avoir entendu dire à table, en riant, par Emma Calvé, qui vocalisait comme un rossignol, entre la glace et les fruits, avec une prodigalité déconcertante : « En Amérique, il y en aurait pour six mille francs! »

Lucien Muratore et Lina Cavalieri s'épousèrent...

Comme chaque année au mois de juin, ils sont arrivés de New-York, ces jours derniers et de Chicago... et aussi d'une tournée en la Californie, je crois. Mais, ces météores se déplacent avec tant de facilité, et citent, en l'espace de quelques instants, les noms de tant de villes lointaines où ils ont touché des cachets fabuleux, que l'on risquerait de commettre de fâcheux impairs, si l'on ne se contentait de dire : « Ils arrivent d'Amérique », sans préciser davantage.

Une autre étoile, miss Mary Garden, qui s'en va hiverner elle aussi dans les jardins de toile peinte des *Manathan* et des *Metropolitan Operas*, miss Mary Garden dirigeait des scènes, sur lesquelles M. Muratore chantait... Mary Garden était Carmen, Muratore Don José. Il faut entendre le récit de ces représentations, dont les Américains n'auront pu

saisir toute la saveur, les altercations en français, avec l'accent de mademoiselle Garden... Cependant, les manchettes des journaux portaient le surlendemain : « Muratore quitte Garden », en lettres aussi capitales, que s'il se fût agi d'une brouille entre l'Angleterre et la France... Mais, l'an prochain, miss Garden ne sera plus directrice. Les grandes vedettes administrent mal une scène, dit-on. Et puis, les femmes ont des engouements, auxquelles elles paraissent résister avec moins de facilité encore que les hommes...

On comprend, lorsqu'ils reviennent en Europe, que certains artistes aient la tête un peu tournée. Le théâtre prédispose déjà les comédiens à se considérer d'un autre œil que le commun des artistes ou des commerçants. Je me souviens de l'ameublement du chanteur Alvarez, vu par hasard à l'hôtel Drouot, l'an dernier et qui représentait, avec toute l'exagération qu'il aurait pu prendre à la scène, l'agencement d'une maison pour jouer les *Huguenots* à tous les étages...

M. Muratore et madame Cavalieri travaillent depuis plusieurs jours, en compagnie d'un secrétaire, à mettre en ordre les comptes de leur saison artistique, pour établir le total des sommes, d'ailleurs considérables, qu'ils devront verser au fisc américain, toutes notes d'hôtels et tous frais de voyage déduits, puis ils vont partir pour la Riviera, où ils possèdent, à Eze, une villa dissimulée dans la verdure. Les « rois » de l'Opéra, comme ceux du cinéma, les Charlot, les Douglas Fairbanks, les Mary Pickford, nous ont toujours montré que, derrière le *business* acharné, les fortunes prodigieuses dont rêvent les confrères et les midinettes, se dissimulent de braves gens, demeurés simples et puérils, qui sont bien vite las de toutes les grosses joies que peut procurer la publicité et qui n'ont qu'un désir, pour quelques mois : s'enfouir dans un nid discret, pour n'y plus roucouler, enfin, comme les oiseaux, que dans le secret de la nature — et gratis.

***

Fauteuils. — Pendant tout le dîner, il n'a consenti à se servir que des plats où figuraient des légumes; il a refusé

pareillement les vins qu'on lui offrait, avec un sourire, un mouvement de la tête en avant et un autre de la main venant effleurer le bord du verre. De fait, sa personne rend un éclatant hommage au régime adopté. Les cheveux sont demeurés assez épais pour être séparés sur le milieu du crâne, et le teint est celui d'un homme qui peut mener pendant longtemps encore son existence.

Conversation d'avocats, qui s'intéressent, comme dans tous les milieux spéciaux, à des cas, à des individus dont nous ne connaissons même pas le nom et qui sont pittoresques et même piquants, puisqu'ils exercent la verve des convives et les font rire complaisamment. L'humanité des villes se partage ainsi en une infinité de petites sociétés qui, sans s'ignorer absolument, sont divisées par des cloisons étanches, et l'expérience montre que les individus qui s'y créent une place prépondérante, sont presque généralement ceux qui ont su enjamber les séparations.

Me Henri Robert est de ceux-là. Les avocats ont, d'ailleurs, toutes les possibilités de renouveler le milieu dans lequel ils vivent, par la diversion inouïe que leur apporte ce qu'ils nomment leur *clientèle* et qui est, comme pour les médecins, l'humanité entière.

Quand on songe à ce qui peut leur être soumis de cas... étranges, anormaux, il faut se hâter de reconnaître l'honnêteté et la discrétion du plus grand nombre, autrement la façade de la société, déjà bien lézardée, se serait depuis longtemps effondrée tout entière.

C'est la veille du jour où les Quarante doivent procéder à l'élection des successeurs de MM. Jean Aicard, Émile Boutroux et Denys Cochin. La conversation est venue, comme par hasard, au nombre inusité de candidats, parmi lesquels ne figure cependant point l'ancien bâtonnier. Le visage de Me Henri Robert prend la même expression que lorsqu'il a refusé du vin et sa main renouvelle instinctivement un geste identique. Oh! il ne se défend pas d'y avoir songé, ni probablement, d'y songer encore, mais, s'il y a des hommes chez lesquels le désir grandit sans répit et ne saurait se restreindre, lorsqu'il s'est enraciné dans le cerveau, il en est d'autres qui, l'ayant senti germer, l'ayant possédé, vu s'épa-

nouir, en ont si bien mesuré toutes les conséquences, qu'un sage instinct, plus puissant que l'ambition, les retient désormais, sinon indifférents, du moins spectateurs réservés...

Le Bâtonnier de la Guerre a ses petites anecdotes sur les visites académiques, lui aussi, il cite le mot de Renan, à je ne sais plus quel Président du Conseil, qui venait l'informer de son intention de poser sa candidature :

— « Soyez persuadé que je voterai pour vous, monsieur le Président du Conseil,... à moins, bien entendu, que monsieur le Président de la République... »

Et, encore, à propos des candidats qui, n'obtenant qu'une voix au scrutin, se trouvent obligés d'en remercier les quelques immortels leur ayant formellement promis de voter pour eux, cette belle réponse de Leconte de Lisle à Victor Hugo, après un premier échec : « Vous avez voté pour moi, donc je suis élu. »

Précisément, un souriant académicien vient de me dire :

— « Lorsque les candidats ont été reçus, une fois, par un de nous, ils considèrent le plus banal et strict sentiment de courtoisie comme l'expression d'un engagement formel. Il deviennent de plein droit, de *plein-pied*, nos protégés; nous sommes leur *cher maître*, ils n'ont jamais pour nous assez de formules d'admiration et de dévouement...

» Ils ont besoin de nous entretenir de leur candidature; ils ne veulent rien faire sans nous en parler... Un tel, un tel, votent pour eux, ils en sont absolument sûrs... »

Et, le jeudi précédent, à l'Académie, ces mêmes confrères qui, soi-disant, ont tout promis, avaient cité précisément des noms tout différents.

— « ... Autrefois, reprend l'académicien, « de mon temps », on allait déposer sa carte, et puis on attendait un mot, une réponse, un encouragement; si l'on ne recevait rien, on comprenait... Mais, aujourd'hui, il faut recevoir... tout le monde, — et Dieu sait! — puis, recevoir aussi les lettres des amis des candidats : « Je vous recommande mon ami ..., l'honnê- « teté, la droiture même... »

» — Je ne veux rien faire sans vous consulter, récrit à son tour le postulant.

» — Mais si, mais si, faites!... Mais, pourquoi pas... »,

conclut l'académicien, avec un clignement malicieux des paupières...

Me Henri Robert sourit, la tête un peu baissée, la main en avant, comme s'il refusait du vin...

***

Réflexions d'un Profane a une exposition. — Chaque année, au printemps, il faut faire entrer certains maîtres disparus dans le courant des noms bien vivants, bien « publicité », pour corser l'ensemble de la *Saison*. Ils redeviennent ainsi d'actualité, de par le caprice d'une personne généreuse et d'initiative, qui a besoin d'argent pour soutenir une œuvre ou bien par la volonté anonyme d'un homme avisé...

Cette fois, on a mélangé les toiles d'Hubert Robert et celles de Louis Moreau. Mais les plus charmantes, les adorables ne sont pas là. C'est comme un mot d'ordre. Celles de la vente de La Bédoyère, de la collection Groult...

Lorsqu'on s'attaque à de grands artistes pour faire une exposition de leurs œuvres, on voudrait n'y trouver que des toiles qu'ils auraient au moins pu signer...

Les tableaux exposés faubourg Saint-Honoré, qui nous évoquent les petites femmes d'une revue d'autrefois, sont en nombre marqué. Ces demoiselles chantaient, d'une voix d'ailleurs fausse, à propos du mot *tripatouillé*, dont on s'était occupé à l'Académie pour le Dictionnaire :

On nous a tant tripatouillées,
Tripatouillées, r'tripatouillées...

A la vérité, il se pourrait que les tableaux qui composent la *Collection* de certains grands marchands ne représentassent que les benjamins de leurs galeries dont ils n'ont pu trouver à se débarrasser avantageusement.

Quand on voit les Louis Moreau appartenant au comte Greffuhle, à la marquise de Ganay, ou certains de ceux collectionnés par M. Veil-Picard, on comprend tout le charme, la maîtrise incomparable de Louis Moreau, mais combien d'autres en sont éloignés...

D'où vient qu'un profane même éprouve, tout de go, le

sentiment que certaines expositions pourraient bien n'être faites que pour mettre en valeur deux ou trois toiles destinées à trouver un bon amateur...

... Mais, quand le public aura versé à cette exposition, trois francs pendant un mois ou deux, pour s'y rendre en toute innocence — et l'on sait que l'innocence du public parisien peut être aussi... homogène que sa perversité en d'autres cas, — il en restera tout de même bien quelque chose aux œuvres charitables...

Otez des toiles d'Hubert Robert tout ce que vous vous empresseriez de retrancher du paysage qu'il a peint, si vous aviez à présenter ce même paysage à un visiteur de choix — et vous aurez des tableaux d'un ennui extrême.

Supprimez le linge qui sèche, le désordre des pots de fleurs, l'arbre mort dans un parterre, les plantes révoltées qui envahissent une noble architecture, les animaux domestiques, les bestiaux qui piétinent le terrain, les fragments de rochers éboulés, la corniche brisée, les colonnes décapitées, aux fenêtres, le store qui n'est plus retenu que par un coin; supprimez les lavandières qui font mousser l'eau du bassin ou de la fontaine antique, ôtez de notre vue ce bûcheron que les maîtres de maison renverraient à sa cahute, si on leur annonçait des invités, — et vous vous trouverez devant la « vue » qu'on a chez tous les gens affublés de plusieurs cent mille francs de rentes et qui engourdit l'esprit si rapidement.

L'art d'Hubert Robert est incomparable. Mais le talent de cet anarchiste aux manchettes brodées, ne pouvait naître, s'épanouir que dans le pays le plus ordonné, le plus policé, le plus architectural, le plus soucieux d'élégance de toute la terre. Aujourd'hui, où nous ne sommes plus ordonnés, où nous n'avons pour architectes que des entrepreneurs, les peintres dont *l'élite* s'engoue sont des dynamiteurs, — d'ailleurs, ils s'appellent Vlaminck, Van Dongen, Picasso... ces noms sont peut-être devenus bien parisiens, mais ils ne seront jamais, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, aussi français que Louis Moreau et Hubert Robert.

ALBERT FLAMENT

L'EUROPE

ET

L'ANNIVERSAIRE DU TRAITÉ

Il y a eu trois ans le 28 juin que le traité de Versailles a été signé. L'Europe, pendant cette période qui succédait immédiatement à l'épreuve de la guerre, a essayé de reprendre son équilibre : elle n'y a pas encore réussi. Elle a vécu; elle a pu éviter un certain nombre de crises; elle a su arrêter le péril bolcheviste aux portes de la Pologne; elle a réglé l'affaire de Haute-Silésie. Mais le problème allemand et le problème russe demeurent pleins d'incertitudes. Pressée par des difficultés économiques dont souffrent toutes les nations, l'Europe a cru trouver un remède à ses maux dans l'étude des questions de crédit, de change et de commerce. Elle s'aperçoit que si incontestable que soit l'importance des affaires matérielles, c'est cependant avant tout d'une politique qu'elle a besoin. Elle est à la recherche d'un ordre, et elle ne peut le trouver que dans les idées qui ont dirigé la guerre et la paix. Après trois années d'essais, de conversations, parfois de controverses, elle sent la nécessité d'y revenir.

Pour le moment, elle est à une sorte de point d'arrêt. Sur aucun des grands sujets qui la préoccupent, elle n'est arrivée à une solution. Les États-Unis demeurent en dehors de la politique européenne, et rien ne permet de penser qu'ils soient près de modifier leur conception. La Russie continue d'être un douloureux mystère : ruinée par le bolchevisme,

elle est, après la retraite de Lénine, sur le point de passer sous une domination différente, dont personne n'est à même de prévoir les tendances. L'Orient, agité par le nationalisme turc, allié du bolchevisme, n'a pas rétabli la paix avec l'Europe. Le règlement des dettes allemandes enfin et l'application des clauses du traité de Versailles, théoriquement définis, est en fait toujours douteux, et il en résulte un état de malaise dont tous les États subissent la répercussion. Les guerres ont toujours eu de longs retentissements. Dans leurs livres, les historiens résument les difficultés nombreuses qui suivent les traités par une seule phrase : la paix fut longue à se rétablir. Peut-être toutes nos préoccupations tiendront-elles un jour dans une formule de ce genre. Mais pour le moment elles posent des questions primordiales, et tout le monde sent que l'une d'entre elles au moins, la question allemande ne peut plus rester longtemps en suspens.

***

Dans ce désarroi de l'Europe, le seul fait encore solide est l'entente des deux grandes nations occidentales, l'Angleterre et la France. Elle n'est pas seulement fondée sur la communauté des sacrifices consentis et sur le souvenir de la guerre et de la victoire. Elle répond à la nature des choses. Elle a résisté aux divergences d'intérêt, aux discussions, même aux polémiques. Si profondes sont les causes de cet accord que, même quand il paraît impossible, il ne cesse pas de paraître nécessaire. De grandes associations franco-britanniques, comme celle à laquelle lord Derby en Angleterre, M. Jonnart en France ont attaché leur nom, se sont précisément donné l'utile mission de rappeler sans cesse les raisons supérieures qui, par delà les controverses, rendent indispensable la collaboration des deux pays alliés pendant la guerre, unis pendant la paix. La Conférence de Gênes, elle-même, et peut-être plus qu'aucune autre, a fait apparaître à quel point le monde était désorienté, incertain de ses voies et divisé, dès que l'Angleterre et la France n'étaient pas d'accord.

A l'occasion du voyage que M. Poincaré a récemment

accompli à Londres, l'opinion britannique s'est efforcée d'être compréhensive et de parler des rapports avec la France, non seulement avec la courtoisie que commandaient les circonstances, mais avec la volonté d'améliorer l'avenir. Les journaux n'ont pas nié les différends qui séparent les gouvernements de Paris et de Londres. Mais ils ont paru désireux de mettre fin aux polémiques qui présentaient M. Poincaré comme un adversaire de l'idéal britannique, la France comme possédée d'un impérialisme dangereux, l'Angleterre comme le champion méconnu et unique des intérêts de l'Europe et de la liberté. Il faut noter en particulier l'effort nouveau fait pour comprendre le point de vue de la France à propos du problème des réparations et pour expliquer la nécessité de la compensation des dettes interalliées. « La justice exige, écrit la *Westminster Gazette* que les deux nations solvables, l'Amérique et la Grande-Bretagne, prennent leur juste part des pertes inévitables et qu'elles trouvent leur compensation dans l'amélioration des relations économiques mondiales qui s'ensuivra. Si elles veulent agir ensemble sur cette base elles pourront soulager la France et probablement la persuader alors de modérer ses réclamations vis-à-vis de l'Allemagne. Mais aussi longtemps qu'elles agiront séparément et que chacune d'elles maintiendra sa créance sur la France, les Français résisteront opiniâtrement à l'une comme à l'autre. » Et le *Sunday Times* affirmait plus nettement encore le désir du peuple britannique de voir revivre l'entente avec la France en résumant ainsi son opinion : « Nous sommes heureux que M. Poincaré ait été parmi nous chargé d'une mission qui est si éloignée des perplexités politiques de l'heure présente. Nous avons eu nos différends avec la France depuis l'armistice et ils ont été nombreux et graves. La politique française a tendu, dernièrement, à se séparer de la nôtre mais notre peuple désire plus que toute autre chose de voir revivre la vieille coopération des sombres jours, durant lesquels l'étoile de la France a brillé avec un éclat impérissable. »

L'accueil fait au chef du gouvernement français, le rappel émouvant des grandes heures de Verdun ne doivent pas faire illusion, et ne changent pas, par une grâce miraculeuse,

la donnée des problèmes qui se posent entre les deux cabinets de Londres et de Paris. Ni la question de la propriété en Russie ni les affaires de la Conférence de la Haye, ni le statut de l'Asie Mineure, ni le sort de Tanger ne peuvent être réglés en quelques heures de conversation. Le projet de pacte franco-anglais, qui a vu le jour à Cannes et qui aurait pu probablement avoir une suite, si elle avait été rapide, ne paraît pas devoir être repris pour le moment. M. Lloyd George et M. Poincaré se sont rencontrés et ont causé ensemble. Mais ils ne paraissent désireux ni l'un ni l'autre de prendre l'initiative d'un entretien plus approfondi, et leur entrevue fait espérer une conversation plus encore qu'elle n'a été l'occasion de la commencer. On peut se féliciter de ce que le voyage de Londres ait permis aux deux peuples de manifester leur confiance et leur durable amitié; ces dispositions faciliteront, quand l'heure viendra, les entretiens politiques. On ne peut pas dire que ces entretiens aient encore donné des résultats.

Quand on lit la presse de Londres, on s'aperçoit qu'elle a deux préoccupations très significatives. Elle a souligné l'accueil chaleureux fait à M. Poincaré, et elle a insisté sur l'amitié profonde de la société anglaise pour notre pays. Mais elle a sans cesse averti qu'il ne fallait pas prendre l'expression des sentiments les plus sincères pour des accords politiques qui sont loin d'être faits. Tout en s'associant à l'enthousiasme général, le Foreign Office a tenu à indiquer qu'il considérait que des questions très importantes étaient toujours pendantes entre les deux pays. Le problème Oriental en particulier a fait paraître des divergences d'opinion très nettes. Et la garantie promise depuis les discussions du traité de paix, jamais confirmée dans la suite, ne paraît pas près d'être un élément certain de la politique européenne.

Trois ans après le traité de paix, un examen de la situation amène à constater que l'Angleterre et la France ont à délibérer ensemble sur les conséquences de ce traité, à faire le programme des questions en suspens, le plan des solutions et des actions nécessaires. Plus que jamais nous sommes persuadés que l'heure des décisions est proche, et les premières à prendre, celles dont l'Europe a besoin pour

sa sécurité et pour son équilibre, sont celles qui touchent l'Allemagne.

***

Quel est l'état de l'Allemagne au moment de cet anniversaire du 28 juin? Elle a esquivé autant qu'elle a pu les conséquences du traité de Versailles; elle s'est dérobée au moment de tenir les engagements qu'elle avait pris. En tout ordre de question, elle ne s'est exécutée que lorsqu'elle a été contrainte. Nous occupons la rive gauche du Rhin et trois points sur la rive droite : c'est notre garantie. Nous sommes arrivés à exercer un certain contrôle sur les armements, et encore est-il impossible à exercer complètement. Mais sur le problème des réparations, aucune solution. L'Allemagne joue de sa misère, et compte sur le désaccord des Alliés.

Il a paru récemment à Berlin un document très curieux qui jette une lumière crue sur les arrière-pensées des milieux industriels les plus puissants d'outre-Rhin. Les Allemands ont naturellement saisi le prétexte que leur offraient la Commission des réparations et le Comité des banquiers. Ils montrent que l'emprunt international n'est pas possible tant qu'ils seront grevés d'aussi lourdes charges; ils réclament une fixation des paiements en harmonie avec leurs capacités économiques; ils proclament que pour trouver des prêteurs, il leur est nécessaire de fournir un travail fructueux et d'être débarrassés des clauses gênantes du traité de Versailles.

C'est dans ces conditions que le *Deutsche Allgemeine Zeitung*, dont le contrat avec le Reich vient d'être dénoncé et qui représente désormais les opinions de Hugo Stinnes, a publié en tête de son numéro et en gros caractères un article sensationnel intitulé « Les six points de l'Allemagne ». Après avoir expliqué les affaires de l'emprunt international, le journal expose le programme qui est celui de la haute industrie et de Stinnes. Voici « les six points [1] » :

1. Nous donnons ici la traduction publiée par le *Bulletin de la Société d'Études et d'Informations économiques* qui a signalé ce document dès son apparition.

Il faut donc que ceux qui attendent des milliards de l'Allemagne nous accordent les concessions suivantes :

1° Évacuer Duisburg, Dusseldorf, Ruhrort et supprimer la taxe de 26 p. 100 sur les exportations. Le plus simple sentiment du droit commandait, comme d'ailleurs l'opinion publique, particulièrement en Angleterre, le ressentit à l'époque, la levée de ces sanctions aussitôt que l'Allemagne se soumit à l'ultimatum de Londres.

2° Évacuer les territoires occupés de la rive gauche du Rhin. Il est impossible à l'Allemagne de supporter en même temps le poids de sa dette et de nourrir le militarisme étranger. Le récent mémoire du ministère d'Empire des Finances sur les dépenses d'occupation cite les chiffres énormes et grotesques de la saignée journalière que nous subissons sur le Rhin. Le total annuel atteint presque la somme qui représentait, avant la guerre, l'excédent tout entier de la balance commerciale allemande.

3° Évacuer la Sarre. La paix de Versailles confiait la Sarre, jusqu'à ce qu'elle soit rendue à l'Allemagne, à la garde de la Société des Nations. Malgré cela, une administration purement française prépare, en affamant la population et en étranglant l'industrie, l'annexion de la province, et les Sarrois, qui sont profondément allemands, ne jouissent pas du droit de disposer d'eux-mêmes, bien que les fameux 14 points, qui nous décidèrent par erreur à l'automne 1918 à déposer les armes, leur assurassent au moins le bénéfice de ce droit. La majorité de notre peuple se fia à la parole d'un président des États-Unis et fonda son espoir sur l'honneur national des Américains, que nous considérons aujourd'hui comme liés par la promesse solennellement annoncée au monde entier de celui qui était alors leur chef d'État. Le libre trafic commercial avec une Sarre non réduite en esclavage et le droit pour l'Allemagne de disposer du charbon sarrois activeraient le paiement de nos dettes de guerre.

4° Liberté du commerce allemand avec Dantzig et par le « corridor », ainsi qu'il a été stipulé à Versailles. La limitation de notre commerce a uniquement pour but de couper l'Allemagne d'un indispensable grenier à céréales. On veut que nous travaillions, mais on ne nous reconnaît pas le droit de manger.

5° Délimitation de la frontière de Haute-Silésie conformément à la Paix de Versailles. La stupidité du découpage arbitraire d'unités économiques, qui ne peuvent créer de richesses et favoriser le paiement des dettes qu'en demeurant à l'état d'unités, a déchaîné, même en Haute-Silésie, et devant des oreilles allemandes, des paroles d'indignation de la part d'Anglais de marque qui séjournaient dans la province. Une brutale violation du traité a arraché à notre organisme économique le plus vigoureux peut-être de ses membres. Quand on coupe la main droite à son débiteur, on n'a plus le droit de lui réclamer ensuite du travail et des paiements.

6° Supprimer l'obligation d'accorder aux pays alliés la clause de la nation la plus favorisée. Cette contrainte, en effet, réduit le travail

allemand à l'impuissance vis-à-vis de la concurrence étrangère et rend par suite impossible, jusqu'à l'insolvabilité inclusivement, un assainissement de notre vie économique.

Il suffit de lire ce texte extraordinaire pour s'apercevoir que ce que l'Allemagne de Stinnes demande, c'est que nous renoncions à toutes les garanties que nous a données le traité de Versailles. On savait que les milieux industriels étaient opposés à un emprunt qui risquait de mettre l'Allemagne en état de payer pendant deux ou trois ans et de relever le mark. On savait que de puissants partis allemands reprochaient au Cabinet Wirth de suivre une politique d'exécution, bien que cette politique ait surtout consisté à ne rien exécuter du traité. On savait que l'Allemagne, patiente dans sa tactique, avait conçu de grandes espérances après l'affaire du Comité des Banquiers. Mais jamais elle n'avait avoué plus hardiment un programme plus audacieux.

Après avoir lancé ce manifeste, le journal allemand s'est empressé de l'aggraver, sous prétexte de l'adoucir. Il a prétendu qu'il ne poursuivait nullement l'anéantissement du traité de paix, mais au contraire la recherche des moyens de payer. Seulement il ajoutait : « Occupations ou réparations, voilà le dilemme. » Quelques jours plus tard, il se réjouissait de l'impression produite par la publication de ce programme. Il vantait de nouveau « la raison et la légitimité morale de ces postulats »; il exprimait le vœu que tous les partis de l'Allemagne y donnassent leur adhésion; il insinuait même que le chancelier considérait cette thèse avec faveur. Bref il voudrait en faire l'essence même de la politique allemande.

Cette manifestation prend tout son sens si on la rapproche de la campagne faite par les groupements nationalistes allemands à l'approche du 28 juin. Dans les jours qui ont précédé l'anniversaire, les socialistes n'ont cessé d'attirer l'att entiondu gouvernement sur les menées monarchistes et sur les plans de coups d'État préparés contre le Reich. C'est ainsi en particulier qu'on annonçait pour le jour anniversaire, à Caub, sur la rive droite du Rhin, au pied du monument de Blücher, qui passa le Rhin en cet endroit avec son armée, d'imposantes manifestations nationalistes au premier rang desquelles devait

assister le général Ludendorff. D'après les renseignements révélés par les socialistes allemands, ce troisième anniversaire de la signature du traité de paix, devait servir aux réactionnaires allemands un peu partout, de prétexte à des démonstrations guerrières dont l'organisation était confiée à la Ligue nationale des officiers et soldats allemands. La *Freiheit* notamment a rapporté que les partis de droite avaient le dessein de faire une véritable nuit de la Saint-Barthélemy et que les officiers du ministère de la guerre se livraient à des préparatifs intenses en vue d'un Coup d'État contre le gouvernement républicain. Le *Vorwärts* a confirmé ces informations alarmistes. Mais la préfecture de police de Berlin s'est bornée à déclarer exagérées ces révélations, sans toutefois les démentir de façon absolue.

Le fait certain est que, depuis quelque temps, les manifestations et fêtes militaires en Allemagne prennent une extension et une importance qui ont vivement frappé les Allemands partisans de la politique du gouvernement. On a vu à diverses reprises des formations actives de la Reichswehr s'associer aux démonstrations. A Königsberg, le ministre de la Reichswehr avait interdit aux troupes de participer aux manifestations organisées pour fêter la présence du maréchal Hindenburg, considérant à juste titre ces fêtes comme étant d'ordre politique. Mais le commandant de cette région militaire fit passer au maréchal la revue solennelle de la garnison, et le ministère interpréta sa défense première en déclarant après coup qu'il n'avait pas interdit l'organisation d'une revue, du moment que des groupements considérés comme politiques, n'y participaient point. La conséquence de cette interprétation tolérante fut qu'il se produisit une contre-manifestation de la part des communistes contre la Reichswehr, que l'on échangea des coups de feu et qu'il y eut un mort. A Zossen, une musique militaire a pris part à la fête de tir d'une société d'anciens combattants et a reçu à la gare une foule de jeunes gens qui étaient venus pour ces circonstances, et qui avaient arboré l'insigne réactionnaire bien connu, le svastika. Drapeaux déployés, sur lesquels se lisait : « Avec Dieu pour l'empereur et le Reich », un cortège se forma ensuite en tête duquel, sabre au clair, marchait un sous-officier de la Reichswehr. Récemment, à Potsdam, un

escadron monté d'un régiment de cavalerie actif a pris part à une manifestation d'un ordre analogue organisée sur la tombe de l'ex-impératrice. On comprend qu'énumérant ces faits, la *Gazette de Francfort* écrive : « L'accumulation des fêtes régimentaires et des autres manifestations de souvenir militaire, qui est devenue sensible au cours de ces derniers temps, devient peu à peu un danger véritable pour la paix intérieure. »

Même manifestation de l'esprit nationaliste à propos de l'attentat contre Scheidemann. Bien qu'il ne joue plus un grand rôle politique, Scheidemann a toujours été détesté par les pangermanistes, autant qu'Erzberger. L'attentat dont il a failli être victime rappelle d'ailleurs celui auquel a succombé Erzberger au mois d'août dernier. Scheidemann est aux yeux des partis de droite l'un des responsables de la révolution de novembre 1918. Tout indique qu'il a été victime d'une agression d'ordre politique. Les journaux d'extrême droite ont affecté d'ailleurs de prendre l'événement avec légèreté; ils avaient nié de même, et contre toute évidence, que la mort d'Ezrberger eût pour cause un crime politique. Mais on sait qu'il y a toute une organisation en Allemagne. Dans un ouvrage qui a eu un grand retentissement et qui a paru à Berlin il y a plusieurs mois, le Dr Grumble a établi qu'en deux années il y avait eu en Allemagne 364 meurtres politiques. Sur ce chiffre 19 ont été conçus par les partis de gauche et 345 par les partis de droite. Sur les attentats commis par les socialistes, 3 sont restés impunis. Sur les 345 dont les partis de droite sont coupables, 323 n'ont eu aucune sanction.

Un fait plus récent est venu montrer une fois encore l'état de l'opinion nationaliste. La cour d'assises d'Offenburg a jugé, il y a quelques jours, le procès intenté contre le lieutenant de vaisseau Von Killinger, accusé d'avoir favorisé le meurtre commis sur Erzberger. Le prévenu a été acquitté. Les journaux de gauche s'inquiètent à ce sujet de l'impunité avec laquelle agissent dans le Reich les « assassins nationaux ». Les démocrates et le Centre ne cachent pas l'impression pénible causée par cet acquittement. Il existe manifestement des organisations d'extrême-droite actives et dangereuses : l'attentat contre Scheidemann, l'acquitte-

ment de Killinger ne sont que des indices nouveaux d'une réalité incontestable.

Mais c'est surtout en Bavière que l'agitation réactionnaire a pris de grandes proportions. Le procès de Munich sur les responsabilités de la guerre a été l'occasion d'une campagne qui a une importance particulière. Le verdict rendu dans ce procès rappelle que l'article 231 du Traité de Versailles a obligé l'Allemagne à reconnaître sa culpabilité, et que toutes les actions prises contre l'Allemagne sont basées sur la reconnaissance de cette culpabilité. Il accuse formellement Eisner d'avoir falsifié sciemment les documents diplomatiques livrés à l'Entente, documents qui ont convaincu celle-ci de la culpabilité allemande, il constate que, par conséquent, les accusés ont fait œuvre d'intérêt national en dévoilant la fausseté des documents sur lesquels repose la constatation de la culpabilité allemande. Ils ont agi comme tout Allemand a le droit de le faire, car tout Allemand supporte les conséquences du Traité de paix, et a le droit, dans la mesure de ses capacités, d'aider à toute tentative de modification de ses clauses. Ils sont donc acquittés. Mais au fond c'est l'Allemagne qu'il s'agit d'innocenter : l'Allemagne a été la victime d'une erreur judiciaire. Condamnée sur un faux témoignage, elle ne doit plus songer qu'à sa réhabilitation. Le premier résultat, pour la presse allemande, résultat capital qu'entraîne ce verdict, c'est l'écroulement de tout l'échafaudage de l'accusation : « La resposabilité de l'Allemagne était le fondement de l'édifice de Versailles, écrivait un journal au lendemain du verdict : après le procès de Munich on peut affirmer qu'il est détruit. »

Ainsi l'Allemagne prétend contre toute évidence s'attaquer à la question des responsabilités de la guerre, qui est historiquement réglée et revenir par ce moyen sur toutes les conséquences qui en ont été tirées. On devine aisément le parti que la Bavière a tiré de l'agitation créée autour du procès. Elle demeure le centre de toutes les menées nationalistes. Le prince Ruprecht y est l'objet des acclamations. Il ne faudrait pas être surpris si le gouvernement réactionnaire bavarois se développait et si une tentative de restauration monarchique était bientôt faite. Les nationalistes de Berlin trouveraient là un encouragement, mais l'Allemagne pourrait bien y découvrir aussi une

nouvelle raison de conflit avec la Bavière. La Bavière n'a cessé de manifester son mépris pour la forme actuelle du Reich. On en voit un bien curieux exemple dans le fait qu'un manuel d'histoire à l'usage des classes supérieures des lycées bavarois publié par l'Obersstudienrat Stieh s'exprime ainsi sur le président Ebert, dans la notice biographique qu'il lui consacre : « *Frédéric Ebert né en* 1871 *à Heidelberg est un ancien sellier et se trouve par conséquent qualifié pour représenter les hommes du peuple brusquement portés au pinacle par la révolution.* »

La publication des six points de l'Allemagne, le programme d'Hugo Stinnes, le procès de Munich, les manifestations bavaroises : autant de faits qui nous montrent que nous sommes loin de la pacification. Il y a une conclusion à tirer de là : c'est que le seul moyen de nous faire payer est de faire sentir à l'Allemagne que nous sommes les plus forts, que nous sommes résolus à lui faire tenir ses engagements, et que, si après avoir essayé de toutes les méthodes patiemment, nous n'arrivons à rien, il nous restera à user des moyens dont nous disposons pour la contraindre à tenir les promesses solennellement consignées dans le traité.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL TIÉBAUT.

CHRONOLOGIE DU MOIS

24 *mai.* — Convention italo-russe entre MM. Schanzer et Tchitchérine. — Démission du cabinet autrichien Schober.

25. — M. Lloyd George expose aux Communes sa politique russe et obtient un vote de confiance.

26. — Mort de M. Ernest Solvay.

27. — Discours de M. Clemenceau à Nantes. — Des officiers de la Commission interalliée de contrôle, inspectant une caserne à Landshat, sont insultés et frappés.

28. — Lettre du chancelier Wirth à la C. D. R., lui faisant connaître les mesures prises par le gouvernement allemand pour satisfaire aux conditions posées par la Commission. — Clôture du Congrès eucharistique de Rome.

29. — Mort de Mme Jules Siegfried. — Les élections hongroises donnent la majorité au gouvernement.

30. — Signature d'un Concordat entre la Lettonie et le St-Siège. — Effondrement de la couronne autrichienne. Le cabinet Seippel remplace le cabinet Schober. — Le Reichstag ratifie la convention germano-polonaise sur la Haute-Silésie.

31. — La C. D. R. confirme le sursis partiel accordé à l'Allemagne pour ses paiements de 1922. — Les États-Unis décident de ne pas prendre part à la conférence de la Haye.

1er *juin.* — Memorandum adressé par M. Poincaré aux puissances invitées à la Haye. Discours de M. Poincaré à la Chambre sur la politique extérieure de la France.

2. — Sur l'ordre de M. Mussolini, les bandes fascistes, qui occupaient Bologne depuis le 31 mai, évacuent la ville.

3. — Les États-Unis décident de participer à l'enquête internationale sur les atrocités d'Anatolie.

4. — En présence de M. Poincaré, M. Myron T. Herrick remet à la ville de Verdun la médaille commémorative du Congrès.

5. — Discours de M. Poincaré à Metz. — Accord commercial entre la Russie et la Tchécoslovaquie.

6. — Prise de Pettigo (frontière de l'Ulster) par les troupes britanniques.

7. — La C. D. R., à la majorité de 3 voix contre une, celle de la France, décide d'élargir le mandat donné au comité des banquiers.

8. — Mariage du roi Alexandre de Serbie et de la princesse Marie de Roumanie. — A Moscou, commencement du procès des social-révolutionnaires russes qui doivent être défendus par M. Vandervelde.

9. — Clôture de la semaine de la monnaie, — congrès de financiers et d'économistes réunis à Paris pour étudier la situation financière.

10. — Le comité des banquiers s'ajourne à 3 mois et estime impossible, actuellement, le lancement d'un emprunt international.

11. — Note du gouvernement britannique en réponse à la note française du 2 juin. — Manifestation franco-allemande à Berlin.

12. — Réponse de M. Poincaré à la note anglaise. — A Tokyo, constitution du cabinet Kato.

13. — Le Conseil des Ministres français décide d'envoyer une « mission d'études » à la conférence de la Haye.

14. — Le Chambre décide que l'aîné d'une famille de 5 enfants ne fera que 12 mois de service. — Le Sénat vote l'avance de 55 millions de francs à l'Autriche. — Lettre de la C. D. R. au chancelier allemand, complétant la lettre du 31 mai.

15. — Ouverture de la Conférence de la Haye. — L'Allemagne verse à la C. D. R. 50 millions de marks-or. — Les opérations de remise des territoires plébiscitaires de Haute-Silésie commencent; elles dureront jusqu'au 6 juillet.

16. — Publications de la Constitution de l'État libre d'Irlande et élections générales. — Le Conseil des Ministres espagnol décide la suspension des opérations militaires au Maroc. — Par 450 voix contre 81, la Chambre approuve la politique de M. Chéron, ministre de l'Agriculture.

17. — A Londres un banquet est offert à M. Poincaré et au Maréchal Pétain par la Société britannique de Secours aux régions dévastées.

19. — Entrevue de M. Poincaré et de M. Lloyd George à Londres.

20. — Les troupes polonaises entrent à Kattowitz.

21. — Mort de M. Take Jonesco. — A Berlin, le Comité des garanties commence ses travaux. — Les élections irlandaises donnent une majorité favorable au traité de Londres.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.